This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

848
D476
F58

ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
NÉRICAULT DESTOUCHES,

De l'Académie Françoiſe.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, corrigée, augmentée de quatre Piéces, & toute ſemblable à l'Édition de l'Imprimerie Royale, in-4°. 4 vol.

TOME SEPTIÉME.

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gêvres.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE DES PIÈCES

contenues dans ce septiéme Volume.

SCÈNE DE L'AIMABLE VIEILLARD.

SCÈNES DU TRACASSIER.

LE VINDICATIF.

SCÈNES ANGLOISES, *tirées de la Comédie intitulée* LA TEMPESTE.

SCÈNES DU PROTHÉE.

L'AMOUR USÉ.

PROLOGUE DU CURIEUX IMPERTINENT.

PROLOGUE DE L'AMBITIEUX.

SCÈNES DE THALIE ET MELPOMENE, *Prologue.*

249757

SCENES
DE
L'AIMABLE VIEILLARD.

SECONDE LETTRE.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE B**.

JE vous envoye le plan que vous me demandez depuis ſi long-temps, Monſieur ; & je me flatte que vous en ſerez content, car je l'ai compoſé avec autant de ſoin que de plaiſir.

Le caractére & les aventures de Monſieur votre oncle, que nous allons repréſenter dans cette piéce, ont tant d'agrémens & de ſingularité, que je préſume qu'il nous ſera facile d'en faire un ouvrage intéreſſant : nous l'intitulerons L'AIMABLE VIEILLARD, car il n'y a pas au monde un caractére plus gracieux que le ſien ; & l'art & la facilité de ſe rendre aimable à ſon âge, & de ſe faire aimer ſincerement par une jeune femme toute charmante, qui a pû ſe réſoudre, pour l'épouſer, à lui ſacrifier un amant

aimé, ſont des talens & des dons ſinguliers, qu'on peut juſtement regarder comme un phénomene. Tout ce que je crains, c'eſt que ce caractére, quoique copié d'après nature, ne paroiſſe pas vraiſemblable : car où ſont les vieillards qui peuvent parvenir au bonheur de Monſieur votre oncle ? Cependant, tout bien conſidéré, Monſieur, comme nous voulons le copier trait pour trait, notre peinture rendra ſi fidélement la vérité, qu'elle pourra bien acquérir le mérite du vraiſemblable. J'ai l'expérience d'un pareil ſuccès : ma capricieuſe du *Philoſophe marié*, parut d'abord, aux Comédiens même, un caractére outré ; mais, comme je l'avois copié ſoigneuſement ſur une perſonne avec qui je vivois depuis longtemps, la vérité de cette copie frappa tellement tous les eſprits, qu'enfin elle paſſa, & paſſe encore pour vraiſemblable, en dépit d'Ariſtote & de ſes traducteurs & commentateurs, qui prétendent que ſouvent le vraiſemblable ne ſe trouve pas dans le vrai, qu'ils nous défen-

dent

dent de repréſenter ſur la ſcéne, s'il eſt ſujet à cet inconvénient. Pour moi, j'ai paſſé ſur la régle avec ſuccès; & j'eſpére que nous ne ſerons pas moins heureux dans l'imitation de votre *aimable oncle.*

Enfin, mon cher Chevalier, je porte la complaiſance pour vous auſſi loin que mon amitié puiſſe la conduire. Non-ſeulement j'ai tout quitté pour dreſſer le plan que je vous envoye, j'ai ſatisfait exactement à ma promeſſe, en compoſant les trois premieres ſcénes du premier acte: à la vérité, je ne les ai faites qu'en proſe; & vous prendrez la peine de les verſifier, vous qui faites ſi facilement de très-bons vers, à moins que vous ne jugiez à propos de continuer la piéce en proſe; & c'eſt à quoi je voudrois vous déterminer, parce que l'ouvrage en paroîtroit plus naturel, & qu'il eſt eſſentiel dans celui-ci de vous rapprocher de la nature le plus exactement qu'il vous ſera poſſible, afin de faire plus aiſément goûter votre principal caractére. Vous me direz qu'il eſt moins facile de faire réuſſir une piéce en

proſe, qu'une piéce en vers, parce que la verſification donne du relief aux choſes les plus communes, & bien ſouvent même à de pures fadaiſes, ou à des penſées très-fauſſes. Je demeure d'accord avec vous, que c'eſt là le privilége de la poëſie; mais vous écrivez ſi finement & ſi délicatement en proſe, que vous étes capable de faire illuſion, par la légereté & par les agrémens de votre ſtyle. D'ailleurs, il y a certains ſujets qui réuſſiſſent mieux en proſe qu'en vers; ce ſont les ſujets peu élevés qui n'aménent rien de pathétique: tel eſt celui que vous allez traiter. Vous pouvez ſuivre aiſément mon avis, car vous n'étes pas de ces poëtes qui ne ſavent écrire qu'en vers, pas même une harangue, pas même un petit compliment. Je compare ces gens-là, mon cher Chevalier, à certaines perſonnes qui n'ont d'eſprit que dans leur tripot, c'eſt-à-dire, dans certaines ſociétés que nous connoiſſons vous & moi, & où l'on s'eſt fait un jargon, & une ſorte d'eſprit qui n'eſt entendu, & qui n'a de mé-

rite que parmi ceux qui compoſent ces ſociétés. Parcourez tous les différens quartiers de Paris, vous trouverez dans l'un des expreſſions & des plaiſanteries qui s'y font admirer, qui font rire à pâmer, & qui paroiſſent miſérables à vingt maiſons en-deçà ou par-delà. Pour vous, mon cher Chevalier, vous avez de l'eſprit par tout, & en toute ſorte de langage; ainſi, quelque parti que vous preniez par rapport au ſtyle de l'ouvrage que vous allez entreprendre, ſoyez sûr que vous ferez bien, & tâchez d'avoir une fois bonne opinion de vous-même. Voici les ſcénes en queſtion : mandez-moi l'effet qu'elles auront produites ſur vous, & ſi vous croyez devoir vous en ſervir.

Le jeune gentilhomme à qui ces lettres ſont adreſſées, a fait trois comédies ſur les plans qu'il avoit demandés, & y avoit employé les ſcénes que l'on donne ici; mais une mort prématurée ayant enlevé ce jeune & noble auteur, qui jetta au feu ces trois piéces pendant ſa maladie, il n'y a nul inconvénient à publier ces fragmens, & les lettres qui les accompagnoient.

ACTEURS.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Madame DE BOISDOUCET.

Madame DE GRINVILLE.

JULIE.

CATAU.

La Scéne est à Paris.

SCENES
DE
L'AIMABLE VIEILLARD.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Monſieur DE BOISDOUCET, CATAU.

M. DE BOISDOUCET.

SOUTIENS-MOI, ma pauvre Catau ; mes jambes me refuſent le ſervice aujourd'hui. J'entre dans un accès de goutte. Ah, qu'il vient mal à propos ! Jamais je n'eus moins de diſpoſition à être incommodé.

CATAU.

Ma foi, Monſieur, ſi la goutte a réſolu de vous rendre viſite, elle n'attendra pas votre commodité.

M. DE BOISDOUCET.

Tu dis vrai ; elle me ſurprend toujours, la traîtreſſe. Maudite ennemie du repos & de la joie, pourquoi viens-tu

t'acharner ſur moi, qui ne ſuis ni ſérieux, ni ſombre, ni mélancolique, & qui n'ai pas le temps de m'affliger ?

CATAU.

Voilà juſtement ce qui fait qu'elle vous tient ſi bonne compagnie. Vous avez toujours aimé la joie, & la joie eſt la mere de la goutte; c'eſt ce que vous diſoit l'autre jour votre médecin.

M. DE BOISDOUCET.

Mon médecin eſt un ſot. Je connois des gens graves & ſérieux, des philoſophes, des Catons, des dévots, pour dire encore plus, à qui elle ne fait pas plus de quartier qu'à moi. Va, croi-moi, mon enfant, elle en veut aux ſages comme aux fous; &, tout compté, tout rabattu, j'aime mieux l'avoir acquiſe par folie que par ſageſſe : au moins me reſte-t-il un agréable ſouvenir du paſſé; ce ſouvenir eſt le bâton de la vieilleſſe.

CATAU.

Pour moi, je croi que c'eſt ſon tourment. Ah, Monſieur, qu'il eſt dur de ſe reſſouvenir qu'on a été, & de ſentir qu'on n'eſt plus. !

M. DE BOISDOUCET.

Eh ! Qui te dit que je ſens cela ? Avant que de juger un homme, il faut lui faire ſon procès.

CATAU.

Pardon ſi je ſuis un peu trop libre, mais je vous dirai tout bonnement, Monſieur, que je croi que tous les juges du monde vous condamneront ſur l'étiquette du ſac. La goutte ne plaide pas bien pour vous.

M. DE BOISDOUCET.

Je ne l'ai pas toujours; &, grace au ciel, elle me laiſſe de longs intervalles, que je mets induſtrieuſement à profit.

CATAU.

Induſtrieuſement, c'eſt bien dit. Quand on a mangé ſon fond, il faut vivre d'induſtrie.

M. DE BOISDOUCET.

Ah, friponne! Je t'apprendrai à me connoître.

CATAU.

Voilà une menace bien téméraire aux approches de la goutte.

M. DE BOISDOUCET.

Morbleu! Si elle vient tout de bon, je la tracaſſerai tant, qu'il faudra qu'elle déguerpiſſe.

CATAU.

Hom! Elle ſera plus forte que vous. A propos, Madame vient d'arriver de la campagne, & viendra vous voir dans un petit moment: ne lui ferez-vous point auſſi quelque menace?

M. DE BOISDOUCET.

Oh, non. Sa préſence me rend modeſte. Je ſuis un peu mortifié quand je compare mon âge avec le ſien; mais je la défie, toute jeune qu'elle eſt, toute charmante qu'elle eſt, de me ſurpaſſer en bonne humeur.

CATAU.

La bonne humeur eſt un mérite qu'on auroit tort de vous conteſter. Mais, malgré ce précieux reſte de votre jeuneſſe, parlons en conſcience, Monſieur: étoit-il de votre prudence, à ſoixante ans complets, d'épouſer une femme de vingt ans?

M. DE BOISDOUCET.

Oui, ſans doute. Quand on ſe ſent le goût trop uſé, il faut chercher quelque ragoût qui le ranime. Quoi, parce que je ſuis vieux, dois-je renoncer à la bonne chere? Si je ne puis pas manger beaucoup, je veux au moins manger délicatement. La vieilleſſe eſt trop ennuyeuſe, pour la priver de ce qui peut la réjouir. La jeuneſſe ſe livre aux plaiſirs par paſſion & par emportement, & la vieilleſſe par choix & par réflexion; l'une eſt entraînée par eux, l'autre s'efforce à les retenir: la premiere les dévore ſans modération, & ſouvent à ſon préjudice; la ſe-

conde en uſe ſobrement, & les ſavoure à longs traits comme un reſtaurant ſalutaire.

CATAU.

Vous défendez la vieilleſſe à merveille; mais cependant j'ai toujours oüi dire que toute ſorte de plaiſirs ne lui convenoient pas; qu'elle devoit renoncer à l'amour, & encore plus au mariage.

M. DE BOISDOUCET.

Eh, pourquoi cela?

CATAU.

Pourquoi? Eh mais... C'eſt qu'elle n'eſt faite ni pour l'un, ni pour l'autre.

M. DE BOISDOUCET.

C'eſt ſelon. Il y a vieillards & vieillards: ceux qui ſont rechignés, malpropres & dégoûtans, fâcheux, querelleurs & babillards, qui louent toujours le temps paſſé, & crient ſans ceſſe contre le temps préſent, doivent renoncer à toute union, à toute ſociété; mais tout vieillard qui, comme moi, ne differe des jeunes gens que par l'âge, eſt en droit de les imiter en tout; il peut aimer comme eux, ſe marier comme eux...

CATAU.

Oui; mais...

M. DE BOISDOUCET.

Point de mais, s'il vous plaît, Mademoiſelle Catau: N'eſt-il pas vrai que, pour bien aimer, il ſuffit d'être bien ſenſible?

CATAU.

D'accord.

M. DE BOISDOUCET.

Hé bien, je défie tous les jeunes gens du monde d'avoir le cœur plus ſenſible & plus tendre que moi.

CATAU.

Paſſe pour cet article, quoique je puſſe fort bien vous répondre, que l'amour ne convient qu'à ceux qui peu-

vent l'inſpirer. Mais, Monſieur, mettez la main ſur la conſcience : pour épouſer une femme auſſi charmante que la vôtre, ſuffit-il d'en être bien amoureux ?

M. DE BOISDOUCET.

Oui, cela ſuffit. Quiconque aime ſa femme, eſt toujours certain de la rendre heureuſe, pourvû qu'il obtienne trois choſes que je vais te dire.

CATAU.

Bon. La premiere ?

M. DE BOISDOUCET.

D'être libéral.

CATAU.

La ſeconde ?

M. DE BOISDOUCET.

D'être complaiſant.

CATAU.

La troiſiéme ?

M. DE BOISDOUCET.

De n'être point jaloux ?

CATAU.

Eſt-ce là tout ?

M. DE BOISDOUCET.

Oui.

CATAU.

Hom ! Il y a là quelque *deficit*.

M. DE BOISDOUCET.

Je t'entens, coquine : mais prens garde à toi.

CATAU.

Je ne vous crains point. D'ailleurs, vous reſſemblez à ces fanfarons qui ne menacent que les gens qui ne veulent point ſe battre.

M. DE BOISDOUCET *voulant la baiſer.*

Parbleu, tu ne m'inſulteras pas davantage.

CATAU.

Fi donc, petit badin, je vous laiſſerai tomber.

M. DE BOISDOUCET.

Garde-t-en bien.

CATAU.

Ma foi, voici Madame, qui vous prend sur le fait.

SCENE II.

M. DE BOISDOUCET, Madame DE BOISDOUCET, CATAU.

Madame DE BOISDOUCET.

AH, ah, je vous y attrape, Monsieur l'infidéle ? Il n'y a plus moyen d'y tenir, & puisque vous ne voulez pas être jaloux de moi, je vais être jalouse de vous.

M. DE BOISDOUCET.

Ce sera fort bien fait. Croyez-vous qu'un homme aussi jeune, aussi aimable que je le suis, puisse se borner à une femme de votre âge ? Non, non, ne vous y attendez pas. Je veux vous faire sécher sur pied, & me donner le plaisir de vous voir mourir de langueur. Cela rétablira ma réputation.

Madame DE BOISDOUCET *en souriant.*

Ne serez-vous jamais sage ?

M. DE BOISDOUCET.

Et vous, ne serez-vous jamais folle ?

Madame DE BOISDOUCET.

Patience, cela viendra.

M. DE BOISDOUCET.

Ma foi, je vous en défie.

CATAU.

Monsieur, il ne faut jamais défier les femmes.

M. De Boisdoucet.

Va, va, je ſai bien à qui je me joue. D'ailleurs, je crois, ſans vanité, que j'ai trop de mérite & d'agrément, pour craindre qu'on m'enléve le cœur de ma femme. Où trouveroit-elle qui me valût ? On n'a pas beſoin de vertu pour m'aimer fidellement, il ne faut que du bon goût.

Madame De Boisdoucet.

Vous dites plus vrai que vous ne penſez.

M. De Boisdoucet.

Comment donc, plus vrai que je ne penſe ? Je me regardois tout-à-l'heure dans le miroir ; en vérité j'étois amoureux de moi-même, & je me diſois tout naturellement, qu'il faudroit que vous euſſiez perdu l'eſprit, ſi après m'avoir bien vû & conſidéré, l'homme de France le plus aimable, ne vous paroiſſoit pas un monſtre auprès de moi. Pour vous confirmer dans cette idée, je ne veux faire que deux pas devant vous. Tenez, voyez cette démarche. [*Il veut marcher & tombe dans ſon fauteuil, en criant : Ahi, ahi, ahi.*] Quelle agilité ! Quelle grace ! Oh, par ma foi, vous êtes trop heureuſe d'avoir un mari ſi charmant !

Madame De Boisdoucet.

Point de plaiſanterie, s'il vous plaît. Je n'entens point railleric ſur votre ſujet. Je vois que vous voilà très-incommodé, & je n'ai plus envie de rire. Catau, allez dire au Suiſſe qu'il ne laiſſe entrer perſonne, & que je ne veux voir qui que ce ſoit aujourd'hui.

M. De Boisdoucet.

Oh, pour le coup, vous êtes folle. Avez-vous oublié la partie que vous fîtes il y a quelques jours, d'aller aujourd'hui à la Comédie ? C'eſt une piéce qui attire le beau monde, & je veux abſolument que vous la voyiez. On va venir vous chercher. Catau, allez coëffer votre maîtreſſe, & dépêchez-vous, afin qu'elle ſoit prête à partir quand ſon amie arrivera.

Madame DE BOISDOUCET.

Non, Monſieur, je lui ai fait dire que j'étois incommodée.

M. DE BOISDOUCET.

Et moi je viens de lui mander que vous vous portez bien, & que je la prie de venir tout-à-l'heure.

Madame DE BOISDOUCET.

Voilà les tours que vous me jouez toujours.

M. DE BOISDOUCET.

Oh, je vous en jouerai bien d'autres.

Madame DE BOISDOUCET.

Tout ce qu'il vous plaira, mais je ne ſors point d'aujourd'hui.

M. DE BOISDOUCET *vivement.*

Parbleu, vous irez vous divertir, car je l'ai réſolu.

Madame DE BOISDOUCET.

Et puis-je me divertir, Monſieur, pendant que vous ſouffrez des douleurs mortelles?

M. DE BOISDOUCET.

Ce ne ſont pas là vos affaires.

Madame DE BOISDOUCET.

Ce ſont les miennes tout autant que les vôtres; & tout réſolument, je ne vous quitte point que vous ne vous portiez mieux.

M. DE BOISDOUCET.

Voilà une étrange obſtination! Oh, je vois bien que vous ne m'aimez plus.

Madame DE BOISDOUCET *tendrement.*

Je ne vous aime plus!

M. DE BOISDOUCET.

Non; puiſque vous ne voulez pas faire ce que je veux.

Madame DE BOISDOUCET.

Ah, ſi vous le prenez ſur ce ton-là, diſpoſez de moi comme vous l'entendrez.

M. DE BOISDOUCET.

Hé bien, allez donc vous habiller, & tout de ſuite à la Comédie.

Madame DE BOISDOUCET.

M'habiller ? Vous n'y penſez pas. Ne ſuis-je pas aſſez bien vêtue ?

M. DE BOISDOUCET.

Non, je voudrois que vous miſſiez...

Madame DE BOISDOUCET.

Avec votre permiſſion, je n'ajouterai rien à ma parure. Quand vous me permettrez de vous tenir compagnie, je mettrai mes plus beaux atours.

M. DE BOISDOUCET.

Voici votre amie. Tenez, regardez ; Quoiqu'elle pût être votre mere, elle eſt plus parée que vous.

CATAU.

Monſieur, plus on vieillit, plus on a beſoin de parure. Pour ce qui eſt de ma maîtreſſe, qu'elle ſe néglige tant qu'elle voudra, je la défie de n'être pas belle.

M. DE BOISDOUCET.

Tu as raiſon, Catau. Vien que je te baiſe pour ce bon mot.

Madame DE BOISDOUCET.

En ma préſence ! Mais cela eſt horrible.

CATAU.

Allez, Madame, ne craignez rien ; à moins que je n'aille au-devant du baiſer il ne ſauroit me parvenir, & je ne ſuis point fille à faire les avances.

SCENE III.

M. DE BOISDOUCET,
Madame DE BOISDOUCET,
Madame DE GRINVILLE.

M. DE BOISDOUCET
à Catau.

VA-t-en dire à ma fille que je veux lui parler, dès que ces Dames seront sorties.

Madame DE GRINVILLE.

A ce que je vois, Madame, votre mari est toujours libertin. Me suis-je trompée ? il me semble qu'il vouloit baiser Catau.

Madame DE BOISDOUCET.

Eh vraiment oui, Madame. C'est un infidéle qui me fera mourir de douleur. Vous ne sauriez imaginer tous les mauvais traitemens que je reçois de lui. Je veux rester ici, parce qu'il sent de grandes douleurs, il ne le veut pas. Je ne veux point aller à la Comédie, il veut que nous y allions ensemble. Je ne me soucie ni d'ajustement, ni de parures, il ne me trouve jamais assez richement vêtue. Je voudrois ne voir que lui, & que ses plus intimes amis, il prétend que je reçoive ici mille gens, & que je leur rende exactement leurs visites. Je suis triste parce qu'il souffre, il me défend de m'affliger. Le jeu ne m'amuse jamais, il souhaite que je joue sans cesse. Je n'aime point la dépense, il me prodigue l'argent, & me gronde quand je ne l'ai pas dépensé. Enfin, Madame, je vous porte mes plaintes. Il n'y a point de contradictions de cette espéce, que je n'essuie de lui tous les jours. Il prétend même que je ne reconnoisse aucune autorité, & que je vive dans une entiere jouissance de mes volontés. Ne

trouvez-vous pas, Madame, que je ſuis la femme du monde la plus malheureuſe?

Madame DE GRINVILLE.

En effet, comment pouvez-vous tenir contre tant de perſécutions? Votre ſituation eſt affreuſe; mais je vous fais un aveu bien libre: j'ai le cœur ſi mauvais & l'ame ſi perverſe, que je voudrois voir toutes les femmes du monde auſſi malheureuſes que vous.

M. DE BOISDOUCET.

Vous plaiſantez l'une & l'autre, mais ma foi, vous avez grand tort. Elle ſe croit heureuſe, & vous, Madame, vous êtes perſuadée que ſon ſort mérite d'être envié. Pour moi, je penſe bien différemment, & je vous jure que je la plains de tout mon cœur.

Madame DE BOISDOUCET.

En quoi donc, Monſieur, ſuis-je à plaindre? Ne m'avez-vous pas fait ma fortune? Ne ſuis-je pas comblée de vos dons? N'êtes-vous pas toujours auſſi poli, auſſi doux, auſſi complaiſant que le plus jeune, le plus vif & le plus tendre amant? Depuis que j'ai le bonheur d'être votre femme, m'avez-vous jamais donné le moindre chagrin? Ai-je jamais vû le plus léger nuage obſcurcir votre humeur, au milieu même des plus grandes ſouffrances? Et ſi j'étois aſſez folle pour vous croire, y auroit-il femme à Paris & même à la Cour, qui fût plus indépendante que moi? Ne me rendez-vous pas la maîtreſſe abſolue de votre maiſon, de votre famille, de vos biens? Qu'ai-je donc à deſirer, je vous prie, & que me manque-t-il pour être heureuſe?

M. DE BOISDOUCET.

Il vous manque.... un jeune mari.

Madame DE BOISDOUCET.

Eh, Monſieur, les plus jeunes ſont les moins ſupportables. S'ils ont quelque mérite & quelque agrément: ce n'eſt pas chez eux qu'on s'en apperçoit; il ſuffit d'être leur femme pour être mauſſade à leurs yeux, & ils ne

marquent des attentions & des empreſſemens que pour celles qu'ils devroient mépriſer, ou ſur leſquelles ils n'ont aucun droit, que celui qu'ils tiennent de la corruption des mœurs. Il n'y a pas long-temps que je ſuis dans le monde, mais je le connois aſſez pour être perſuadée, qu'il n'y a pas de plus grandes dupes que les femmes, qui s'imaginent qu'épouſer un jeune homme, c'eſt le comble de la félicité. Qu'elles ſont bien-tôt détrompées, & qu'un jour, un ſeul jour heureux, leur coûte d'amertumes & de ſoupirs, pour peu qu'elles ſoient raiſonnables! Pour moi, ce que j'ai toujours ſouhaité, c'eſt d'être aimée de mon mari. J'ai votre cœur, je ſuis ſûre que je l'aurai toujours, & je n'ai plus rien à ſouhaiter.

M. DE BOISDOUCET.

Ah, ſi mon cœur ſuffit pour faire votre bonheur, vous êtes, par ma foi, la plus heureuſe femme du monde.

Madame DE BOISDOUCET.

S'il me ſuffit? En doutez-vous?

M. DE BOISDOUCET.

Je ne ſaurois en douter ſans vous offenſer. Mais malgré tout cela je ne laiſſe pas de vous plaindre, & quelquefois je me fais des reproches qui m'affligent.

Madame DE BOISDOUCET *vivement.*

Vous m'impatientez. Eh, quels reproches pouvez-vous vous faire, Monſieur?

Madame DE GRINVILLE.

Je crois qu'ils vont ſe quereller. Le ſujet en ſera nouveau.

Madame DE BOISDOUCET.

Mais, Madame, n'ai-je pas raiſon? Il n'eſt pas poſſible d'être plus contente que je le ſuis, & il s'opiniâtre à plaindre mon ſort.

M. DE BOISDOUCET.

C'eſt que je ſuis équitable, & que je raiſonne juſte.

Madame

Madame eſt aſſez de nos amies, pour que nous parlions librement devant elle. Puis-je me cacher & vous empêcher de ſentir, que je ſuis vieux & infirme, & que pour vous donner à moi, vos parens ont forcé votre inclination ? Ne m'avez-vous pas ſacrifié par obéiſſance, le plus aimable homme qu'on puiſſe voir ? N'étoit-il pas idolâtre de vos charmes, & pouviez-vous, ſans ingratitude, n'être pas ſenſible à ſa paſſion ? Cependant dès que je me ſuis mis ſur les rangs, votre pere & votre mere ont accepté mes propoſitions. Vous n'avez fait, du moins que je ſache, aucune réſiſtance à leurs volontés, & moi qui n'étois point inſtruit de vos ſentimens, j'ai rompu les plus beaux liens que l'Amour pût former. N'allez pas me nier ce que je viens de vous dire, car c'eſt votre mere elle-même qui me l'a révélé depuis notre mariage.

Madame DE BOISDOUCET.

Avec tout le reſpect que je lui dois, elle a commis une grande imprudence.

M. DE BOISDOUCET.

Et moi je dis, qu'elle n'a jamais été plus prudente qu'en cette occaſion. Elle voyoit que le Marquis venoit ici très-aſſidûment ; que ſes viſites loin de me déplaire, m'étoient fort agréables, tandis qu'elles vous cauſoient les plus vives inquiétudes. Vous l'aviez engagée pluſieurs fois à me prier inſtamment de ne plus attirer le Marquis chez moi, & de l'obliger par un froid accueil à n'y plus revenir. Et quand elle a vû que je m'obſtinois à le recevoir gracieuſement, comme un ami dont la compagnie m'étoit agréable, elle s'eſt vû contrainte de m'avertir qu'il vous avoit aimée, & que ſa paſſion duroit encore.

Madame DE BOISDOUCET.

Qu'a produit cette confidence, puiſque vous preſſez le Marquis de plus en plus, de venir chez vous fréquemment ?

M. DE BOISDOUCET.

J'ai de bonnes raiſons pour cela ; & ſi vous m'aimez, vous ne lui direz rien qui puiſſe lui faire croire que ſa préſence nous déplaît.

Madame DE GRINVILLE.

Oh, pour cela vous avez tort. Quoique je préſume infiniment de la vertu de Madame, vous ne devez pas à tous momens la mettre à l'épreuve.

M. DE BOISDOUCET.

A l'épreuve ? Vous vous mocquez de moi. Je n'ai nul deſſein de l'éprouver, & je ſuis plus sûr de ſa vertu que de la mienne.

Madame DE GRINVILLE.

Que de la vôtre ?

M. DE BOISDOUCET.

Oui, Madame. Je ſuis un vieux libertin. L'âge, les infirmités, & tout l'amour que j'ai pour ma femme, ont bien de la peine à me corriger. J'ai des inclinations perverſes à ſurmonter, & elle n'a que ſon penchant & que l'habitude à ſuivre, pour être toujours la plus honnête femme du monde.

Madame DE GRINVILLE.

Elle n'eſt donc pas à plaindre.

M. DE BOISDOUCET.

Pardonnez-moi. Je la plains de ce qu'elle eſt obligée par devoir & par vertu, à ſacrifier les plus beaux jours de ſa vie, à un homme qui a paſſé les ſiens. Cela me déſole pour elle.

Madame DE BOISDOUCET.

Vous êtes bien injuſte. Me voyez-vous affligée, chagrine, de mauvaiſe humeur ?

M. DE BOISDOUCET.

Je ne vois en vous qu'une égalité charmante.

Madame DE BOISDOUCET.

Vous m'aimez donc toujours.

M. DE BOISDOUCET.

Ah, ſi je pouvois me jetter à vos pieds, je vous ferois voir ſi je vous aime. [*à Madame Grinville.*] Madame, aidez-moi, je vous prie.

Madame DE BOISDOUCET.

Non, Madame; laiſſez-le dans ſon fauteuil, pour le punir de ce qu'il me croit malheureuſe.

Madame DE GRINVILLE.

Vous avez raiſon, cela mérite punition.

M. DE BOISDOUCET.

Ah, les méchantes femmes! Que je vous hais toutes deux!

Madame DE BOISDOUCET.

Hé bien, compoſons. Si vous voulez me promettre de congédier le Marquis, je vous embraſſerai de tout mon cœur.

Madame DE GRINVILLE.

Voilà un accommodement à faire. Voyez.

M. DE BOISDOUCET.

Eh bien, commencez par m'embraſſer.

Madame DE BOISDOUCET.

Volontiers. [*Elle l'embraſſe, & puis elle dit:*] Obtiendrai-je ma demande?

M. DE BOISDOUCET.

Moins que jamais. Le Marquis eſt mon ami, & je vous avertis qu'il ſoupe ce ſoir avec nous, & avec Madame, ſi elle le veut bien.

Madame DE GRINVILLE.

Volontiers, mais...

Madame DE BOISDOUCET.

Oh bien, puiſque vous m'avez trompée...

M. DE BOISDOUCET.

Un peu de patience, & vous verrez que j'ai raiſon.

Madame DE BOISDOUCET.

Mais du moins faites-moi la grace de me le prouver.

M. DE BOISDOUCET.

Allez à la Comédie, & à votre retour, je vous révélerai le myſtere.

Madame DE BOISDOUCET.

Le myſtere ?

M. DE BOISDOUCET.

Oui, c'en eſt un juſqu'à préſent ; & ſi vous n'approuvez pas mes vûes, je conſens que vous ne m'aimiez plus. Ne m'en demandez pas davantage dans ce moment. Allez, Meſdames.

Madame DE BOISDOUCET.

Juſqu'à tantôt, Monſieur ; ſouvenez-vous de votre promeſſe.

Madame DE GRINVILLE.

Je reviendrai pour vous preſſer de la tenir.

Madame DE BOISDOUCET.

Je ſors, parce que vous me l'ordonnez. Mais je vous avertis que je ne reviendrai jamais auſſi-tôt que je le ſouhaite, & que je meurs d'impatience d'être inſtruite de vos intentions.

M. DE BOISDOUCET.

Tranquilliſez-vous. Je vous jure d'avance que vous ſerez contente de ce que je médite.

Madame DE BOISDOUCET,

Je vous connois trop pour en douter. Sans adieu.

SCENE IV.

M. DE BOISDOUCET *ſeul.*

L'Aimable créature ! Je m'admire de ce que je n'en ſuis point jaloux, & c'eſt là le vrai chef-d'œuvre de ma raiſon. Si jamais je le deviens, il faudra que je radote. Je ne ſuis pas dupe ; je ſais tous les tours que nos fem-

mes nous jouent, & que ſouvent la tête tourne aux plus raiſonnables. Mais plus j'examine, plus je connois celle-ci, plus je me crois en ſûreté. Tout bien conſideré cependant, il ne faut pas trop expoſer ſa vertu. Chaque choſe à ſon période, où elle n'eſt pas plûtôt parvenue qu'elle rétrograde, & je n'aimerois point une vertu qui reviendroit ſur ſes pas. Au retour, elle pourroit broncher. C'eſt ce qu'il faut prévenir prudemment, lorſqu'il en eſt encore temps. Voici ma fille fort à propos; commençons à mettre les fers au feu.

SCENE V.

M. DE BOISDOUCET, JULIE.

JULIE.

ON m'a dit, mon pere, que vous vouliez me parler.

M. DE BOISDOUCET.

Oui, ma fille; aſſeyez-vous, & raiſonnons. Qu'avez-vous? Vous me paroiſſez triſte.

JULIE.

Moi, mon pére? Point du tout.

M. DE BOISDOUCET.

Pardonnez-moi. Je vois je ne ſais quelles nuances dans vos traits, qui me diſent que vous n'êtes pas contente. Parlez-moi ſincérement, ma fille. N'eſt-il pas vrai que vous êtes fâchée d'avoir une belle-mere.

JULIE.

Celle que vous m'avez donnée eſt ſi raiſonnable, que je la regarde moins comme une belle-mere, que comme une amie.

M. DE BOISDOUCET.

De bonne foi, êtes-vous contente d'elle?

JULIE.

J'ai tout lieu de l'être, & quoique je me fuſſe propoſé de la haïr de toute ma force, elle m'oblige à l'aimer de tout mon cœur.

M. DE BOISDOUCET.

J'en ſuis charmé. Cela fait ſon éloge & le vôtre. Deux femmes qui s'accordent depuis près de ſix mois ! Rien n'eſt plus admirable. Malgré la ſatisfaction que j'en reſſens, je vous avoue que je ne me ſerois point remarié, ſi je n'avois conſideré que je ſuis vieux & infirme, & que j'avois beſoin de conſolation.

JULIE.

Vous pouviez la trouver en moi. Je vous aurois pour le moins auſſi bien gouverné que ma belle-mere.

M. DE BOISDOUCET.

Je le veux croire. Mais vous aviez dix-huit ans, & une fille à cet âge-là, mon enfant, eſt moins propre à gouverner un pere qu'un mari.

JULIE.

Qu'un mari ! Je m'en paſſerai bien.

M. DE BOISDOUCET.

Hum ! Pas ſi bien que vous le dites.

JULIE.

En vérité, Monſieur, vous me faites rougir.

M. DE BOISDOUCET.

C'eſt bien fait à vous. Mais vous êtes ma fille.

JULIE.

Je m'en fais gloire.

M. DE BOISDOUCET.

Et ma fille ne peut pas avoir dix-huit ans, ſans avoir une grande vocation pour le mariage.

JULIE.

Je ne m'en ſuis point apperçue juſqu'à préſent.

M. DE BOISDOUCET.

Point de diſſimulation. Expliquons-nous nettement. Si je vous offrois un mari de vingt-quatre ou vingt-cinq

ans, beau, bien fait, ſpirituel, honnête homme, & paſſablement riche, de bonne foi le refuſeriez-vous ? Surtout s'il étoit de naiſſance à pouvoir prétendre à votre main ?

JULIE.

Je ferois ce que vous m'ordonneriez. Je ne dois avoir de volonté que la vôtre.

M. DE BOISDOUCET.

Bien répondu. L'aimeriez-vous ?

JULIE.

Je n'en ſai rien, mon pere.

M. DE BOISDOUCET.

Mais ſi je vous ordonnois de l'aimer ?

JULIE.

Je ferois mon poſſible pour vous obéir.

M. DE BOISDOUCET.

L'épouſeriez-vous, quand même vous ne l'aimeriez pas ?

JULIE.

Oui, Monſieur, ſi vous le vouliez abſolument.

M. DE BOISDOUCET.

Oh bien, voilà ce que je ne voudrai jamais. Je veux que vous aimiez de tout votre cœur, celui que vous épouſerez. Faites-moi votre confident, ma fille, n'avez-vous point quelque inclination ?

JULIE.

Moi ?

M. DE BOISDOUCET.

Vous rougiſſez ! Cela vaut mille paroles. Enfin vous aimez, & j'en ſuis ravi, car je crois connoître l'objet de votre inclination.

JULIE.

Vous connoiſſez donc mieux mes ſentimens que moi-même.

M. DE BOISDOUCET.

Non pas mieux, mais auſſi bien. J'ai de l'expérience ;

& des yeux très-clairvoyans. Je les emploie souvent à vous examiner, & ils m'ont rapporté, voyez s'ils sont menteurs, que le Marquis vous plaisoit beaucoup.

JULIE.

Quel Marquis?

M. DE BOISDOUCET.

Celui qui vient ici tous les jours.

JULIE.

Ah, Monsieur, ne croyez pas cela. Le Marquis ne pense nullement à moi.

M. DE BOISDOUCET *vivement.*

Et à qui donc?

JULIE.

Il ne me l'a pas dit.

M. DE BOISDOUCET.

Oh, vous le devinez.

JULIE.

Quand je le devinerois, mon pere, il ne me conviendroit pas de vous le dire.

M. DE BOISDOUCET.

Cela peut être, mais je veux que vous me le disiez, je le veux, je le veux.

JULIE *se jettant à ses pieds.*

Ah, Monsieur, dispensez m'en, je vous en conjure. Je puis me tromper, &...

M. DE BOISDOUCET.

Non, ma chere enfant, vous ne vous trompez pas. Il aime votre belle-mere, & je le sais depuis long-temps.

JULIE.

Ah, Ciel! Et qui vous l'a dit?

M. DE BOISDOUCET.

C'est la mere de ma femme. Mais je n'en suis nullement alarmé.

JULIE.

Vous ne devez pas l'être non plus.

M. DE BOISDOUCET.

Parlez-vous de bonne foi ?

JULIE.

Oui, je vous jure. Si j'ai conçu quelqu'eſtime pour lui, c'eſt ma belle-mere qui en eſt cauſe. Elle m'a dit cent fois que le Marquis étoit digne de moi, qu'il falloit que je ſongeaſſe à lui, & qu'elle l'appuieroit de tout ſon crédit, afin qu'il pût m'obtenir de vous. Sur ces diſcours ſi ſouvent répétés, je me ſuis accoutumée, je l'avoue, à le regarder comme un homme qu'on me deſtinoit ; & je n'ai point combattu les ſentimens que ſon mérite pouvoit m'inſpirer. J'en ſuis au déſeſpoir, car je me ſuis apperçue trop tard, qu'il avoit d'autres intentions que celles de me plaire.

M. DE BOISDOUCET.

C'eſt une folie dont nous le guérirons.

JULIE.

Au moins puis-je vous aſſurer que ma belle-mere y fait ſon poſſible, & qu'elle l'a menacé vingt fois de l'exclure d'ici, s'il ne prenoit pas le parti de s'attacher à moi.

M. DE BOISDOUCET.

Ce que vous m'apprenez-là, ma fille, me met au comble de mes vœux, & j'eſpére vous en récompenſer bientôt, en vous donnant le Marquis pour époux.

JULIE.

Ah, mon pere, il ne m'aime point.

M. DE BOISDOUCET.

Nous ferons enſorte, votre belle-mere & moi, qu'il vous rende la juſtice que vous méritez. Vous êtes trop aimable & un trop bon parti, pour l'aimer long-temps ſans en être aimée. Il s'agit préſentement de détruire pour toujours, les folles eſpérances qu'il conſerve encore, & dès que cela ſera fait, nous aurons bien-tôt conclu. Je veux lui écrire un mot, aidez-moi, ma fille, à me traîner dans mon cabinet.

JULIE.

De tout mon cœur. Au moins, mon pere, n'allez pas lui-révéler que j'ai quelque eſtime pour lui. Cela le rendroit trop vain.

M. DE BOISDOUCET.

Non, non, je lui dirai que vous le haiſſez.

JULIE.

Ah, mon pere, cela ſeroit trop cruel.

M. DE BOISDOUCET.

Que voulez-vous donc que je lui diſe ?

JULIE.

Dites-lui... que dès que vous m'ordonnez quelque choſe... je ſuis toujours prête à vous obéir.

M. DE BOISDOUCET.

Oui, pourvû que cela vous plaiſe. Ah, nature que tu es expreſſive, & qu'en dépit de la pudeur, ton langage eſt intelligible !

Fin du premier acte.

SUITE
DE LA LETTRE II.

[JE croyois, mon cher Chevalier, que je me borneroìs aux trois premieres ſcénes, mais le plan des deux dernieres a eu tant d'attraits pour moi, que je n'ai pû réſiſter à la tentation de le mettre en œuvre : ainſi voilà votre premier acte expédié, vous n'aurez que la peine de le corriger. La derniere ſcéne eſt un peu longue, parce que mes occupations ne m'ont pas laiſſé le loiſir de la faire un peu plus courte : vous prendrez ſoin de l'abréger ſi elle vous ennuye. Dès que j'aurai fini ma piéce en cinq actes, qui doit être repréſentée l'hyver prochain, j'ébaucherai votre TRACASSIER ; enſorte qu'avant qu'il ſoit trois mois, vous aurez à votre diſpoſition une grande & une petite piéce, toutes deux de caractére & fort intéreſſantes. J'eſpere que nous les mettrons en état de paroître, ſi vous prenez le parti de riſquer l'aventure :

aventure toujours périlleuſe, à la vérité, mais qui le ſera moins pour vous que pour un autre, puiſque vous garderez l'*incognito*: vous ne ſerez connu que de QUINAULT, dont la diſcrétion eſt à toute épreuve; c'eſt un très-honnête garçon, dont les ſentimens ſont infiniment au-deſſus de ſa profeſſion, & dont les conſeils ſont toujours très-utiles: il a une pratique du Théatre, qui lui tient lieu de toutes les régles & de tous les préceptes d'Ariſtote & d'Horace, & qui lui fait mettre le doigt tout d'un coup ſur les moindres défauts d'un ouvrage dramatique. J'en ai fait l'expérience pluſieurs fois, & je m'en ſuis toujours bien trouvé: d'ailleurs, je ſuis ſon intime ami, & je m'en fais gloire malgré les ſots préjugé du vulgaire: je ſuis sûr qu'il m'aime auſſi ſincérement, & qu'il ſera ravi de m'en donner de nouvelles preuves, par tous les ſervices qu'il pourra vous rendre. Sa ſœur n'eſt pas moins eſtimable par ſon eſprit, par ſes ſentimens, & par ſon bon cœur, que par ſes

talens inimitables pour la Comédie : d'ailleurs, elle eſt tout-à-fait aimable dans la ſociété, vive & amuſante, ſolide & ſérieuſe tour-à-tour, & toujours le plus à propos du monde. Enfin, je veux vous introduire auprès du frere & de la ſœur, & je ſuis sûr que vous m'en ſerez d'autant plus redevable, qu'il n'eſt pas facile d'avoir accès auprès d'eux : c'eſt leur défaut, mais il ne me déplaît pas, parce qu'au moins, quand on eſt de leurs amis, on eſt sûr que c'eſt tout de bon & pour toujours. J'attens votre réponſe avec impatience : aimez-moi autant que je vous aime, mon cher Chevalier, & je ſerai très-content de vous.

TROISIÉME LETTRE.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE B***.

JE reçûs hier, par votre illuſtre ami, Monſieur, le ſecond, le troiſiéme, & le quatriéme acte de votre AIMABLE VIEILLARD : je les ai lus avec avidité ; &, ſi vous êtes mon diſciple, comme vous le dites, vous entrez merveilleuſement dans les idées de votre maître, & & je puis même ajouter, ſans flatterie, que vous les enrichiſſez. Rien n'eſt plus vif ni plus brillant que votre ſtyle, & votre dialogue eſt très-amuſant : tout le défaut que j'y trouve, c'eſt qu'il penche un peu trop au ſérieux, & que vous y prodiguez l'eſprit & les tirades. Gardez-vous bien de cet excès, qui tend rapidement vers le mauvais goût. Pour vous préſerver de ce malheur, ne perdez jamais de vûe l'objet de la Comédie, qui eſt de repréſenter naïvement les mœurs

de nos contemporains. Or, il n'eſt rien qui nous écarte plus ſenſiblement de cet objet, que l'ambition d'avoir de l'eſprit, & d'éblouir continuellement par des ſaillies & par des pointes. Quand l'occaſion demande de l'eſprit, ayons-en ſi nous pouvons; mais, quand elle n'exige qu'une imitation naïve du langage & des mœurs des perſonnes qui doivent parler uniment, un auteur ſe rend ridicule & inſupportable dès qu'il veut leur donner de l'eſprit. Si un peintre en portrait, par exemple, au lieu de copier fidélement les traits de l'homme qui ſe fait peindre, & qui n'a rien que de très-commun dans la phyſionomie, s'aviſoit d'allier à ſes traits des graces & un air fin qui n'y ſeroient point, quelque beau que fût d'ailleurs ce portrait, ne diroit-on pas, avec juſte raiſon, qu'il ne reſſemble nullement à l'original? Et, par ce défaut eſſentiel, ne ſeroit-ce pas un mauvais portrait, quoiqu'admirable par la richeſſe du coloris, & par la beauté de l'expreſſion? Il en eſt de même d'un

auteur comique ; c'eſt un peintre en portrait : il aura tout l'eſprit, toute la vivacité poſſibles, les expreſſions les plus riches & les plus brillantes, les ſaillies les plus agréables & les plus piquantes, le ſtyle le plus correct & le plus recherché ; mais, avec tous ces talens ſi néceſſaires & ſi eſtimables, s'il perd de vûe la nature, la reſſemblance, la vérité, s'il donne de l'eſprit à qui n'en doit point avoir, des graces & de la politeſſe à des perſonnages groſſiers, de l'élégance & de la fineſſe à des gens vulgaires, c'eſt un auteur miſérable, qui n'a ni goût ni jugement. Une piéce ſimplement écrite, & qui met ſous mes yeux des mœurs reſſemblantes, eſt cent fois plus eſtimable que tous ces chef-d'œuvres déplacés, pur effet d'une imagination brillante, qui ne ſuit que ſes élans & ſon caprice. Renfermons-nous donc dans le vrai, mon cher Chevalier, & fuyons comme peſte tout ornement ambitieux, tout ornement qui n'eſt pas à ſa place, tout ornement dé-

déſavoué par la nature : ſouvenons-nous toujours de ce que dit Plutarque, qu'il ne faut jamais travailler pour la gloire, mais travailler uniquement pour bien faire. Faites bien, vous avez tout fait, & infailliblement la gloire en réſultera : mais, ſi vous faites ſentir que vous ne travaillez que pour ſatisfaire votre vanité, c'eſt-à-dire, que vous ne travaillez que pour ſurprendre & que pour arracher des louanges, on pourra vous en donner précipitamment, mais, après quelques réflexions, on vous les fera payer bien cher, & vous tomberez plus rapidement que vous n'étiez monté. Ne perdez jamais de vûe ces préceptes, mon cher ami, & gravez-les profondément dans votre mémoire ; car il faut que je vous le diſe naturellement, vous avez trop d'eſprit pour n'en avoir pas beſoin. Obſervez-les rigoureuſement dans votre cinquiéme acte, où il n'eſt queſtion que de réſumer les incidens de la piéce, & de les faire tous aboutir au dénouement.

Pour faire un peu diverſion à votre travail, & pour donner quelque relâche à votre génie, par un objet qui ait l'agrément de la nouveauté, je joins ici le plan & les trois premieres ſcénes du TRACASSIER. Voyez ſi j'ébauche bien votre original, & ſi ſes premiers traits ſont reconnoiſſables ; vous pouvez en juger mieux que perſonne, puiſque vous l'avez continuellement devant vos yeux, & que vous étes aſſez malheureux pour vivre avec lui. Il pourra reconnoître un jour ſon aventure dans cette petite Comédie ; mais que nous importe, pourvû que nous le corrigions ? Il a de l'eſprit, du bon ſens, du jugement ; il pouſſe & entend bien la raillerie : avec ces qualités on n'eſt point incorrigible. Au reſte, il faut vous faire obſerver d'avance, que j'ai placé dans ce nouveau plan un rôle de petite fille, afin de vous donner un exemple frappant de cette aimable naïveté qui touche le cœur, & qui produit de ſi grands effets quand elle eſt bien imitée. Je donne à Louiſon bien de l'eſ-

prit, car un enfant peut en avoir beaucoup, mais c'eſt de cet eſprit naiſſant qui commence à ſe dégager de la matiere ; c'eſt un petit bouton de roſe qui fait eſpérer une fleur brillante. Voilà, ce me ſemble, aſſez préluder ; venons au fait préſentement : je vais vous copier mes Scénes.

SCÉNES
DU TRACASSIER,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LE CHEVALIER.

JAVOTTE.

LOUISON.

La Scéne eſt à Paris.

SCÉNES DU TRACASSIER, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER.

SERVITEUR très-humble à l'aimable Javotte.

JAVOTTE.

Très-humble ſervante à Monſieur le Chevalier de Godanville.

LE CHEVALIER.

Il y a huit jours que je ne ſuis venu céans. Des affaires preſſantes m'ont obligé de faire un petit voyage, & j'arrive dans ce moment, très-impatient, je t'aſſure, de ſavoir comment ſe porte toute la famille.

JAVOTTE.

A merveille, Monſieur le Chevalier. Jamais elle ne s'eſt mieux portée.

LE CHEVALIER.

L'agréable nouvelle ! Tu ſais avec quelle vivacité je m'intéreſſe à Monſieur le Baron, à Madame la Baronne, & à Mademoiſelle Angélique. Eſt-il jour céans ?

JAVOTTE.

Non, Monſieur ; mais je ne manquerai pas de leur rendre un compte fidéle de votre impatience & de vos politeſſes. Je vous ſuis caution qu'on vous en ſaura tout le gré poſſible.

LE CHEVALIER.

Du moins je m'en flatte, & il y a long-temps que Monſieur le Baron & toute ſa famille, doivent être perſuadés de mon dévoûment. Il eſt ſans borne, & à toute épreuve.

JAVOTTE.

C'eſt ce que Monſieur le Baron ſe diſoit hier à lui-même dans ſon cabinet.

LE CHEVALIER.

Dans ſon cabinet ? Cela eſt obligeant. Il continue donc à s'y entretenir tout haut, & tout ſeul ?

JAVOTTE.

Oui, Monſieur, il quitte tout le monde pour ſe parler, & ſes converſations entre lui, & lui, ſont un doux amuſement dont il ne ſe laſſe jamais. Il ſe trouve tout l'eſprit & tous les agrémens, qui rendent la converſation charmante. Nous prenons aſſez ſouvent la liberté de l'écouter, & il ſe dit quelquefois des choſes qu'on ne peut pas écouter long-temps. Madame le ſurprit, il y a quelques jours, jouant au piquet.

LE CHEVALIER.

Au piquet ! Avec qui ?

JAVOTTE.

Avec lui-même, argent ſur table. Il ſe donnoit des ſoufflets, & ſe chantoit pouilles, parce qu'il s'étoit gagné cent piſtoles.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

L'aimable original ! Mais entrons. Je veux lui renouveller les proteſtations de mon eſtime & de mon amitié, auſſi bien qu'à Madame ſa femme, & à Mademoiſelle leur fille.

JAVOTTE *l'arrêtant.*

Je me charge de ce ſoin là, Monſieur le Chevalier, & vous me permettrez de vous certifier de leur part, qu'ils ſont ſi perſuadés de votre attachement, qu'il n'eſt pas beſoin que vous les en aſſuriez.

LE CHEVALIER.

Sur mon honneur, & foi de gentilhomme, il me ſeroit impoſſible de dire qui j'aime le plus, du pere, de la mere, ou de la fille.

JAVOTTE.

Voilà une furieuſe amitié ! J'aurois peine à vous dire auſſi, laquelle de ces perſonnes à le plus d'affection pour vous. Monſieur le Baron ne ſe laſſe point de vous louer, Madame la Baronne vante votre mérite à tous venans, & Mademoiſelle Angélique vous éléve juſqu'aux nues. Pour moi, je ne vous dis point ce que je penſe & ce que je dis de vous, cela bleſſeroit votre modeſtie.

LE CHEVALIER.

Tu me ravis, ma chere Javotte, & il faut que je t'embraſſe pour te remercier.

JAVOTTE *le repouſſant.*

Fi donc, Monſieur, j'épargne votre modeſtie ; faites grace à la mienne, s'il vous plait.

LE CHEVALIER.

Mais je ſerois coupable de la plus noire ingratitude, ſi je ne te marquois pas ma reconnoiſſance.

JAVOTTE.

Il y a d'autres manieres de la faire paroître. Celle que vous propoſez n'eſt pas recevable. Les paroles ſont languiſſantes, les geſtes ſont offenſans ; la libéralité eſt expreſſive, & n'offenſe jamais. Ah ! L'aimable vertu

que la libéralité ! Qu'elle met un beau vernis ſur la reconnoiſſance !

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon, ma chere Javotte, & c'eſt un vernis dont je fais grand uſage.

JAVOTTE.

Je ne m'en ſuis pas encore apperçue.

LE CHEVALIER.

Tu t'en appercevras avant qu'il ſoit peu, Je t'en donne ma parole.

JAVOTTE.

Votre parole ?

LE CHEVALIER.

Oui, mon enfant, c'eſt de l'argent comptant. Ainſi, je compte, que tu me rendras ſervice, en m'appuyant de tout ton crédit auprès d'Angélique. Me le promets-tu ?

JAVOTTE.

Oh, Monſieur, je n'y manquerai pas... Je vous en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Ta parole ?

JAVOTTE.

Oui, Monſieur, c'eſt de l'or en barre.

LE CHEVALIER.

Je le crois ; mais quand me la tiendras-tu ?

JAVOTTE *lui faiſant la révérence.*

Quand vous m'aurez tenu la vôtre.

LE CHEVALIER *à part.*

Voici une poulette qui n'eſt pas dupe.

JAVOTTE *à part.*

Voilà un Chevalier qui en fait long... [*haut.*] Juſqu'au revoir, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Comment donc ? Tu t'en vas déja ?

JAVOTTE.

J'ai cent mille affaires. Tout roule ici ſur moi. D'ailleurs, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, & comme je n'ai point de temps à perdre, vous trouverez bon que je vous quitte.

LE CHEVALIER.

Encore un mot, je te prie.

JAVOTTE.

Dépêchez-vous donc.

LE CHEVALIER.

Va-t-en dire à Monſieur le Baron que je voudrois bien lui parler un moment.

JAVOTTE.

Ah, Monſieur, il a ſi mal paſſé la nuit, qu'il ne ſe levera qu'à deux heures.

LE CHEVALIER.

Fais-moi donc voir Madame la Baronne.

JAVOTTE.

Elle eſt dans ſes vapeurs noires, & ne veut voir perſonne aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Allons donc chez Mademoiſelle Angélique.

JAVOTTE.

Elle a la migraine. Ce ſont des douleurs affreuſes.

LE CHEVALIER.

Et tu me diſois tout-à-l'heure, que toute la famille ſe portoit bien.

JAVOTTE.

Ah, oui, je m'en ſouviens, mais je vous l'ai dit par diſtraction. Préſentement que j'y ſonge, je vous aſſure que toute la famille eſt indiſpoſée; & je m'aviſe auſſi moi, que je ne me porte pas trop bien. C'eſt pourquoi je me retire, après vous avoir donné le bon jour.

SCENE II.

LE CHEVALIER *seul.*

QUe veut dire cecl ? J'étois le favori de la famille que j'avois brouillée avec tous mes rivaux, & je crois que je suis en disgrace. Les froids complimens de Javotte, ses malignes plaisanteries, les prétendues indispositions qu'elle m'oppose, tout cela bien mûrement examiné, me fait croire qu'on me donne poliment mon congé. Il faut que pendant mon absence, il y ait eu quelques éclaircissemens entre la famille, & ceux que j'en avois écartés par mes petites manœuvres ; ou que quelque riche parti soit venu se remettre sur les rangs. S'il est homme de condition, je suis perdu sans ressource, à moins que je ne le dégoûte, ou que je ne fasse enforte qu'on se dégoûte de lui ; autrement il aura l'avantage du bien sur moi, qui n'ai que ma naissance pour patrimoine.

Si c'est quelque homme de fortune, je pourrai chicaner le terrain, mais ma situation n'en sera pas meilleure, car aujourd'hui les richesses tiennent le haut du pavé ; on ne balance plus entre une riche alliance, & une alliance honorable, & mon vilain fera plier mes titres sous le poids de ses millions.

Voilà des réflexions assez tristes ; Peu s'en faut que je ne quitte la partie : Non, je n'en ferai rien : Je veux conserver mes prétentions, jusqu'à ce que je sois mieux au fait, & que je sache à qui j'ai affaire. Sans vanité je ne suis pas un sot ; j'ai de la hardiesse & du génie, & peut-être qu'à force d'adresse & de tracasseries, je trouverai le moyen de me rétablir. Je ne lâcherai prise qu'à bonnes enseignes, & si je m'y résous, ce ne sera pas

ſans me venger de maniere ou d'autre. Je brouillerai ſi bien la fuſée, que bien fin ſera celui qui pourra la démêler.

Mais voici la petite Louiſon, voyons ſi par mes queſtions je n'en pourrai point tirer quelque éclairciſſement. Elle m'a déja fait des rapports, dont je me ſuis ſervi fort à propos pour ſemer ici la diſſention. Servons-nous du même expédient.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LOUISON.

LOUISON *accourant.*

AH, Monſieur le Chevalier, que je ſuis aiſe de vous revoir!

LE CHEVALIER.

Que je ſuis ravi de revoir Mademoiſelle Louiſon! Il faut que je la baiſe de tout mon cœur.

LOUISON.

Non pas, s'il vous plaît: Je ne baiſe plus les Meſſieurs, depuis que ma belle maman me l'a défendu.

LE CHEVALIER.

Elle a tort, & je gage que vous en êtes fâchée.

LOUISON.

Vraiment oui, j'en ſuis bien fâchée, mais il faut obéir, ſinon... [*Elle fait les geſtes d'une perſonne qui fouette.*] Vous m'entendez.

LE CHEVALIER.

Comment! On vous traite encore comme cela?

LOUISON.

Quelquefois.

LE CHEVALIER.

Ah, la cruelle mere que vous avez là ! Je crois que vous la haïſſez bien !

LOUISON.

Je ne l'aime pas trop.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien fait. Il ne faut aimer que ceux qui vous careſſent.

LOUISON.

Vraiment ! Je n'aime que ceux-là non plus.

LE CHEVALIER.

Vous voulez donc bien, du moins, que je vous baiſe la main.

LOUISON.

Ma main ?... Attendez, s'il vous plaît, je reviens tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER.

Eh, où allez-vous donc ?

LOUISON.

Demander la permiſſion de vous donner ma main à baiſer.

LE CHEVALIER.

Non, non, j'aime mieux m'en paſſer. Jaſons tous deux; cela me ſuffira.

LOUISON.

Oh, pour jaſer, tant que vous voudrez. Maman ne me l'a pas défendu, & quand elle me le défendroit, oh, je vous aſſure que je ne pourrois pas m'en empêcher. Quelquefois elle me dit, taiſez-vous petite fille. Savez-vous ce que je fais ? Je boude maman, & je me parle toute ſeule.

LE CHEVALIER *à part.*

Elle tient de ſon pere.

LOUISON.

Ou bien je parle à ma poupée.

LE CHEVALIER.

Bonne reſſource ! Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que votre poupée ne vous répond point.

LOUISON.

Oh, je me répons pour elle.

LE CHEVALIER *à part.*

Parbleu, voilà le vrai portrait du Baron. Vous avez donc bien de l'eſprit Louiſon, puiſque vous en avez pour deux ?

LOUISON.

En doutez-vous, Monſieur le Chevalier ? Nous nous diſons je ne ſais combien de jolies choſes.

LE CHEVALIER.

Oh, j'en ſuis perſuadé.

LOUISON.

On s'imagine que je ne ſais rien parce que je ſuis petite ; mais je ſais bien de petites affaires, qu'on croit que je ne ſais pas.

LE CHEVALIER.

Eh, comme quoi, par exemple ?

LOUISON.

Par exemple... Je ſais que mon papa parle tout ſeul quand il eſt dans ſon cabinet.

LE CHEVALIER.

Il parle tout ſeul ?

LOUISON.

Oui, vraiment ; & je l'ai écouté ce matin plus d'un quart d'heure.

LE CHEVALIER.

Cela eſt plaiſant ! Eh, vous ſouvient-il de ce qu'il diſoit ?

LOUISON.

Si je m'en ſouviens ? Vous allez voir. Il s'agiſſoit de vous, Monſieur le Chevalier : cela me faiſoit mourir de rire ; car il vous parloit, quoique vous n'y fuſſiez pas.

LE CHEVALIER.

Eh, que me diſoit-il ?

LOUISON.

Attendez... Il vous diſoit... Tréve de diſcours ; Monſieur le Chevalier, je vous entens à demi mot. Tenez, mon garçon, je vous aime, je vous eſtime, mais vous n'aurez pas ma fille.

LE CHEVALIER.

Voilà un fort mauvais compliment que me faiſoit Monſieur votre pere. Mais ne lui ai-je pas répondu quelque choſe ?

LOUISON.

Oh qu'oui. Vous lui répondiez : mais vous me l'aviez promiſe ; un honnête homme n'a que ſa parole. Et il vous répondoit : je me moque de ma parole. Et vous lui répondiez : cela eſt fort vilain à vous. Et il vous répondoit : vilain vous-même ; allez vous promener ; j'aime mieux Monſieur de Maiſon-neuve, il eſt riche à millions, & vous n'avez pas le ſol. Et vous répondiez : c'eſt Monſieur de Maiſon-neuve qui eſt un vilain, un craſſeux, un pied-plat. Et il vous répondoit : corbleu, quand un homme eſt riche, il eſt aſſez noble. Et vous répondiez : mais c'eſt un ſot, Monſieur le Baron. Cela n'eſt pas vrai ; puiſqu'il eſt plus riche que vous, il a plus d'eſprit que vous. Adieu, Chevalier ; embraſſez-moi, & n'y revenez plus. Bon jour & bon ſoir, c'eſt pour deux fois. Après cela, mon cher papa a ouvert la porte de ſon cabinet, en vous diſant : ſortez, ſortez. Et il l'a refermée ſi rudement, qu'il m'a fait peur, & que j'ai pris la fuite.

LE CHEVALIER.

Y a-t-il long-temps que cela s'eſt paſſé ?

LOUISON.

Tout à l'heure. Je cherchois Javotte pour lui conter tout cela ; & c'eſt vous que j'ai trouvé le plus à propos

du monde. Ne trouvez-vous pas cette hiſtoire-là bien plaiſante ?

LE CHEVALIER.

Oh ! très-plaiſante aſſurément.

LOUISON.

Mais vous n'en riez point. Je m'en vais la dire à ma ſœur ; elle en rira plus que vous.

LE CHEVALIER.

Comment ? Eſt-ce que votre ſœur ſera bien-aiſe qu'on lui donne un autre mari que moi ?

LOUISON.

Je croi qu'oui ; car elle dit qu'elle ne vous aime plus, & qu'elle n'obéira jamais à ma belle-maman, qui veut abſolument qu'elle vous épouſe. Adieu, voici mon papa qui parle tout ſeul. Ne lui dites pas ce que je vous ai dit, au moins ; car, ſi vous le dites, je dirai que vous ne dites pas vrai : & je le ſoutiendrai, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Allez, ma belle enfant, je vous garderai le ſecret, mais à condition que vous me direz tout ce que vous ſaurez.

LOUISON.

Oui, oui ; revenez tantôt, nous jaſerons encore. Sans adieu, Monſieur le Chevalier.

SUITE
DE LA LETTRE III.

[Vous voyez, Monſieur par les trois ſcénes que vous venez de lire, que j'y employe toute l'adreſſe qui m'eſt poſſible, pour développer inſenſiblement, par gradations, & même en action, mon principal caractére, afin d'éviter l'expoſition & les récits, qui commencent par jetter du froid dans le début, & qui ſouvent impatientent & indiſpoſent les ſpectateurs. Ainſi, Monſieur, quand vous travaillerez de votre chef, recherchez ſoigneuſement toutes les reſſources de l'art, pour expoſer votre ſujet ſans paroître en avoir le deſſein, & par le ſecours de l'action, ou des réflexions répandues & ménagées diſcrettement dans quelque monologue; & ne faites pas comme les anciens, qui, pour faire entrer les ſpectateurs dans le ſujet de la Comédie qu'on alloit repréſenter, introduiſoient aſſez ſouvent un acteur qui leur racontoit bonnement ce qui avoit

précédé l'action, comme s'il eût parlé à ſon confident; ou qui ſe bornoient, comme *Térence*, à un perſonnage *protatique*, qui ne paroiſſoit qu'une fois au premier acte, pour écouter froidement & ſans intérêt ce qu'il étoit néceſſaire de ſavoir avant que la piéce commençât. N'en déplaiſe aux partiſans outrés des anciens, nous leur ſommes infiniment ſupérieurs dans l'art des expoſitions, & même dans celui d'amener les dénoûmens : leur coloris, pour le dire en paſſant, eſt peut-être plus beau que le nôtre, mais je croi que notre *deſſein* eſt plus correct & plus ingénieux que le leur; précieux avantage que nous devons à trois puiſſans génies, *Corneille*, *Racine*, & *Moliere*; aux deux premiers ſur-tout, car à l'égard de *Moliere*, on peut dire, ſans lui faire injuſtice, que s'il eſt très-digne d'être imité, ce n'eſt pas par ſes dénoûmens, qui tiennent plus des anciens & des farceurs d'Italie, que des grands hommes que je nomme avec lui. Vous verrez ceci plus amplement expli-

qué dans mes commentaires dramatiques sur les auteurs tragiques & comiques, anciens & modernes, sans en excepter les Espagnols, les Italiens & les Anglois, qui méritent nos observations. C'est un ouvrage immense, auquel je travaille depuis près de dix ans. Vous avez vû mes Essais sur *Sophocles*, sur *Euripide*, sur *Aristophane*, & sur *Plaute* & *Térence* : cette premiere partie de ma tâche est entierement finie ; mais la seconde partie me fait trembler, à cause de la vaste étendue de la matiere qu'il faut que j'aye le courage d'embrasser : cependant, si c'est la plus longue, sans comparaison, ce sera, je croi, la moins difficile. Je suis fort avancé dans mes observations sur les deux *Corneilles*, dont le cadet, plus je le sonde & l'examine, me paroît infiniment plus estimable qu'on ne se l'imagine ordinairement, sur-tout par rapport à l'invention & à la disposition des sujets. Jamais homme, à mon avis, n'a mieux possédé l'art de bien conduire une piéce de théatre. Le tout soit dit en

paſſant, car ce n'eſt nullement ici l'occaſion de traiter cette matiere.

Bon-jour, mon cher diſciple, aimez toujours celui que vous appellez votre maître; & ſoyez sûr que, par ſon tendre attachement pour vous, il mérite toute l'affection & toute la confiance que vous lui marquez en toute occaſion.

QUATRIÉME LETTRE.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE B**.

APrès la ſévére critique que j'ai faite de vos deux premiers ouvrages, & les peines incroyables que vous vous étes données pour les corriger, je vous croyois guéri pour jamais, mon cher Chevalier, de cette fureur dramatique dont vous étiez poſſédé; mais je vois bien que vous étes auſſi François que moi, & qu'un jour de bon temps vous fait oublier une année de fatigue. A peine étes-vous délivré de votre premiere tâche, que vous voilà prêt à recommencer. Hé bien, recommençons donc, puiſque vous le deſirez. Quoi, vous avez le plan de notre nouvel ouvrage depuis plus de quinze jours, & vous n'avez pas encore fait une ſcéne? Vous voulez que ce ſoit

moi qui débute ; &, comme ſi vous ne ſaviez pas bien écrire, il faut encore que je vous tienne la main. Allons, tout coup vaille : j'ai fait les deux premieres ſcénes ; elles ſont en vers, comme nous en ſommes convenus : mais je vous avertis que je n'irai pas plus loin. Il faut que j'acheve *le Faux Miſantrope*, dont le cinquiéme acte me déſole : voilà deux fois que je le recommence, & je ne ſai ſi je ſerai plus heureux à la troiſiéme. O, le pénible ouvrage qu'un cinquiéme acte !

Nature, quelles couleurs
Il faut trouver pour t'atteindre !
Apprenez, jeunes auteurs,
A recommencer ſans vous plaindre.

Mais revenons à votre Piéce nouvelle : je ne veux point du tout que vous la nommiez *l'Italien marié à Paris*, car j'ai oüi dire que les Italiens avoient traité ce ſujet ; & il ſeroit très-honteux pour nous, que nous leur dérobaſſions un titre. Laiſſons-les en poſſeſſion de leurs richeſſes fragiles, de leur Oripeau, de leurs pier-

reries du Temple, & n'étalons rien qui ne ſoit puiſé dans une ſource pure.

Je conviens que votre héros eſt un *Vénitien* marié à Paris pour la ſeconde fois ; mais, comme parmi bien des qualités odieuſes dont nous prenons ſoin de le parer, ſavoir, la défiance, la jalouſie, la fauſſeté, nous faiſons prédominer en lui l'eſprit de vengeance, qui influe manifeſtement ſur toutes ſes actions, il faut, s'il vous plaît, que nous le nommions *le Vindicatif* : c'eſt un caractére neuf, qui ne laiſſera pas d'avoir ſon ridicule, parce que les autres défauts dont il eſt aſſorti en ſont extrêmement ſuſceptibles, & qu'au ſurplus il ſera toujours la dupe de tous ceux dont il prétendra ſe venger ; ce qui rendra ſon perſonnage tout au moins auſſi plaiſant qu'il eſt haïſſable. Plût à *Thalie* que j'euſſe fait cette réflexion lorſque j'ai entrepris le caractére de L'INGRAT ! Je ne me ſerois pas aviſé de traiter un caractére ſi odieux, que les Comédiens même ont de la répugnance à ſe charger de ce rôle, quoiqu'il ſoit très-

très-vif, & que le célébre *Beaubourg* ſe fît un plaiſir de le repréſenter. Sans ce défaut, qu'il faut toujours éviter dans le caractére dominant d'une Comédie, celle de L'INGRAT ſeroit peut-être la meilleure de mes piéces, & la plus aimée du public, car elle eſt fortement verſifiée, aſſez bien conduite, & très-intéreſſante, ſur-tout au quatriéme acte, qui eſt ce que j'ai jamais imaginé de plus adroit & de plus théatral. Prenons cette occaſion pour établir une régle de théatre, établie déja depuis long-temps par la pratique; c'eſt que toute Comédie de caractére doit préſenter un caractére ridicule, & que, s'il eſt odieux & haïſſable, ou trop raiſonnable & trop ſérieux, il ne peut jamais atteindre au vrai but de la Comédie, qui eſt de plaire & d'amuſer en inſtruiſant. Mon AMBITIEUX, par exemple, n'étoit pas un caractére propre à la Comédie; auſſi ne prétendis-je pas en faire une, lorſque j'entrepris un ſujet ſi grave: je l'ai offert au public comme une *Tragi-Comédie*, d'un

goût, à la vérité, bien nouveau, puiſqu'il allioit les traits les plus ſublimes du tragique, aux traits les plus naïfs & les plus plaiſans du comique. Ce ſont les deux genres aſſez heureuſement aſſortis, qui forment une eſpéce de poëme dramatique, dont je n'avois point vû de modéle; car, bien que dans l'*Amphitryon* les deux principaux perſonnages ſoient ſérieux, l'erreur continuelle qui réſulte de leur reſſemblance, forme des incidens proprement comiques: au lieu que toutes les démarches de l'*Ambitieux* n'ont rien que de ſublime & de tragique, & ne lui préparent qu'une triſte cataſtrophe, tandis qu'un perſonnage des plus ridicules, c'eſt-à-dire, *Dona Béatrix*, forme des incidens très-riſibles, & que ſa niéce y jette une autre ſorte de comique par ſa candeur & ſes naïvetés. Mais laiſſons cette eſpéce nouvelle à des génies plus capables que moi de la porter à ſa perfection. Quoique je ne me repente point de l'avoir traitée, je ne voudrois pas y retourner.

LETTRE IV.

Le caractére du VINDICATIF n'a pas beſoin de tant de ſecours, pour être de lui-même un perſonnage très-comique ; je viens de vous en marquer les raiſons : ſoyez donc tranquille à cet égard. Il ne s'agit plus que de mettre la main à l'œuvre ; & je commence. Or écoutez.

ACTEURS.

Madame TRISTAN.

JAVOTTE.

La ſcène eſt à Paris.

LE VINDICATIF, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame TRISTAN, JAVOTTE.

JAVOTTE.

MADAME, vous ſuivrai-je ?

Madame TRISTAN.

Il n'eſt pas néceſſaire.

JAVOTTE,

Que dirai-je à Monſieur ?

Madame TRISTAN.

Rien.

JAVOTTE.

Mais, ſans vous déplaire,

Puis-je vous dire ici, que Monſieur votre époux,
Tout ouvert qu'il paroît, n'eſt pas connu de vous?
Si-tôt que vous ſortez, il s'alarme, il s'agite,
Il gronde, il peſte, il jure. Il faut que je l'évite,
Ou que j'eſſuie alors cent mots injurieux:
Il me menaça hier de m'arracher les yeux,
Si je ne l'informois où vous étiez allée;
Il me traita de fourbe & de diſſimulée,
Et d'autres vilains noms que vous devinez bien,
Parce que j'aſſurai que je n'en ſavois rien.
En effet, j'ignorois que vous fuſſiez ſortie;
Mais il vous taxoit, lui, d'être à quelque partie
Que vous vouliez cacher pour de bonnes raiſons:
Et je vous avertis qu'il n'eſt point de ſoupçons
Qu'il ne prenne de vous, dès qu'il vous perd de vûe.
Vous écoutez ceci ſans en paroître émûe,
Et vous y répondez d'un ſoûris dédaigneux.
Mais il faut vous attendre à quelque éclat fâcheux,
Si vous ne réglez pas votre humeur ſur la ſienne.
Oubliez-vous qu'il eſt de race Italienne?
Jaloux par conſéquent, jour & nuit attentif,
Fin, ruſé, défiant, ſur tout vindicatif.
Ne pardonnant jamais la plus légere offenſe,
Il feint de l'oublier pour en tirer vengeance;
C'eſt ſon plus doux penchant, ſon péché favori,
Et vous devez tout craindre avec un tel mari.

Madame TRISTAN.

Une femme d'honneur n'a jamais rien à craindre.
Loin qu'un injuſte époux me force à me contraindre,
J'ai le cœur ulcéré de ſes ſoupçons jaloux,
Et me fais un plaiſir de braver ſon courroux.
Je connois mes devoirs, je les ſuis à la lettre;
Mais, ce qui m'eſt permis, j'oſe me le permettre,
Et me le permettrai, malgré tout le fracas
D'un mari défiant qui ne me connoît pas.

Enfin, je ſuis Françoiſe. & je hai l'eſclavage.
Ce n'eſt point malgré moi que je veux être ſage;
Je le ſuis par principe. Un cœur ultramontain
Outrage tout mon ſexe, & ne ſe croit certain
D'être exempt du malheur qu'il redoute ſans ceſſe,
Qu'autant qu'il trouve l'art d'enchaîner la ſageſſe:
Mais qu'il eſt abuſé! La ſageſſe enchaînée,
Par l'occaſion ſeule eſt ſouvent entraînée;
Elle ne ſe ſoutient que par la liberté,
Et dégénere enfin dans la captivité.

JAVOTTE.

Vous dites vrai, Madame; & vivent nos maximes!
Nos bons Pariſiens les trouvent légitimes;
Ce ſont d'honnêtes gens, qui ſe font une loi
De nous abandonner à notre bonne foi;
Auſſi, de les tromper, ferois-je conſcience.
On ne gagne un bon cœur que par la confiance:
Si-tôt qu'on s'en défie, on l'offenſe, on l'aigrit;
Et la plus ſotte alors ſe trouve aſſez d'eſprit
Pour duper tôt ou tard l'homme le plus habile.
Qui nous met dans les fers pour ſe rendre tranquille,
Cherche à forcer le cœur, & s'en fait déteſter;
Et ce cœur révolté cherche à ſe contenter.
A Monſieur votre époux j'ai fait ces remontrances;
Mais en vain: rien ne peut vaincre ſes défiances;
Le titre de tyran ne lui fait point de peur;
Et, bien loin d'en rougir, il veut s'en faire honneur.
Quelque accès furieux pourroit enfin le prendre.
Il eſt, vous le ſavez, homme à tout entreprendre
Pour ſe venger de vous, s'il ſe croit offenſé;
Et c'eſt peut-être à quoi vous n'avez pas penſé.

Madame TRISTAN.

Tu te trompes, Javotte: à toute heure j'y penſe:
Mais il m'aime & me craint; & l'eſprit de vengeance,
Qui ſouvent contre moi tâche de l'exciter,
A ces deux paſſions ne ſauroit réſiſter.

J'ai ſu ſur ſon eſprit prendre un ſi fort empire,
Qu'en face il n'a jamais oſé me contredire.
Je connois ſon génie ; il veut être bravé,
Ou bien-tôt par lui-même on ſe voit captivé.
De ſa défunte femme on m'a conté l'hiſtoire :
A lui complaire en tout elle mettoit ſa gloire.
Cette ſoumiſſion, loin de gagner ſon cœur,
Ne produiſit en lui qu'un excès de rigueur.
Elle n'y put tenir ; & juſtement outrée,
Par arrêt de la cour elle fut ſéparée.
Pour ne pas m'expoſer à cette extrémité,
Je l'ai ſoumis d'abord à mon autorité.
De ſon foible pour moi j'ai ſu prendre avantage,
Et me ſuis ſoutenue avec tant de courage,
Qu'au puiſſant aſcendant que j'ai gagné ſur lui,
Il n'oſe ouvertement ſe ſouſtraire aujourd'hui.
Au ſurplus, mes parens, dont il craint la puiſſance,
Le tiennent en reſpect. Une illuſtre naiſſance,
Mes amis, ma conduite, enfin, mille raiſons
Me mettent à couvert de ſes lâches ſoupçons,
Et me donnent le droit de prétendre à l'empire,
Et de vivre à mon gré quoiqu'il en puiſſe dire.

JAVOTTE.

C'eſt très-bien raiſonner ; mais je crains à la fin
Quelque trait imprévu de ſon eſprit malin.
Ce qu'il ne peut de force, il le peut par adreſſe.
Il eſt plus dangereux au moment qu'il careſſe,
Que lorſqu'il ſe gendarme & paroît en fureur.
Je hais les ſonge-creux, ils me font toujours peur.
J'aime bien mieux un fou qui dit tout ce qu'il penſe,
Que ces gens rembrunis obſtinés au ſilence,
Ou qui ne diſent rien qui ne ſoit compaſſé,
Et brûlant au dedans, ont le dehors glacé.
Enfin, défiez-vous de tout viſage éthique,
Sous un front renfrogné, ſombre & mélancolique ;

Ce

Ce ſont ſignes certains d'un méchant animal.
Gens qui penſent toujours, penſent toujours à mal.

Madame TRISTAN.

Cela peut être vrai ; mais, quoi qu'il en arrive,
Je prétens être libre, & ne ſuis point craintive.
Il faut que mon mari ſe prête à mes façons ;
Et le plus sûr moyen de guérir ſes ſoupçons,
C'eſt de n'en témoigner aucune inquiétude.
Je veux, bon gré, malgré, qu'il prenne l'habitude
De ſe fier à moi. Je me ſuis fait aimer,
Je parviendrai peut-être à me faire eſtimer.

JAVOTTE.

Ma foi, j'en doute fort. Soyez sûre, Madame,
Qu'il ne pourra jamais eſtimer une femme,
Quelque bien qu'en tous lieux on lui diſe de vous...

Madame TRISTAN *d'un air fier.*

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

JAVOTTE.

C'eſt qu'il eſt né jaloux ;
Ergò très-défiant. Eſtime & jalouſie
Ne peuvent, à mon ſens, marcher de compagnie.
Auſſi n'eſperez pas...

Madame TRISTAN.

Hé bien donc, nous verrons.
Il faut qu'il ſe reſonde, ou nous nous quitterons ;
M'y voilà réſolue, & je le dis ſans crainte.
Je ſors, & vais dîner chez ma tante Araminte ;
Enſuite nous devons aller à l'Opera :
C'eſt ce que tu diras quand on me cherchera.

SCENE II.

JAVOTTE *seule.*

VOilà, sur ma parole, une maîtresse femme;
Et Dieu nous la devoit. Dans le fond de mon ame,
J'approuve de bon cœur la route qu'elle prend,
Pour venger la défunte & matter le tyran.
Moi, pour contribuer à le mettre au supplice,
D'un si pieux dessein je veux être complice.
En feignant de le plaindre & d'entrer dans son sens;
Je m'en vais lui lancer les traits les plus perçans.
Tout ce qui le chagrine, il est prompt à le croire:
Et vexer un tel homme, est œuvre méritoire.

SUITE
DE LA LETTRE IV.

[VOILA, ce me ſemble, mon cher ami, vos deux principaux caractéres aſſez bien établis : vous n'aurez pas de peine à les pouſſer juſqu'au cinquiéme acte, car ils vous donnent beau jeu l'un & l'autre. Vous ſentez bien que *Javotte* doit être adroite & maligne, & d'un air de ſoupleſſe & de dévoûment, gagner une partie de la confiance de notre VINDICATIF, afin de le tourmenter, de le mettre au déſeſpoir à tout moment, & de pénétrer en même temps ſes deſſeins les plus ſecrets & les plus noirs, pour en avertir promptement ſa maîtreſſe, & lui fournir le moyen de les parer.

Vous aurez ſoin de bien deſſiner le perſonnage qui doit être le contraſte de notre héros, c'eſt-à-dire, homme franc, débonnaire, ſans fiel, incapable de haïr & de ſe défier; & prenant ſi peu garde aux actions de ſa femme, qui eſt la ſœur

de Madame *Triſtan*, qu'à peine ſe ſouvient-il qu'il eſt marié. Ce contraſte doit former, dans le cours de la piéce, des converſations fort plaiſantes entre *Triſtan* & ce bon mari, qui ſe moquera de lui perpétuellement, & le mettra même en fureur, ſans en avoir le deſſein : car il faut le peindre d'un caractére ſi benin, que jamais l'idée d'offenſer quelqu'un, ou de ſe venger d'une offenſe, n'ait pû lui monter à la tête. En un mot ce doit être un de ces hommes qui ſont bons par tempérament, & nullement par réflexion, par ſyſtême, ou par vertu. Nous connoiſſons de ces bonnes gens-là, qui ne ſont capables ni d'aimer, ni de haïr, & qui par conſéquent ne ſont bons à rien, ne faiſant aucune figure réelle dans le monde, puiſqu'on n'a rien à craindre ni à eſpérer de leur part.

Les autres perſonnages de votre piéce ſont aſſez bien deſſinés dans mon plan, c'eſt pourquoi je ne vous en dis rien : ſuivez-le, je vous prie, le plus exactement que vous pourrez ; mais, comme

il peut fort bien arriver qu'en traitant votre ſujet, il vous vienne des idées bien ſupérieures aux miennes ; ne balancez pas un inſtant à les mettre en œuvre ; car tout génie qui ſent qu'on lui donne des bornes, & à qui l'on ne permet jamais de les franchir, tombe infailliblement dans la ſéchereſſe, & ne produit rien qui paroiſſe couler de ſource ; c'eſt ce qui fait que les ſerviles imitateurs ſont ſi froids, & qu'*Horace* les traite de franches pécores. Donnez-vous donc l'eſſor, mon cher Chevalier ; & mettez-vous bien dans l'eſprit pour toujours, que, ſi dans les commencemens le diſciple doit être docile, & marcher avec circonſpection, il doit, dès qu'il ſe ſent un peu de force, eſſayer de marcher tout ſeul, tenter même de devancer ſon maître : c'eſt à quoi je vous prédis que vous parviendrez ; &, bien-loin d'en être jaloux, vos ſuccès ſeront mes triomphes. Comptez ſur la ſincérité de ce diſcours, & ſur la ſolidité de mon attachement pour vous.

CINQUIÉME LETTRE.

A MADAME

LA MARQUISE DE P***.

VOus étes obéie, Madame, & bien plûtôt que vous ne l'eſpériez. J'ai l'honneur de vous envoyer en vers françois les SCENES ANGLOISES, que je vous lûs & que je vous traduiſis en même temps, pendant mon dernier ſéjcur à Paris. Vous les trouvâtes ſi intéreſſantes, ſi naïves, & d'un goût ſi ſingulier & ſi touchant, que vous me priâtes inſtamment de vous les traduire en forme; ce que je ne pûs m'empêcher de vous promettre. Eh, le moyen de vous refuſer quelque choſe? Quiconque en auroit la force, ſeroit aveugle ou inſenſible; &, grace à Dieu, je ne ſuis ni l'un ni l'autre. Que ne pourrois-je point dire pour le prouver? Mais peut-être que mes preuves concluroient trop, & que

mes argumens vous déplairoient ; car vous n'êtes pas auſſi bonne que belle, ſoit dit ſans vous déplaire : & vos traits, tout charmans qu'ils ſont, ont je ne ſai quoi de ſévére & d'impoſant, qui vous rend auſſi reſpectable que ſéduiſante. Oui, ſéduiſante ; il faut, s'il vous plaît, que vous me paſſiez ce terme : car enfin, quelque indifférent, quelque vertueux même qu'on puiſſe être, un ſeul de vos regards ne ſuffit-il pas pour déconcerter ?... Mais où vais je m'égarer ? Pardonnez-moi, je vous prie, ma diſtraction, & revenons à nos moutons, c'eſt-à-dire à nos *Scénes Angloiſes*, que je vous ai rendues preſque mot à mot, malgré la difficulté de la rime, & le différent génie des deux langues.

Au reſte, vous vous ſouviendrez, Madame, que ces ſcénes ſont extraites d'une Comédie intitulée LA TEMPESTE, piéce toujours très-ſuivie en Angleterre, quoiqu'il s'en faille infiniment qu'elle ſoit réguliere ; mais en ce pays-là, l'irrégularité n'eſt qu'une perfection.

Afin que vous puiſſiez encore mieux entendre ces ſcénes détachées, je vais vous expoſer le plus briévement qu'il me ſera poſſible, l'argument de toute la Comédie; argument qui tient fort du merveilleux, & encore plus du bizarre: c'eſt une magie perpétuelle. Et quels incidens ne peut-on point amener par la force de la magie? Que nous ſerions heureux en ce pays-ci, nous autres auteurs comiques, ſi on vouloit nous permettre de nous ſervir d'un art ſi commode! Que de belles choſes ne ferions-nous point! Mais on a la dureté d'exiger de nous, que nous ne nous écartions jamais de la nature, & que nous puiſions chez elle tous nos incidens & tous nos portraits. Dès que nous voulons prendre notre imagination pour modéle, on nous ſiffle impitoyablement; & franchement cela eſt fort incommode & fort malhonnête, mais c'eſt le goût de la nation: elle veut du vrai; tout ce qui ne lui paroît pas tel, lui déplaît, & elle le ſabre ſans miſéricorde. Jugez comment elle au-

roit reçû la piéce dont voici le ſujet.

Un prince fort ſavant, grand aſtrologue & grand magicien, avoit renoncé au Duché de Milan, dont il étoit héritier, & l'avoit cédé à ſon frere cadet; bornant ſon ambition à vivre avec ſes livres, & avec une femme très-aimable qu'il avoit épouſé par inclination, & qui lui avoit donné deux filles, dont l'aînée n'avoit encore que trois ans lorſque le Duc de Milan devint amoureux de ſa belle-ſœur, & trouva moyen de la ſéduire.

Proſper, notre prince philoſophe, ne le fut pas aſſez pour ſupporter patiemment un affront ſi ſenſible, & une ſi noire ingratitude, & réſolut de s'en venger à quelque prix que ce fût.

Il forma ſecrettement une conjuration contre ſon frere, & y fit entrer ſon intime ami pere d'*Hypolite*, qui n'étoit pas plus âgé que la fille aînée de Proſper.

La conſpiration fut découverte : l'ami de Proſper fut arrêté ; & Proſper prévoyant qu'il auroit le même ſort, ſe ſau-

va furtivement de Milan, emmenant avec lui ſes deux filles, & le fils de ſon malheureux ami.

Il ſe rendit à Naples, y acheta un vaiſſeau, & l'ayant équipé promptement, il ſe mit en mer, bien réſolu d'aller paſſer le reſte de ſes jours dans quelque iſle déſerte, & prévenu d'une haine invincible contre les hommes, & encore plus contre les femmes.

Il trouve une iſle telle qu'il la cherchoit, & s'y établit, ne gardant auprès de lui que *Mirande* & *Dorinde* ſes filles, & le petit Hypolite.

Son deſſein eſt de faire enſorte que les filles & le garçon ne ſe voyent jamais, ou du moins qu'ils ſe muniſſent d'une ſi forte averſion pour leurs ſexes différens, qu'ils puiſſent ſe voir ſans aucun danger, ſi par malheur ils viennent à ſe rencontrer.

Il n'oublie rien pour y réuſſir, & laiſſe Hypolite dans une grotte un peu éloignée de ſon habitation.

Mais, au bout de quinze ans, il prévoit par ſes calculs qu'il doit arriver, ce

jour-là même, un malheur terrible à Hypolite, & qu'il doit tomber dans ce malheur pour l'amour d'une femme.

Son inquiétude pour ce cher éléve, l'oblige à le faire ſortir de ſon ancienne grotte, & à le faire entrer dans une autre plus voiſine de ſon habitation. C'eſt ce mouvement qui donne lieu aux ſcénes que vous allez lire; car je ſupprime tout le reſte de l'argument : & ce que je viens de vous narrer eſt ſuffiſant pour vous mettre en état de les entendre.

SCENES ANGLOISES,

Tirées de la Comédie intitulée

LA TEMPESTE.

ACTEURS.

PROSPER.

HYPOLITE.

MIRANDE, } filles de Proſper.
DORINDE, }

La Scéne eſt à Londres.

SCENE
DE
PROSPER ET D'HYPOLITE.

PROSPER.

HYPOLITE.

HYPOLITE
paroiſſant à l'entrée de ſa grotte.
Seigneur ?

PROSPER.
Approchez.

HYPOLITE *ſortant.*

Avez-vous quelque choſe à me dire ?

PROSPER.
Mon fils,
Car je veux de ce nom vous appeller ſans ceſſe ;
Et le ciel m'eſt témoin avec quelle tendreſſe,
Quel zéle, quelle ardeur, & quels ſoins complaiſans,
Je vous éléve ici depuis plus de quinze ans :
N'en reſſentez-vous pas quelque reconnoiſſance ?

HYPOLITE *froidement.*
Autant que je le puis.

PROSPER.
Quel air d'indifférence !

Ah, que vous sentez peu ce que j'ai fait pour vous!

HYPOLITE.

Pardonnez-moi.

PROSPER *l'embrassant*

Mon fils, mon sort seroit bien doux;
Si vous étiez content.

HYPOLITE.

Eh, le moyen de l'être?
Je m'ennuie.

PROSPER.

Oui?

HYPOLITE.

Autant que je puis m'y connoître;
Je suis très-malheureux.

PROSPER.

Très-malheureux! En quoi?

HYPOLITE.

Je n'ose m'expliquer.

PROSPER.

Je le veux. Parlez-moi
Sincérement.

HYPOLITE.

Depuis que je connois la vie,
Seigneur, je n'ai jamais pû suivre mon envie.
Et cependant, je sens que j'aurois du plaisir
A me conduire en tout au gré de mon desir.

PROSPER.

[*à part.*]
Pentens. O liberté, fille de la nature!

HYPOLITE.

Vous m'avez renfermé dans une grotte obscure
Depuis mes jeunes ans; ce n'est que de ce jour,
Que vous m'avez conduit dans ce nouveau séjour,
Non pour me délivrer, mais à dessein peut-être
De changer ma prison. Ah! Vous êtes le maître,
Je ne murmure point; mais vous pourriez, je croi,

Adoucir

Adoucir...

PROSPER.

Ma rigueur provient d'un juſte effroi.
D'un aſtre infortuné la maligne influence
Menace votre vie ; & ma vaſte ſcience
Me fait prévoir le coup prêt à tomber ſur vous.
C'eſt aujourd'hui...

HYPOLITE.

Seigneur, j'embraſſe vos genoux,
Pour obtenir la fin d'un ſi dur eſclavage.
Laiſſez-moi reſpirer ſous cet aimable ombrage.

PROSPER.

Je me rendrois coupable, & complice du ſort.
Non, il faut vous cacher pour éviter la mort.

HYPOLITE.

La mort ! Pour s'en ſauver à quoi bon ſe contraindre ?
Vos leçons m'ont appris qu'il ne faut point la craindre ;
Que l'on doit la braver à toute heure, en tous lieux,
Sous quelque affreux aſpect qu'elle s'offre à nos yeux.
Laiſſez-moi la chercher ; je crains moins ſa figure,
Que la triſte langueur d'une priſon ſi dure.

PROSPER.

Je me reprocherois la fin de vos beaux jours ?
Je pourrois l'avancer ?

HYPOLITE.

Eh, pourquoi ce diſcours ?
Vous m'avez dit cent fois que tout ce qui reſpire
Dans cette iſle où je ſuis, eſt ſoumis à l'empire
De ce qu'on appelle homme : Or, l'étant comme vous,
De quelle créature ai-je à craindre les coups ?

PROSPER.

Mon fils, il eſt ici certaines créatures,
Qui peuvent vous porter de terribles bleſſures :
Dangereux animaux, dont, par bonne raiſon,
J'ai tâché juſqu'ici de vous cacher le nom.

HYPOLITE.

Ces créatures-là sont donc bien effroyables ?

PROSPER.

Elles doivent vous être à jamais redoutables.
Par la loi de nature il est dit, arrêté,
Qu'elles partageront la souveraineté
Avec l'homme.

HYPOLITE.

Hé bien, soit ; je souscris au partage.
Seroit-ce donc pour l'homme un grand désavantage ?

PROSPER.

Non. Mais à l'enchaîner leur esprit trop enclin,
L'a souvent dépouillé du pouvoir souverain.

HYPOLITE.

Et que sont-elles donc ?

PROSPER.

Ce sont nos ennemies,
Quoiqu'entre elles & l'homme il soit des sympathies ;
Qui l'entraînent toujours vers leurs charmes trompeurs.

HYPOLITE.

Comment appellez-vous ces animaux vainqueurs ?

PROSPER.

Les femmes.

HYPOLITE.

Ce nom-là me chatouille l'oreille.
Les femmes ! Tout ceci me semble une merveille,
Que jusqu'à ce moment je ne connoissois pas.
Faites-moi le portrait des femmes.

PROSPER.

Leurs appas ;
Mon fils, sont au-dessus de toutes les louanges.
Figurez-vous un être entre l'homme & les anges.
Ces fatales beautés ont des yeux meurtriers,
Qui de nos foibles cœurs percent tous les sentiers.
Le chant des roffignols est bien moins agréable
Que le son de leur voix. Leur discours est aimable ;

Inſinuant, badin ; leur commerce eſt charmant!
Les femmes, en un mot, ſont tout enchantement.
Jamais, ſans ſuccomber, nul homme ne les brave,
Et dès qu'il les regarde, il devient leur eſclave.

HYPOLITE.

Leur eſclave ! Je ſens que j'aurois trop de cœur
Pour ſouffrir cet affront, dont j'ai ſi peu de peur
Que je veux meſurer mes forces avec elles.

PROSPER.

Non, vous ſeriez vaincu. Ces perfides mortelles
Vous attaqueroient, même au milieu du ſommeil.

HYPOLITE.

Oh, je m'en vengerois vivement au réveil.

PROSPER.

Vous vous expoſeriez à d'invincibles armes.
Rien ne peut réſiſter au pouvoir de leurs charmes.

HYPOLITE.

A quoi pourrois-je donc comparer leur beauté ?

PROSPER.

Les ombrages épais dans l'ardeur de l'Été,
Les rayons du ſoleil pendant l'âpre froidure ;
La mer quand elle eſt calme, un ruiſſeau qui murmure
Entre deux verds gazons, & qui ſemble exciter
Au retour du Printemps, les oiſeaux à chanter,
Ne touchent point nos ſens, n'enchantent point nos ames
Par des attraits ſi doux, que la beauté des femmes.

HYPOLITE.

Ont-elles plus d'attraits que les plumes du Paon ?
Que la blancheur du Cygne ? Ou que le beau carcan,
Dont l'émail brille au cou des Colombes plaintives ?
L'Arc-en-ciel n'a-t-il pas des couleurs bien plus vives,
Un mélange plus doux dans ſa variété,
Que les femmes n'en ont dans toute leur beauté?
Et cependant j'ai vû des Colombes, des Cygnes,
Des Paons, & l'Arc-en-ciel. J'ai marqué par des ſignes,

Des discours, que j'étois charmé de leurs attraits;
Sans que jamais mon cœur fût blessé d'aucuns traits.

PROSPER.

Ah! Mon fils, tout cela n'a rien de comparable
Au sexe féminin.

HYPOLITE.

Il est donc bien aimable!

PROSPER.

Et cent fois plus fatal; ainsi dès qu'en ces lieux
Vous verrez quelque femme, il faut fermer vos yeux,
Retourner sur vos pas, fuir à bride abattue,
De peur que d'un regard le poison ne vous tue.
Obéirez-vous bien à cet ordre!

HYPOLITE.

Oui, Seigneur;
Je les fuirai par tout, comme un objet d'horreur.

PROSPER.

Il y va de vos jours.

HYPOLITE.

Mais aussi, prenez garde
Qu'à venir m'attaquer nulle ne se hazarde,
Car je me vengerois d'un pareil attentat,
Quand je devrois mourir au milieu du combat.

PROSPER.

Je vous préserverai d'une telle aventure.
Rentrez: Appliquez-vous sans cesse à la lecture.
J'ai mis dans ce caveau quelques livres charmans,
Qui feront votre étude & vos amusemens.
Sur-tout, pendant ce jour cachez-vous à ces belles;
Demain, je vous dirai de meilleures nouvelles.
Il sort bien à propos. Mes filles que voici,
Auroient pû, malgré moi, le retenir ici.

SCENE DE PROSPER & de ſes filles.

PROSPER, MIRANDE, DORINDE.

PROSPER.

Quel inſtinct, ſur mes pas, peut les avoir conduites?
Je tremble. Mais pourquoi? Je les ai bien inſtruites.
Mes filles, quel ſujet vous améne en ces lieux?

MIRANDE.

Seigneur, on y reſpire un frais délicieux.

PROSPER.

Non, il y fait un chaud qui vous ſeroit funeſte.
D'ailleurs, vous y courez un péril manifeſte.
Avez-vous oublié ce que je vous ai dit?

DORINDE.

L'homme eſt-il près d'ici?

PROSPER.

Mettez-vous dans l'eſprit,
Que tout ce que l'on peut rencontrer d'effroyable,
De hydeux, de méchant, de noir, d'épouvantable,
Se trouve en cet endroit, & menace vos jours.
Les tygres, les lions, les léopards, les ours,
Sont pour vous, mes enfans, moins à craindre que l'homme.

MIRANDE.

Je crains qu'il ne nous mange, ou qu'il ne nous aſſomme,
Fuyons.

DORINDE.

Quoi, c'eſt donc là ſa caverne?

PROSPER.

Oui, vraiment:
N'en approchez jamais.

DORINDE.

Oh, je vous fais ſerment
Que je fuirai ſi bien, qu'il ne pourra m'atteindre.

MIRANDE.

Mais après tout, pourquoi devons-nous tant le craindre?
Nous vous enviſageons ſans aucune frayeur,
Nous vivons avec vous; & cependant, Seigneur,
En m'enſeignant comment chaque choſe ſe nomme,
Vous m'avez dit, à moi, que vous étiez un homme.

PROSPER.

Les hommes tels que moi n'ont plus aucun venin
Qui puiſſe être fatal au ſexe féminin;
Je ſuis apprivoiſé par la raiſon, par l'âge:
Mais, l'homme en ſa jeuneſſe eſt féroce & ſauvage;
C'eſt pour lors, mes enfans, qu'il eſt bien dangereux.

DORINDE.

Quoi, court-il les forêts?

PROSPER.

Non; mais hardi, fougueux,
De maiſon en maiſon ſon ardeur le tranſporte.
Il eſcalade un mur, il enfonce une porte;
Enfin, quand ſa fureur cherche à ſe contenter,
Gardes, grilles, verroux, rien ne peut l'arrêter.

DORINDE.

Quoiqu'un jeune homme ſoit ſi méchant, ſi ſauvage,
J'en voudrois avoir un: J'appaiſerois ſa rage.

PROSPER.

Eh, comment feriez-vous?

DORINDE.

Mais... je le flatterois;
Du matin juſqu'au ſoir je le careſſerois;
Enfin, je le rendrois ſi joli, ce me ſemble,
Que nous pourrions fort bien nous accorder enſemble.

PROSPER.

Ne vous y fiez pas. Car il s'adouciroit,
Se rendroit doux, aimable, & puis il vous mordroit,
Et puis, pendant neuf mois vous en feriez marquée.

MIRANDE.

Le méchant animal!

PROSPER.

De peur d'être attaquée;
Retirez-vous, Mirande, & vous Dorinde auſſi;
Et ſur-tout, gardez-vous de revenir ici.
Dorinde, obéiſſez à votre ſœur Mirande.
Et vous, obſervez-la, je vous le recommande.

SCENE DES DEUX SŒURS
qui reviennent auprès de la caverne de l'homme.

MIRANDE, DORINDE.

DORINDE.

ET quoi, vous reprenez la route défendue?
L'homme va vous ſaiſir, & vous ſerez mordue.

MIRANDE.

S'il vient, je m'enfuirai.

DORINDE.

Mais quoique vous fuyiez,
Il vous attrapera; vous n'avez que deux pieds,
Peut-être en a-t-il quatre.

MIRANDE.

Oh, je ſuis fort légere.

DORINDE.

N'importe.

MIRANDE.

Savez-vous, ma ſœur, ce qu'il faut faire?

DORINDE.

Nous en aller.

MIRANDE.

Eh non. Parcourons bien ces lieux,
Nous le verrons de loin s'il paroît à nos yeux.

DORINDE.

Revenez, ſa caverne eſt ici, j'en ſuis ſûre.

MIRANDE.

Taiſez-vous. Je prétens hazarder l'aventure.
Si méchant qu'il puiſſe être en ſon plus grand courroux,
Il ne peut à la fois mordre qu'une de nous.

DORINDE.

Non, mais l'une après l'autre, il nous mordra, je gage;
Ne nous expoſons point aux effets de ſa rage;
Je crois déja le voir, je crois déja l'oüir,
Je tremble: S'il paroît, je vais m'évanouir.
Fuyons.

MIRANDE.

Eh, demeurez.

DORINDE.

Non.

MIRANDE.

Que vous êtes miévre!
Nous allons le trouver au gîte, comme un liévre,
Et nous l'appercevrons ſans qu'il puiſſe nous voir,
Ou bien, il nous verra ſans oſer ſe mouvoir.

DORINDE.

Quoi, vous croyez cela?

MIRANDE.

Je le crois.

DORINDE.

Mais, ma chere,
Nous déſobéirons à l'ordre de mon pere.

MIRANDE.

Et qui le lui dira?

DORINDE.

DORINDE.

Quoiqu'il n'en sache rien,
Lui désobéissant nous ne ferons pas bien.
Tous ses conseils, pour nous, sont des ordres suprêmes;

MIRANDE.

Ne prenons en ceci conseil que de nous-mêmes.

DORINDE.

Je n'oserois.

MIRANDE.

Ma sœur, voulez-vous m'écouter?

DORINDE.

Non, nous devons fuir l'homme.

MIRANDE.

Eh, comment l'éviter;
Si nous ne savons pas comme il est fait?

DORINDE.

Peut-être..;

MIRANDE.

Pour nous garder du monstre, il faut bien le connoître;

DORINDE.

Vous brûlez de le voir.

MIRANDE.

Oui.

DORINDE.

J'avoue, entre nous;
Que j'ai sur ce sujet même desir que vous.
Nous devons à mon pere entiere obéissance,
Mais je me sens portée à faire résistance:
Un penchant naturel m'entraîne avec ardeur,
Vers ce qu'on nous défend avec tant de rigueur.

MIRANDE.

Voilà comme je suis. Je serois fort tranquille
S'il ne nous eût rien dit, mais mon cœur indocile
Se fait un doux plaisir d'un point si défendu.
A ses brûlans desirs mon esprit s'est rendu.

DORINDE.

Avancez doucement, & ſi par aventure
Vous appercevez l'homme, au moins je vous conjure,
De n'aller pas plus loin, & de faire un ſignal
Pour m'avertir.

MIRANDE.

Oui, oui. S'il veut me faire mal,
Ou courir après moi, pour calmer ſa colere,
De même que je fais pour appaiſer mon pere,
Lorſque pour quelque faute il veut me châtier,
A genoux devant lui je vais m'humilier.

DORINDE.

Oh, pour moi, s'il m'approche, à moins qu'il ne me tue,
Je l'examinerai, duſſai-je être mordue.

SCENE DES DEUX SŒURS & d'Hypolite.

HYPOLITE, MIRANDE, DORINDE.

HYPOLITE

paroiſſant à la porte de ſa grotte, un livre à la main.

Les livres aujourd'hui ne me font nul plaiſir.
Je ſuis tout agité!... Je ſens certain deſir,
Certain trouble inconnu qui me preſſe & m'excite...

MIRANDE.

Je crois que voici l'homme.

DORINDE.

Il faut prendre la fuite.

MIRANDE.

Je n'en ai pas la force.

DORINDE.

Hélas, ni moi non plus.

HYPOLITE *ſans les appercevoir.*

S'il n'eſt point ici-bas d'ouvrages ſuperflus,
Si rien ne ſort en vain des mains de la nature,
Comme on l'aſſure ici, j'ai donc lieu de conclure,
Que les femmes n'ont pas été faites pour rien.

MIRANDE *à Dorinde.*

Il me ſemble qu'il parle.

DORINDE.

Oui; vous penſez très-bien.

HYPOLITE *toujours ſans les voir.*

Ainſi que les ſerpens à qui je fais la guerre,
Sont-elles pour ſucer le poiſon de la terre?...
C'eſt leur emploi, ſans doute, & voilà la raiſon
Pourquoi Proſper m'enſeigne à craindre leur poiſon.

DORINDE.

Ma ſœur, il marche!

MIRANDE.

O ciel!

HYPOLITE *ſans les voir.*

Pourtant, je trouve étrange
Ce qu'il dit, que la femme eſt entre l'homme & l'ange.

DORINDE *à Mirande.*

Il ſe promène! Il a deux jambes comme nous!
Je n'ai plus tant de peur.

MIRANDE.

Ni moi.

DORINDE.

Qu'il a l'air doux!
Le charmant animal! Il faut que je l'approche.

MIRANDE.

Non, reſtez; voulez-vous m'attirer le reproche
De vous avoir laiſſée ainſi vous hazarder.
Regardez-le de loin, je m'en vais l'aborder,
Moi.

DORINDE.

Non, n'en faites rien, ma sœur; je vous conjure
De me laisser plûtôt risquer cette aventure,
Car je vois dans ses yeux qu'il ne me mordra pas.
Il est apprivoisé.

MIRANDE.

Revenez sur vos pas;
Il va vous attaquer.

DORINDE.

Que vous êtes étrange!
J'en veux courir le risque.

MIRANDE.

Oh, je veux qu'il me mange
La premiere.

DORINDE.

Ma sœur, je ne puis le souffrir,
Et je vous aime trop pour vous laisser périr.

[*Elle s'avance & le regarde attentivement.*]

MIRANDE *la tirant.*

Eh fi, ma sœur, eh fi; n'êtes-vous point honteuse?
Ne rougissez-vous point d'être si curieuse?

DORINDE.

Vous l'êtes plus que moi, quoique vous me grondiez.

MIRANDE

la tirant encore plus fort.

En un mot, je prétens que vous m'obéissiez;
Ou bien, j'irai tout dire à mon pere.

PROSPER *derriere le théatre.*

Mirande.

DORINDE.

Ma sœur, allez-vous-en, mon pere vous demande.

MIRANDE.

Non, c'est vous qu'il appelle.

DORINDE.

Eh non, c'est vous, ma sœur.

MIRANDE.

L'homme vous apperçoit, venez.

DORINDE.

Je n'ai plus peur.
Courez voir au plûtôt ce que vous veut mon pere,
Je vous ſui dans l'inſtant.

MIRANDE.

Non, marchez la premiere.

DORINDE.

Ma ſœur, je marcherai quand on m'appellera.

MIRANDE.

Ma cadette me brave, & s'en repentira.

[*Elle ſort.*]

SCENE

DE DORINDE ET D'HYPOLITE.

DORINDE.

QUand j'en devrois mourir, je veux le voir encore
Je ſens naître en moi-même un feu qui me dévore.

HYPOLITE *l'appercevant.*

L'aimable objet! Jamais je n'en vis un pareil.
C'eſt, ſi je ne me trompe, un enfant du Soleil,
Qui vient, environné des rayons de ſon pere,
Répandre en ces bas lieux une vive lumiere.
Mes yeux ſont enchantés d'un ſpectacle ſi beau;
Et mon cœur en reſſent un plaiſir tout nouveau.
Avançons. Mais je tremble. Ah, c'eſt plûtôt, ſi j'ai doute,
Un de ces animaux qu'il faut que je redoute;
Une de ces beautés dont le fatal poiſon,
Pour nous aſſaſſiner trouble notre raiſon.

Parle-moi. Quel es-tu, toi qui me perces l'ame ?

DORINDE *effrayée.*

Je n'en sais rien... on dit... que je suis une femme.

HYPOLITE.

Je l'avois bien senti... Ciel, quel est mon effroi !

DORINDE *d'une voix entrecoupée.*

Beau monstre... je vous prie... ayez pitié de moi ;
Ne me mordez pas.

HYPOLITE.

Moi ! Suis-je un loup plein de rage,
Dont l'avide fureur se repait de carnage ?

DORINDE.

Que sais-je ?

HYPOLITE.

Moi, te mordre ! Hélas ! J'aimerois mieux
Briser toutes mes dents, ou m'arracher les yeux.
Ta présence me plaît, ma haine est endormie,
Quoique la femme soit ma cruelle ennemie.

DORINDE.

Qu'est-ce qu'être ennemi ? Je ne l'ai jamais su,
Et je puis vous jurer que mes yeux n'ont rien vû
Qui les ait enchantés au point que vous le faites.
Je sens je ne sai quoi qui m'attache où vous êtes.
Quoique j'aye obéi toujours aveuglément
A celui qui m'a dit de vous fuir promptement
Si jamais vous veniez vous offrir à ma vûe ;
Quoiqu'en vous regardant, mon ame trop émue,
Goûte un plaisir funeste, & qui m'est défendu,
J'aimerois mieux mourir, que vous avoir perdu.

HYPOLITE.

Le doux son de sa voix me pénétre & me touche.
Faites encor parler une si belle bouche.

DORINDE.

Le bonheur de vous voir me paroît sans égal ;
Auriez-vous bien le cœur de me faire du mal ?

HYPOLITE *vivement.*

Non, non.

DORINDE.

Je crois pourtant que vous êtes un homme.
Dites-moi, l'êtes-vous ? Eſt-ce ainſi qu'on vous nomme ?

HYPOLITE.

Oui, je l'avoue. Au moins on me le dit, à moi.

DORINDE *d'un air effrayé.*

Je ſuis perdue. Où fuir ?

HYPOLITE.

Vous, perdue ! Eh, pourquoi ?
Ah, ſi je vous fais peur, je voudrois, je vous jure,
Devenir, pour vous plaire, une autre créature.

DORINDE *vivement.*

Non, non, ne changez point.

HYPOLITE.

A parler franchement,
Si vous vous effrayez, je tremble également.
Vous craignez ma rencontre, & je craignois la vôtre.

DORINDE.

Ciel ! Nous ſommes peut-être un poiſon l'un à l'autre.

HYPOLITE.

Faſſe le ciel que non.

DORINDE.

Faut-il que nous mourions,
Parce que le hazard fait que nous nous voyons ?

HYPOLITE.

Non, nous n'en mourons point ; ayons moins de foi-bleſſe.
Lorſque deux animaux ſont de la même eſpéce,
Quoique très-venimeux, ils ne ſe font point mal :
Le ſerpent au ſerpent ne peut être fatal,
Ils ne ſe craignent point, & j'ai vû, ce me ſemble,
L'autre jour deux ſerpens entortillés enſemble,
Qui loin de ſe tuer, & loin de ſe bleſſer,
En ſe nouant tous deux, ſembloient ſe careſſer.

Ne nous livrons donc point à des frayeurs extrêmes.
Si nous portons tous deux un poiſon en nous-mêmes,
Sans que nous en devions craindre aucuns accidens,
Nous pouvons nous unir tout comme les ſerpens.

[*Après l'avoir conſiderée.*]

Vous avez une main faite comme la mienne.
Puis-je la toucher?

DORINDE *effrayée.*

Non.

HYPOLITE.

Souffrez que je la tienne
Un moment.

DORINDE.

Vous brûlez.

HYPOLITE.

Je ne ſai ce que c'eſt;
Je ſens en vous touchant... certain mal qui me plaît.

DORINDE.

En vous touchant auſſi je ſens certaine choſe
Qui me fait ſoupirer, dont j'ignore la cauſe.
J'ai touché très-ſouvent, & la main de ma ſœur,
Et celle de mon pere; & cependant mon cœur
Ne ſentoit point ce charme & ces peines cruelles.
Serions-nous, vous & moi, comme deux tourterelles,
Que j'ai vû quelquefois gémir en s'approchant?
Vous ſouffrez, je me plains d'un charme trop touchant.
Je crois qu'elles étoient en pareille aventure,
Car elles gémiſſoient; puis, par un doux murmure,
Elles ſe témoignoient je ne ſai quel deſir,
Et puis, ſe béquetoient avec un vrai plaiſir.

HYPOLITE.

Voilà tout juſtement comme nous devons faire.

PROSPER *en dedans.*

Dorinde.

DORINDE.

Juſte ciel! C'eſt la voix de mon pere.

Oui, c'eſt lui qui m'appelle, & je dois obéir.
Hélas! Il m'avoit tant ordonné de vous fuir,
Et je vous ai cherché! C'eſt ma premiere offenſe;
Mais qu'il va bien punir ma déſobéiſſance!

HYPOLITE.

Je ſuis coupable auſſi. Pour la premiere fois
Je me ſuis diſpenſé d'obéir à ſes loix;
Je ne m'en repens point, vous en êtes la cauſe;
Mais quelque châtiment que ſa rigueur m'impoſe,
Je penſe qu'il l'auroit plus que moi mérité,
Pour nous avoir parlé contre la vérité.
Nous devions nous tuer en nous trouvant enſemble,
Nous n'avons que plaiſir quand le ſort nous aſſemble;
Si nous mourons, après nous être rencontrés,
Ce ſera du tourment de nous voir ſéparés.

Fin des Scénes Angloiſes.

[J'ai l'honneur d'être, Madame, avec le plus reſpectueux dévoûment, votre très-humble, &c.]

SIXIÉME LETTRE.

A M. L'ABBÉ D**.

NON, *le Complaiſant* n'eſt pas mon ouvrage ; & je m'étonne, Monſieur, que vous puiſſiez me l'attribuer. Ce n'eſt pas que je mépriſe cette piéce ; au contraire, je la trouve bien écrite, mais elle n'imite point mon ſtyle : & il me ſemble que vous auriez dû le ſentir d'abord. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que j'avois deſſein de traiter le même ſujet, non pas ſous le titre du *Complaiſant*. Ma comédie auroit été intitulée LE PROTHÉE ; ou *l'Homme de tout caractére* : ce devoit être un fourbe, ou, ſi vous voulez, une eſpéce de Caméléon, qui, pour gagner tous les cœurs d'une nombreuſe famille, affectoit de reſſembler à toutes les perſonnes dont elle étoit compoſée. J'avois déja fait pluſieurs ſcénes de cette piéce ; je vais vous les tranſcrire : mais je ne ſai par quel fâcheux hazard l'auteur du *Complaiſant* a tellement effleuré mon ſujet, que je ſuis obligé de l'abandonner. Voici mes ſcénes.

SCÉNES
DU PROTHÉE,
COMÉDIE.

ACTEURS.

ARISTE.

BÉLISE.

LÉANDRE.

LA FLEUR, laquais.

La Scéne eſt à Paris.

SCÉNES DU PROTHÉE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARISTE. BÉLISE.

BÉLISE.

OUI, je me marierai, j'en donne ma parole.

ARISTE.

Vous rêvez, à coup sûr.

BÉLISE.

Non.

ARISTE.

Vous êtes donc folle?

BÉLISE.

Moi, mon frere!

ARISTE.

Eh, oui, vous. Je dis folle à lier.

BÉLISE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

ARISTE.

Pouvez-vous oublier
Que vous avez fait vœu?...

BÉLISE.

J'ai perdu la mémoire.
Je suis fille, après tout.

ARISTE.

On a lieu de le croire;
Car vous l'êtes depuis cinquante ans tout au moins.

BÉLISE.

Ah! Quelle calomnie!

ARISTE.

Au besoin, les témoins
Ne me manqueront pas. Vous êtes mon aînée,
Et j'aurai, l'an prochain, ma cinquantiéme année
Bien complette. De plus, mon frere Polidor,
Pour vous prouver le fait, est bien vivant encor.
Mais, pour vous mieux convaincre, & pour vous faire honte,
De votre âge, ma sœur, voici le juste compte,
Sur beau papier timbré, bien signé, paraffé,
Par votre Directeur le bon Monsieur Coëffé:
Voici de tous vos ans le vrai dépositaire,
Qu'on nomme en bon françois un Extrait-baptistaire:
Il vous dira le fait sans ambiguité,
Et d'un style touchant par l'ingénuité.
Tenez, lisez, ma sœur, & mettez vos lunettes.

BÉLISE.

Faites tréve, de grace, à toutes vos sornettes;
Je sais, & je sens mieux que vous l'âge que j'ai.

ARISTE *lui présentant l'Extrait.*

Mais, lisez un instant ce sincere abregé;

La date seulement : Elle n'est pas moderne.

BÉLISE.

Qu'importe ? Ce n'est pas l'âge qui me gouverne.

ARISTE.

Et quoi donc ?

BÉLISE.

Je le sais.

ARISTE.

Dites-le-moi, du moins.

BÉLISE.

Mon humeur, ma raison, mon goût, & mes besoins.

ARISTE.

Votre goût ? Vos besoins ? Ah, ma sœur ! A votre âge ;
Osez-vous me tenir un semblable langage ?

BÉLISE.

J'ai besoin d'un époux, qui par de courts chemins
Sache tirer mon bien de vos pieuses mains,
Et qui m'en fasse rendre un compte très-fidelle.
Vous prétendez toujours me tenir en tutelle,
Mais je me lasse enfin de me laisser duper ;
Et veux par un mari me faire émanciper.

ARISTE *à part.*

Il faut la radoucir ; ce n'est pas là mon compte.
La colere, ma sœur, bien souvent vous surmonte ;
Heureusement pour nous, elle ne dure pas.

BÉLISE.

Cinquante ans !

ARISTE.

Après tout, vous avez des appas,
Un teint, des agrémens, certain air de jeunesse,
Qui peuvent hardiment démentir cette piéce.

BÉLISE.

Et la démentiront encor plus de vingt ans.

ARISTE.

On voit dans tous vos traits un reste de printemps.

BÉLISE.

Donnez-moi ce papier.

ARISTE.

Eh qu'en voulez-vous faire?

BÉLISE *après avoir lû l'Extrait.*

Tu sors, indigne écrit, de la main d'un faussaire;
Je m'en vais te traiter comme un franc imposteur;
[*En le déchirant.*]
Et j'en voudrois pouvoir faire autant à l'auteur.

ARISTE.

Bon Dieu! Que faites-vous, ma sœur?

BÉLISE.

Je fais justice
De votre médisance & de votre malice.
Vous ne m'offrirez plus cet Extrait odieux;
Et je suis jeune encor, malgré les envieux.

ARISTE.

Mais, ma sœur, un instant discourons sans colere.
Lorsque vous étiez jeune, on ne pouvoit vous plaire:
Et, comme vous vouliez un amant sans défaut,
Tous les meilleurs partis disparurent bien-tôt;
Tant & si bien enfin, que, par délicatesse,
Vous avez follement perdu votre jeunesse.
On couroit après vous, vous fuyiez à grands pas;
Vous courez à présent qu'on ne vous cherche pas:
C'est se donner, ma sœur, un si grand ridicule,
Que l'amitié défend qu'on vous le dissimule.

BÉLISE.

Ne vous alarmez point de ce que l'on dira.
J'ai de bonnes raisons que le public saura;
Il ne manquera point d'approuver ma conduite;
Quand il saura l'état où vous m'avez réduite.
Riche comme je suis, maîtresse de mon bien,
Je vis comme un enfant, sans disposer de rien.
Sous la dévotion cachant votre avarice,
Vous refusez sur tout de me rendre justice.

A mes moindres desirs vous opposez toujours
Les écueils de ce siécle, & cent pieux discours;
Pour prouver qu'à mon âge il faut fuir la dépense;
Et même se piquer d'une honnête indigence,
Tandis que sans scrupule, & par mille moyens,
Vous faites profiter & vos biens, & les miens,
Et que, sans séparer votre part de la mienne,
Vous retenez le tout par charité chrétienne.

ARISTE.

Par charité sans doute, afin de prévenir
Les inconvéniens qui pourroient survenir.
Vous aimez trop le luxe & la magnificence;
C'est ce que je ne puis souffrir en conscience.

BÉLISE.

En conscience! Oh bien, je vais prendre un époux
Qui me dirigera tout aussi bien que vous.
Un jeune homme bien fait, de l'esprit comme un ange:
De tous vos procédés je prétens qu'il me venge.

ARISTE.

S'il est jeune, à coup sûr il vous mépriſera;
Et, qui pis est encore, il vous ruinera.
Cette réflexion me paroît effrayante.
Soyez moins sensuelle, & soyez plus prudente.

BÉLISE.

Et vous, en consentant que chacun ait son lot;
Soyez plus honnête homme, & soyez moins dévot;
Car tout résolument je veux changer de vie.

ARISTE.

Hé bien, ma sœur, il faut en passer votre envie.
Quel est donc cet époux que vous vous mitonnez?

BÉLISE.

C'est Léandre. Je vois que vous vous étonnez.
Oui, Léandre, mon frere; il m'adore, je l'aime;
Et je vais le traiter comme un autre moi-même,
En faisant de mon bien le partage avec lui.
Et quand cela? Demain, si ce n'est aujourd'hui.

En termes assez clairs je crois que je m'explique.
Dispensez-vous du soin d'y faire une réplique :
Et moi, pour m'épargner l'ennui de l'écouter,
Je prens congé de vous, & je vais contracter.

SCENE II.

ARISTE *seul.*

JE suis au désespoir. Ce maudit mariage
Fait perdre à mes enfans un fort gros héritage.
J'ai fait ce que j'ai pû pour le leur conserver ;
Faut-il qu'un étourdi vienne me l'enlever ?
Ma sœur, je le vois bien, va faire une folie :
Comment l'en préserver ? Il faut que je m'allie
Avec son prétendu ; c'est le plus sûr moyen
De la déconcerter, & de garder son bien.
En travaillant pour moi, j'empêche sa ruine ;
Et c'est double bonne œuvre, à ce que j'imagine.
Oui, oui, ma conscience en prononce l'arrêt,
Et je la sens d'accord avec mon intérêt.
Ma sœur restera fille, & je crois que Léandre
La quittera d'abord pour devenir mon gendre.
Mais, d'un autre côté, mes filles toutes deux
Sont promises. Comment rompre de pareils nœuds ?
Le puis-je sans pécher ? Hum ! L'affaire est douteuse.
Mais pourquoi ? Je rendrai ma sœur très-malheureuse ;
En souffrant qu'à son âge elle engage sa foi ;
Et sa faute, après tout, retombera sur moi.
C'est donc un moindre mal de manquer de parole,
Que de lui laisser faire une action si folle ;
Et l'on peut, ce me semble, & j'en serois garant,
Commettre un petit mal pour en fuir un plus grand.
Voilà ma conscience en repos. Le mystere

Eſt de voir ſi Léandre eſt d'un bon caractere,
S'il n'eſt point libertin, s'il peut ſe conformer
A ma façon de vivre, & ſi je puis l'aimer ;
Sur tout s'il a l'eſprit complaiſant & docile ;
Démêler tout cela, n'eſt pas choſe facile :
Il y faut employer & l'adreſſe, & le temps.
Mais l'affaire eſt preſſante ; & les moindres inſtans...
Allons chercher Léandre. Ah ! Le voici, je penſe.
Il ne m'apperçoit pas. Il eſt de ma prudence
De me ranger ici pour l'entendre parler.

SCENE III.

ARISTE, *LÉANDRE.

LÉANDRE *à part.*

ARiſte m'examine ; il faut diſſimuler,
Et tenir des diſcours propres à le ſéduire,
Afin qu'en ſon eſprit je puiſſe m'introduire.

ARISTE.

Il ſe parle à lui-même, & je ne l'entens pas.
Approchons doucement.

LÉANDRE *haut, feignant de réfléchir.*

Le bien a des appas ;
Mais doivent-ils tenter le cœur d'un honnête homme ?

ARISTE *à part, d'un air joyeux.*

Bon.

LÉANDRE *à part.*

Elle a de gros biens.

ARISTE *à part, d'un ton pleureux.*

Hélas oui.

LÉANDRE.

Une ſomme

* Ce *Léandre eſt mon Prothée.*

De cent bons mille écus, en deniers bien contans;
Me convient; mais Bélise a du moins cinquante ans.

ARISTE *à part.*

Tout au moins.

LÉANDRE *à part.*

A cet âge une femme est jalouse;
Et l'argent est bien cher, quand il faut qu'on l'épouse.

ARISTE *à part.*

Trop cher.

LÉANDRE.

Prendre son bien, & puis la mépriser?

ARISTE *à part.*

Fi donc. Si, sans me voir, il peut encor jaser,
Je vais lire sans peine au fond de sa pensée,

LÉANDRE *à part.*

Non, non, ma conscience en seroit trop blessée.

ARISTE *à part.*

Sa conscience! Oh! Oh! Ce terme-là me plaît.

LÉANDRE *à part.*

Oser se marier par un vil intérêt,
C'est s'exposer à faire un bien mauvais ménage.

ARISTE *à part, d'un air d'admiration.*

Bien dit.

LÉANDRE *à part.*

C'est profaner les nœuds du mariage;
Nœuds si saints, si sacrés, qu'on doit les respecter,
S'imposer des devoirs, ne s'en pas acquitter,
C'est commettre, à mon sens, un crime impardonnable.

ARISTE *à part.*

Cet homme me paroît d'un caractere aimable,
Et chaque mot qu'il dit peut servir de leçon.
C'est justement mon fait.

LÉANDRE

après s'être éloigné d'Ariste.

Il mord à l'hameçon;
Et je puis maintenant l'aborder sans rien craindre.

Ah, Monsieur! Vous voilà!

ARISTE.

Parlez sans vous contraindre.
Vous ne m'ennuirez point.

LÉANDRE *d'un air surpris.*

Eh quoi? Vous m'écoutiez?

ARISTE.

Oui; charmé, pénétré de ce que vous disiez.

LÉANDRE.

Parler haut en rêvant, c'est ma folle coutume.

ARISTE.

Recueillir vos discours, en faire un gros volume,
Ce seroit un travail agréable pour moi,
Et plus utile encor.

LÉANDRE.

Vous railler.

ARISTE.

Non, ma foi.

LÉANDRE.

Ces louanges, Monsieur...

ARISTE.

Elles sont légitimes.
Vous venez de rêver d'excellentes maximes:
Et rêver à votre âge aussi solidement,
C'est l'effet d'un bon cœur, & d'un sain jugement.
La sagesse en tout temps doit être révérée,
Mais sur-tout, quand on voit qu'elle est prématurée.

LÉANDRE.

Vous me faites rougir.

ARISTE.

Tant mieux; j'en suis charmé.
Dans mon penchant pour vous me voilà confirmé;
Et jamais la vertu n'est si bien assortie,
Que lorsqu'elle s'allie avec la modestie.

LÉANDRE.

C'eſt en vous qu'on les voit ſe montrer à l'envi.

ARISTE.

Ah! Si vous diſiez vrai, que je ſerois ravi!
De vertueux deſirs me preſſent & m'exhortent,
Mais malheureuſement mes paſſions m'emportent.

LÉANDRE.

Vos paſſions, Monſieur! Eh! Vous n'en avez point.

ARISTE.

Par exemple, je ſuis colere au dernier point.
J'ai fait mille ſermens de ſurmonter ce vice;
La moindre occaſion m'entraîne au précipice.

LÉANDRE.

La plus âpre vertu combat inceſſamment,
Sans pouvoir étouffer notre tempérament.
Non, jamais de ſoi-même on n'eſt tout-à-fait maître:
C'eſt être vertueux que de ſouhaiter de l'être.
On trouve en ce deſir mille charmes touchans;
Mais qu'il eſt mal aiſé de vaincre ſes penchans!
Le naturel enclin aux actions perverſes,
Trouve pour s'échaper mille routes diverſes.
Il ſurprend la ſageſſe, il oſe la braver;
Bien ſouvent elle plie, & ſait ſe relever.
Le Pilote prudent par fois céde à l'orage,
Et par un long détour ſe ſauve du naufrage.
Tâchons toujours de vaincre, en combattant toujours,
Et le ciel tôt ou tard vient à notre ſecours.

ARISTE.

Ainſi donc contre vous vous combattez ſans ceſſe?

LÉANDRE.

Oui, je fais guerre ouverte à la moindre foibleſſe:
Quelquefois je triomphe, & ſuccombe ſouvent.

ARISTE *avec tranſport.*

Embraſſez-moi, mon cher. Je veux dorénavant,
Qu'en Athlétes ligués, nous combattions les vices,
Et que nous nous rendions de mutuels ſervices.

Toujours de la vertu nous ſuivrons l'étendart,
Nous ne nous paſſerons jamais le moindre écart;
A toute heure occupés à veiller l'un ſur l'autre,
Vous deviendrez mon guide, & je ſerai le vôtre.

LÉANDRE.

Vous me verrez docile à ſuivre vos avis,
Sans prétendre jamais que les miens ſoient ſuivis.
Le deſir de bien faire eſt toute ma ſcience,
Et je révére en vous l'âge & l'expérience.

ARISTE.

Moi, je révére en vous un mérite parfait
Au-deſſus de votre âge, & dont le prompt effet
Eſt de me pénétrer d'une eſtime ſi pure,
Qu'elle ne finira qu'avec moi, je vous jure.

LÉANDRE.

Vous me comblez de joie, & dès ce même inſtant
Me voilà tout à vous.

ARISTE.

Je vous en livre autant.

LÉANDRE.

Je ſerai votre fils, & vous ſerez mon pere.

ARISTE.

Pour que tout ſoit égal, je ſerai votre frere,
Et vous ſerez le mien.

LÉANDRE.

C'eſt me combler d'honneur.

ARISTE.

Il s'agit maintenant de m'ouvrir votre cœur.

LÉANDRE.

Vous allez voir en moi la ſimplicité même.

ARISTE.

Oh, je n'en doute point. Oh ça, ma ſœur vous aime;
Mais l'aimez-vous auſſi? Parlez-moi franchement.

LÉANDRE.

Mon frere, à vous parler tout naturellement.

SCENE IV.

ARISTE, LÉANDRE, LA FLEUR.

LA FLEUR *entrant bruſquement.*

MOnſieur, le grand laquais de votre niéce Hortenſe...

ARISTE.

Hé bien, peut-on plus loin pouſſer l'impertinence?
Di-moi, traître, bourreau, qui te rend ſi hardi
De venir nous troubler comme un franc étourdi?

LA FLEUR.

Moi? Mais j'ai cru bien faire.

ARISTE *ſe jettant ſur lui.*

Et moi je vais t'apprendre
Que tu fais mal.

LÉANDRE *défendant la Fleur.*

Mon frere!

ARISTE.

A quoi bon le défendre?
Vous ne connoiſſez pas, mon frere, ce fripon.
Je veux le faire un jour mourir ſous le bâton.
C'eſt un franc eſpion, qui toujours aux écoutes
Pour tout voir, tout entendre, invente mille routes.
Sous des prétextes faux il ſe fourre par tout;
Je veux l'en corriger, & n'en viens point à bout.
Laiſſez-moi le roſſer autant qu'il le mérite.

LÉANDRE.

Mon frere, avec raiſon ſon défaut vous irrite;
Mais, pour l'en corriger plus efficacement,
Employez la raiſon, & non l'emportement.
Toute correction que l'on veut rendre utile,
Doit être charitable, onctueuſe & tranquille.

ARISTE

ARISTE *à part.*

Cet homme eſt un oracle, & me rendra parfait.

[*à Léandre.*]

De vos ſages avis vous allez voir l'effet.

[*à la Fleur.*]

Di-moi, mon cher enfant, ce que me veut ma niéce.

LA FLEUR.

Elle vous redemande une certaine piéce
Dont elle a grand beſoin pour pouſſer ſon procès.
Et dont ſon Avocat eſpere un grand ſuccès.

ARISTE *d'un ton doucereux.*

Dites à ſon laquais que je vais la lui rendre
Dans un petit inſtant, & qu'il n'a qu'à m'attendre.

LA FLEUR.

Vous voyez bien, Monſieur...

ARISTE.

Oui, je voi que j'ai tort.

[*Il lui donne de l'argent.*]

Tenez, conſolez-vous.

Fin des ſcénes du Prothée.

L'AMOUR USÉ,

COMÉDIE.

LETTRE

DE MONSIEUR

NÉRICAULT DESTOUCHES,

A MONSIEUR

LE COMTE DE L***.

Sur la Comédie intitulée

L'AMOUR USÉ.

ON vous a dit vrai, Monſieur : ma Comédie, cette même Comédie dont vous aviez entendu la lecture avec tant de plaiſir, & dont vous aviez ſi bien auguré, vient d'être reçûe du public comme le plus mauvais ouvrage qu'on ait jamais mis au théatre.

Je vois d'ici que cela vous afflige, car vous me faites l'honneur de m'aimer ; & d'ailleurs votre amour propre ne trouve guéres ſon compte à cette cataſtrophe ;

& doit être à peu près auſſi bleſſé que le mien.

Non-ſeulement vous aviez applaudi *l'Amour uſé*, vous m'aviez dit vingt fois, qu'à moins que le Public n'eût fait vœu de ne plus rire à la Comédie, vous ne doutiez point que celle-ci ne le divertît infiniment. Vous m'aviez ſouvent preſſé de la donner aux Comédiens, qui de leur côté l'ont ſouhaitée, reçûe & répétée comme un ouvrage dont le ſuccès n'étoit point douteux, & qui comptoient ſi bien que celui-ci me feroit honneur, qu'ils ont pris le parti de l'annoncer & de l'afficher ſous mon nom, profitant de mon abſence pour me donner, à mon inſçû, cet air de confiance & de ſupériorité que le Public ne permet qu'à ſes favoris, & qu'il a trouvé trop préſomptueux de ma part, ce qui n'a pas peu contribué, ſi j'en crois certaines gens, à la diſgrace que je viens d'eſſuyer.

L'événement n'a donc que trop prouvé, Monſieur, que nous nous ſommes tous trompés, vous, vos amis, les

miens, un grand nombre d'autres perſonnes, les Comédiens, & moi ſur-tout, en jugeant ſi favorablement de ma Comédie ; & il faut que déſormais nous demeurions humblement d'accord que nous n'avons point de goût, ou que nous diſions hardiment que c'eſt le Public qui n'en a plus.

Remettez-vous, Monſieur, ce n'eſt ni l'un ni l'autre. Je crois encore, en dépit de l'envie, que nous avions de bonnes raiſons pour bien augurer de l'Ouvrage ; & je vous aſſure que ce n'eſt point le Public qui l'a condamné.

J'ai trop ſouvent éprouvé ſon indulgence & ſon équité, pour me perſuader qu'il m'ait fait cette injuſtice ; & le Parterre m'a tant de fois prodigué ſes applaudiſſemens, que je ne dois pas non plus lui attribuer ma diſgrace.

A qui vous en prenez-vous donc, me demanderez-vous ? A mes ennemis, aux nombreux partiſans du mauvais goût, contre leſquels je me ſuis élevé courageuſement & publiquement.

Jugez ſi tant d'ennemis rangés en bataille dans le Parterre, pour combattre ma Comédie, & la faire tomber, ont pû permettre que le bon goût, dont les troupes ne ſont pas nombreuſes, pût la ſoutenir contre un choc ſi violent. Ajoutez à cette armée formidable de frondeurs, une troupe d'étourdis & d'enfans perdus, toujours prêts à ſe joindre au plus grand nombre, ſans avoir d'autre motif que celui de ſe jetter du côté des plus forts, & vous conviendrez qu'il étoit moralement impoſſible que l'Ouvrage pût ſe défendre, & ſe préſerver d'une entiere défaite. Auſſi devez-vous, Monſieur, vous tenir pour dit, que jamais Auteur n'a été mieux battu que je viens de l'être en cette funeſte journée.

Travaillez préſentement pour le Public, & flattez-vous que trente & cinq ans de travaux heureux vous mettront à couvert de l'ignominie.

Pour vous convaincre, Monſieur, du guet-à-pan formé contre moi, voici quelques détails de l'action.

A peine voulut-on ſe donner la patience d'écouter le premier acte.

Dès le commencement du ſecond, ce fut un ſi furieux déchaînement, que les clameurs étoufferent la voix des acteurs; ils eurent beau prier humblement ce Parterre effréné, de leur faire au moins la grace de les écouter juſqu'à la fin de la Piéce. Toutes leurs prieres, tous leurs efforts furent inutiles.

Dès qu'on prêtoit un moment de ſilence, & que quelque endroit de ma Comédie ſembloit devoir prendre, les ennemis ſe ſoulevoient tout-à-coup, & faiſoient retentir la ſalle d'un bruit affreux, déconcertoient les acteurs déja trop intimidés, & empêchoient abſolument les ſpectateurs bien intentionnés, ou indifférens, de pouvoir juger ſi l'ouvrage étoit bon ou mauvais.

Eh, le moyen de juger au milieu d'un pareil tumulte? J'ai vû vingt perſonnes, au moins, qui ont aſſiſté à cette premiere repréſentation, & qui m'ont juré que, bien-loin d'avoir pû décider du mérite

de l'ouvrage, il ne leur en étoit pas resté la moindre idée.

Ces mêmes personnes m'ont prié de leur en faire la lecture, & après l'avoir entendue, sont tombées dans un étonnement que je ne puis vous représenter, & qui produisoit en même temps la plus vive indignation.

Ce qui va vous surprendre encore plus que tout ce que je vous ai déja dit, Monsieur, c'est que ces quatre Notaires qui vous paroissoient si heureusement & si plaisamment amenés, & former un spectacle & un incident si nouveau, ont mis nos frondeurs en fureur.

La répétition fréquente de ce mot; *C'est Monsieur*, que vous croyiez avec moi devoir exciter les plus grands éclats de rire, n'a excité que des clameurs & des huées effroyables; & si vous voulez en croire Messieurs de la cabale, jamais on n'a rien mis de si pitoyable sur la scéne.

Enfin, pour achever cette tragique narration, jamais ouvrage n'a été si fu-

rieuſement attaqué, ni ſi miſérablement mis en piéces.

Mais, malgré cette honteuſe défaite, je ne rabats rien juſqu'ici, Monſieur, de la bonne opinion que nous avions de ma Comédie, ſur la foi de tant de perſonnes de goût qui l'avoient trouvée très-plaiſante, & remplie de traits, d'incidens & de caractéres tout nouveaux. Je ne ſuis pas même affligé de ſa diſgrace, parce que je ſuis convaincu, par mille raiſons que je n'ai fait qu'effleurer, & dont je vous ferai quelque jour un ample détail, que cette diſgrace eſt le pur effet d'une cabale envenimée, conjurée contre moi depuis très-long-temps, & qui avoit déja fait ſon eſſai ſur ma *Belle Orgueilleuſe*, qu'elle n'a pû faire tomber tout-à-fait, à la vérité, mais qu'elle a tâché de décrier par toute ſorte de moyens, dont le moins dangereux a été de la tourner en ridicule ſur un Théatre, où le mauvais goût régne & triomphe, & pervertit inſenſiblement le goût de notre Nation.

J'ai donc fait imprimer *l'Amour uſé*; & j'appelle du peuple au Sénat, c'eſt-à-dire, d'un Parterre injuſte & tumultueux, à ce petit nombre de juges équitables & paiſibles, qui compoſent l'élite du Public, & que je reſpecte comme juges ſans appel.

Ce n'eſt pas que je regarde cette Comédie comme un ouvrage de grand poids; au contraire, je conviens avec mes ennemis même, qu'elle eſt dépourvûe de ces ornemens féducteurs, qui forcent quelquefois l'envie à ſe contenir, & à ſe ronger ſecrettement.

Le ſujet, comme vous l'avez remarqué, Monſieur, & comme je vous l'ai ſouvent avoué moi-même, en eſt ſimple, peu élevé, & purement comique: il n'a point d'autre objet que celui de faire rire les ſpectateurs, & n'eſt ſoutenu ni par la verſification, qui ſouvent fait admirer des fadaiſes, ou des penſées fauſſes, ni par ce fond touchant, intéreſſant, pathétique, qu'on dérobe quelquefois à Melpoméne, pour tranſporter à Thalie le don

des larmes ; heureux don que le bon goût ne lui refuſe pas toujours, mais qu'il ne lui prodigue jamais, & que les partiſans de ce bon goût ne peuvent lui voir uſurper trop long-temps, & avec trop d'empire, ſans proteſter hautement contre cette uſurpation.

J'offrois & j'offre au Public *l'Amour uſé*, comme une de ces bagatelles amuſantes qui délaſſent du Tragique, ou de ce Comique noble & ſublime qui ſe pique d'en approcher, & de tendre plûtôt à ſe faire admirer qu'à faire rire.

Moliere n'a pas toujours donné des *Miſantropes*, des *Tartuffes*, & des *Femmes Savantes* : on l'a vû deſcendre avec ſuccès juſqu'aux *Pourceaugnacs*, aux *Scapins*, & aux *Sganarelles*.

Après avoir eſſayé de l'imiter dans ſes nobles élans, j'avois crû pouvoir marcher ſur les traces de ce grand homme, en volant quelquefois, comme lui, terre à terre ; ou, pour m'expliquer plus naturellement, Monſieur, j'avois imaginé, qu'après avoir tâché de plaire aux ſpec-

tateurs les plus délicats, on me permettroit d'amuſer ceux dont le goût n'eſt pas ſi relevé, d'autant plus que je tentois cette entrepriſe dans une ſaiſon preſque morte pour les ſpectacles, pendant laquelle on a toujours permis aux auteurs & aux acteurs, de n'avoir d'autre objet que d'égayer le Public.

C'eſt cet uſage reçû depuis très-long-temps, qui m'a fait ſuccomber indiſcrettement, & malgré toutes mes belles réſolutions de ne plus rien donner au Théatre, aux longues & preſſantes inſtances de la plûpart de mes meilleurs amis, qui m'ont, pour ainſi dire, arraché des mains une Piéce que je n'avois faite que pour me réjouir dans ma ſolitude, & que pour amuſer ceux qui me font quelquefois l'honneur de venir s'y promener, & philoſopher avec moi.

On m'aſſura que le Public me ſauroit gré de cette bagatelle, & la recevroit favorablement ſur ce pié-là, en attendant des ouvrages plus ſérieux que je lui préparois, & dont un ou deux devoient

paroître cet hyver. C'étoit, me diſoit-on, *pelotter* en attendant partie.

Oh, diſent les frondeurs, le Public n'aime point qu'on pelotte devant lui. Je répons à cela, que je ſuis donc le ſeul à qui ce ſpectateur terrible ne le permet pas. Eh, combien pourrois-je nommer d'auteurs qui n'ont jamais fait que *pelotter*, & qui néanmoins ont paru l'amuſer beaucoup? J'avoue qu'il ne les eſtime pas, mais du moins il les ſupporte. Que dis-je? Il les ſuit quelquefois, & preſque toujours même, avec bien plus d'empreſſement que ceux qui jouent partie, & qui ſe font admirer par les plus beaux coups.

J'avois donc raiſon de préſumer, ce me ſemble, qu'il auroit pour moi la même indulgence, & je ſuis encore perſuadé qu'il l'auroit eue : mais mes envieux ſecrets, mes ennemis déclarés, les partiſans du mauvais goût, & les pitoyables rivaux du Théatre François, Théatre ſi digne des plus hauts appuis, & ſi négligé préſentement, quoiqu'il ait tant fait

d'honneur à notre Nation ; tous ces gens-là, dis-je, qui, depuis très-long-temps, épioient l'occaſion de ſe venger de moi, ſe ſont habilement ſervis de celle que je leur offrois, pour mettre à fin leur odieuſe entrepriſe, & pour me décourager par un affront ſi ſenſible, qu'un juſte dépit me fît prendre une ferme réſolution de ne plus m'expoſer à de pareilles avanies.

Mais j'eſpere que leur triomphe ne ſera pas de longue durée, & que le Public me vengera de la cabale. Comme il eſt toujours équitable quand il juge lui-même & de ſang froid, il trouvera bon que j'appelle à lui d'un jugement inique, & d'un arrêt qu'on lui a ſurpris, & que je le mette à portée, par l'impreſſion de ma Piéce, de diſcuter tranquillement les faits, & de prononcer ſans diſtraction.

Je ſais que mes ennemis vont remuer ciel & terre, pour me faire perdre mon procès une ſeconde fois. Mais les lecteurs ne ſe gouvernent pas comme un Parterre, où mille gens s'émeutent de propos délibéré pour déconcerter les ac-

teurs,

teurs, & pour empêcher qu'on ne les écoute. Le cabinet eſt un tribunal ſévere, à la vérité, mais toujours auſſi juſte que redoutable; c'eſt ce qui me fait eſpérer le gain de ma cauſe, quoique je l'aye perdue au premier tribunal où je l'ai portée; tribunal qui n'eſt rien moins qu'infaillible, comme je pourrois le prouver par une infinité d'exemples.

Je vous envoie ma Piéce imprimée: liſez-la, faites-la lire à vos amis, & voyez enſemble ſi je vous ai ſéduits quand je vous en ai fait moi-même la lecture. Recueillez les voix, mais peſez-les ſcrupuleuſement, car il y a telle voix dont je fais plus de cas que de cent autres; & ſi celles de cette eſpéce condamnent mon ouvrage, je le tiens pour bien condamné: mais ſi elles prononcent qu'il méritoit un meilleur ſort, toutes les criailleries de vingt petits auteurs, & les plattes ironies des mauvais plaiſans, ne m'empêcheront pas de croire qu'il eſt bon.

Au ſurplus, il vous plaira de remarquer que je ne donne à ma Piéce que le

titre de *l'Amour usé*, & que je n'y joins plus celui du *Vindicatif généreux*, qui me paroît surabondant, & porter à faux, parce que le *Vindicatif*, dans cette Comédie, n'est qu'un personnage épisodique, qu'on ne doit nullement envisager comme le vrai sujet de l'Ouvrage. Je sai que ce second titre a causé l'erreur de plusieurs de mes juges, qui, s'étant imaginés que mon sujet étoit le Vindicatif, & qui, ne le voyant point tenir le premier rang, ni agir assez souvent ni assez finement dans la Pièce, ont conclu fort injustement que j'avois manqué mon principal rôle. Mais, je le répète, il ne s'agit pas ici proprement du *Vindicatif*, mais de *l'Amour usé*: c'est là mon sujet, & je l'ai rempli selon toutes les régles du Dramatique. Je m'en rapporte aux lecteurs judicieux qui les connoissent, & je récuse le jugement des lecteurs prévenus, qui s'obstineront à croire que cet Ouvrage est mauvais, parce qu'il n'a pas eu le bonheur de réussir au Théatre. Le plus sûr & l'unique moyen de bien décider

quand il s'agit de pareilles matieres, c'eſt de ſuivre toujours ſon propre ſentiment, & de ne le ſoumettre jamais à celui des autres. On peut quelquefois avoir un goût faux, mais il eſt encore plus honteux de n'en point avoir, & de ne ſe régler que ſur le goût d'autrui.

Je ſuis, Monſieur, &c.

ACTEURS.

LISIDOR, vieux militaire.

ISABELLE, vieille fille.

DAMON, ancien ami de Lisidor, & parent d'Isabelle.

ANGÉLIQUE, jeune orpheline.

LE CHEVALIER, amant d'Angélique.

FRONTIN, valet-de-chambre de Lisidor.

LISETTE, femme-de-chambre d'Isabelle.

LA JONQUILLE.

M. SUBTIL,
M. GRIFFART,
M. PATACLIN,
M. JOUFFLU,
} Notaires.

La Scéne eſt à Paris, dans la maiſon de Liſidor.

L'AMOUR USÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OUS voilà bien rêveuse, Mademoiſelle!

ISABELLE.

Ah!

LISETTE.

Vous ſoupirez?

ISABELLE.

J'en ai bien ſujet.

LISETTE.

Ne ſeroit-ce point une indiſcrétion, que de vous demander ce qui vous afflige?

ISABELLE.

Un mal ſans remède.

LISETTE.

Sans remède ! Il faut que ce soit un mal bien étrange. Vous me le cachez, à moi que vous honorez depuis si long-temps de votre confiance ?

ISABELLE.

Mon mal n'est point caché, Lisette ; il n'est que trop visible.

LISETTE.

Il ne l'est point pour moi. Confiez-le-moi donc, je vous en conjure ; peut-être y pourrai-je remédier.

ISABELLE.

Cela n'est pas possible, ni à toi, ma chere Lisette, ni à qui que ce puisse être.

LISETTE.

Vous m'effrayez ! Mais enfin dites-moi ce que c'est.

ISABELLE.

C'est que je m'apperçois... que je ne suis plus jeune : Et, ce qui m'afflige le plus, Lisette, c'est que je n'ai jamais tant souhaité de l'être.

LISETTE.

J'avoue que je ne connois aucun remède au mal dont vous vous plaignez. Vous savez qu'il y a des secrets pour le pallier ; mais il n'y en a point pour le guérir.

ISABELLE.

Voilà mon désespoir. Hélas ! Que ne donnerois-je point pour n'avoir que vingt ans ?

LISETTE.

Si cet âge-là se pouvoit racheter, ce seroit une marchandise bien chere. Mais, après tout, Mademoiselle, n'êtes-vous pas encore assez jeune pour le bon-homme Lisidor que vous aimez depuis tant d'années ? Que ne l'épousiez-vous il y a vingt-cinq ans ? Vous seriez peut-être veuve de lui présentement.

ISABELLE.

Plût au ciel ! Un enchaînement d'obstacles & de traverses nous a empêché de nous marier quand nous nous ai-

mions. Il avoit un tuteur avare & chicaneur, qui n'a jamais voulu lui rendre compte de ſon bien; & qui, pour s'en diſpenſer plus aiſément, vouloit lui faire épouſer ſa fille. De mon côté, j'avois une tante éternelle, dont j'attendois toute ma fortune; mais elle exigeoit que je demeuraſſe auprès d'elle, & que je ne me mariaſſe point de ſon vivant: il n'y a que cinq ans qu'elle eſt morte, & que je me trouve en liberté de prendre un époux. Quand je me ſuis vûe libre & maîtreſſe d'un gros bien, mon vieux amant étoit à la guerre; d'ailleurs, ſes procès ne viennent que de finir. Je les ai tous gagnés pendant ſon abſence; &, graces à mes ſoins, il eſt auſſi riche que moi. Cette maiſon-ci lui appartient; il m'a priée d'en prendre poſſeſſion & d'y demeurer: j'y vivois tranquille & contente; mais il arrive enfin, il arrive, & ſe propoſe d'y loger avec moi.

LISETTE.

Après vous avoir épouſée?

ISABELLE.

C'eſt ce qui me déſole.

LISETTE.

Vous ne l'aimez donc plus?

ISABELLE.

Je te l'avoue. Mais ne me décèle pas, Liſette; car j'ai de fortes raiſons pour lui cacher mon changement.

LISETTE.

Comptez ſur ma diſcrétion. Mais, ſi votre paſſion eſt uſée, pourquoi ſouhaiter ſi vivement d'être plus jeune que vous êtes?

ISABELLE.

Pourquoi? Je n'oſerai jamais te le déclarer; je me le cacherois à moi-même, ſi cela m'étoit poſſible.

LISETTE.

Ah! Si j'oſois gager contre ma Maîtreſſe, je gagerois que je devine.

ISABELLE.

Que devines-tu, mon enfant ?

LISETTE.

Qu'une nouvelle inclination...

ISABELLE.

Taisez-vous, Lisette.

LISETTE.

Je me tairai si vous voulez. Mais en sera-t-il moins vrai que quelque jeune homme aimable a surpris votre cœur ?

ISABELLE.

Otez-vous de mes yeux.

LISETTE.

Mademoiselle...

ISABELLE.

Sortez, vous dis-je. Je n'aime point qu'on se pique de me deviner. Ne vous montrez plus que quand je vous rappellerai.

LISETTE *feignant de sortir.*

J'obéis.

ISABELLE *d'un ton languissant.*

Lisette !

LISETTE *du même ton.*

Mademoiselle !

ISABELLE.

Revenez.

LISETTE.

Je crains de vous fâcher encore ; j'en serois au désespoir ; & il vaut mieux que je me retire.

ISABELLE.

Revenez, encore une fois ; je vous pardonne votre indiscrétion.

LISETTE.

Avez-vous quelque ordre à me donner ?

ISABELLE *l'embrassant.*

Ah, ma pauvre Lisette !

LISETTE,

LISETTE.

Tenez, Mademoiſelle, laiſſez-moi ſortir ; car je devinerois encore quelque choſe.

ISABELLE.

Hé bien, devine tout ce que tu voudras.

LISETTE.

Ah ! Me voilà bien ſoulagée. Permettez que je vous faſſe deux ou trois petites queſtions.

ISABELLE.

Hélas ! Très-volontiers.

LISETTE.

Vous allez, au moins deux ou trois fois chaque jour, chez votre couſine Céliméne, qui vous étoit fort indifférente il n'y a pas trois mois. Pourquoi ces fréquentes viſites ? Qu'avez-vous vû chez elle qui vous y attire ſi ſouvent ?

ISABELLE.

Ah ! J'y ai vû... Te le dirai-je ?

LISETTE.

Je croi que vous ferez bien.

ISABELLE.

J'y ai vû...

LISETTE.

Achevez donc, s'il vous plaît.

ISABELLE.

Je ne ſaurois.

LISETTE.

Oh ! Je m'en vais achever, moi. Vous y avez vû ce jeune Chevalier dont elle vous avoit tant vanté la figure, l'eſprit & les graces. Vous l'aurez regardé ; il vous aura dit quelques douceurs ; vous les aurez écoutées... par complaiſance.

ISABELLE.

Oh, oui, par pure complaiſance.

LISETTE.

La complaiſance aura fait naître le goût ; le goût ſera

devenu par degrés une paſſion ſi douce & ſi vive, qu'il vous eſt impoſſible de vous en défendre. N'eſt-ce pas là l'hiſtoire ?

ISABELLE.

Je ſuis bien honteuſe de te l'avouer, car elle te prouve que je ſuis inconſtante.

LISETTE.

Voyez le grand malheur ! Y a-t-il rien de plus naturel à notre ſexe, que de changer d'inclination ? Eſt-ce notre faute, ſi nos cœurs ſont volages, & ſi nos paſſions ſont ſi-tôt uſées ? La vôtre n'a que trop duré ; & je vous regardois comme un prodige. D'ailleurs, quel eſt l'Amant de ſoixante ans qui pourroit tenir dans un cœur de femme, contre un Amant qui n'en a que vingt-deux ? Cela ſeroit contre toutes les régles.

ISABELLE.

Paix. Quelqu'un entre ici.

SCENE II.

LA JONQUILLE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE *à La Jonquille.*

QUe veux-tu ?

LA JONQUILLE.

C'eſt Monſieur Damon, Mademoiſelle, qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Di-lui que je n'y ſuis pas.

LA JONQUILLE.

Dame ! Je lui ai dit que vous y étiez.

ISABELLE.

Hé bien, va-t-en lui dire que je n'y ſuis plus.... Attens-

Di-lui que je ſuis malade, & que je ne vois perſonne... Comment, tu ne ſortiras pas ?

LA JONQUILLE.

Mademoiſelle, c'eſt que ce Monſieur...

ISABELLE.

Hé bien, ce Monſieur ?

LA JONQUILLE.

M'a demandé d'abord comment vous vous portiez ; & je lui ai répondu, tout bonnement, que vous étiez en parfaite ſanté.

ISABELLE.

Vous êtes un ſot, mon ami.

LISETTE.

Oui, un ſot ; entendez-vous, Monſieur de la Jonquille ? Apprenez de moi qu'on ne peut jamais ſavoir comment une Maîtreſſe ſe porte, avant que de lui avoir demandé comment elle veut ſe porter.

LA JONQUILLE.

Hé bien, je m'en vais dire à Monſieur Damon que Mademoiſelle veut être malade aujourd'hui.

ISABELLE.

Autre ſotiſe ! Di-lui que je ſuis occupée d'une affaire preſſante, & que je le prie de remettre ſa viſite à un autre jour.

[*La Jonquille va & revient.*]

Encore ?

LA JONQUILLE.

Il faut bien que je vous informe que M. Damon m'a demandé ſi votre Prétendu eſt arrivé.

ISABELLE.

Que veux-tu dire avec ton Prétendu ?

LA JONQUILLE.

Eh ! Mais, ce Monſieur qui vient pour vous épouſer, qui s'appelle, je crois, Li, Li, Li, Liſidor. Que vous plaît-il que je réponde à M. Damon ?

ISABELLE.

De quoi se mêle-t-il ?

LA JONQUILLE.

C'est ce que je m'en vais lui demander.

ISABELLE.

Hé bien, a-t-on jamais vû un pareil imbécile ?

LA JONQUILLE.

Oh Dame ! Je ne sai plus que dire ni que faire.

LISETTE.

Te voilà bien embarrassé ! Ne conçois-tu pas que Mademoiselle ne veut pas voir Monsieur Damon, & qu'il faut que tu trouves le moyen de le renvoyer poliment.

LA JONQUILLE.

Oh ! S'il ne tient qu'à cela, je m'en vais lui signifier qu'il n'a qu'à s'en retourner ; &, s'il veut savoir pourquoi, je lui répondrai que ce n'est pas son affaire.

ISABELLE.

Ce petit coquin-là me feroit perdre patience. Allez ; Liserte, allez lui parler vous-même ; & faites ensorte qu'il me laisse en repos. Vous avez de l'esprit ; ajustez cela ; & revenez au plus vîte.

SCENE III.

ISABELLE *seule.*

DAmon veut me parler ! Quoi ? Cet homme-là m'obsédera toujours ? Je ne pourrai jamais m'en défaire ? Que me veut-il ? Ne soupçonneroit-il point ma nouvelle passion ? M'auroit-il épiée jusques chez ma cousine ? J'en meurs de peur. Il est d'une sagacité que je redoute ; & un amant maltraité a des yeux d'Argus. Mais je me fais des frayeurs paniques. Ma cousine est sûre & discrette ;

& je me ſuis conduite avec tant de précaution, qu'il eſt impoſſible qu'on me ſoupçonne.

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

HÉ bien, Liſette ?

LISETTE.

Je viens de congédier M. Damon le plus honnêtement du monde ; mais, malgré tous mes menſonges polis, il m'a paru très-piqué du compliment ; & il m'a dit, en remontant en caroſſe, qu'il repaſſeroit ici bien-tôt, pour ſavoir ſi M. Liſidor ſeroit arrivé.

ISABELLE.

Que lui importe qu'il arrive ou non ? Damon fait ſon plaiſir de me tourmenter, & d'être le fléau de ma vie.

LISETTE.

Mais auſſi vous le haïſſez bien.

ISABELLE.

Je le hais... tout ce qu'on peut haïr.

LISETTE.

Le pauvre homme ! Moi, je ne puis m'empêcher de le plaindre ; car, au fond, je croi qu'il vous aime toujours.

ISABELLE.

Point du tout. Il y a dix ans qu'il eſt perſuadé que je ne l'aimerai de ma vie, & qu'il a pris ſon parti ſur cela ; mais c'eſt l'homme le plus vindicatif qui ſoit jamais né. Pour me punir de ce que je n'ai jamais pû le ſouffrir, il s'applique à me vexer, à m'aſſommer de ſes viſites, à épier mes démarches, à controller mes actions, & à me rendre malheureuſe.

LISETTE.

Que ne le chaſſez-vous une bonne fois?

ISABELLE.

Je le chaſſe tous les jours, & il revient le moment d'après; quelquefois je n'en ſuis pas fâchée. Quand je ſuis de mauvaiſe humeur, je me fais un plaiſir de la paſſer ſur lui. Une femme eſt toujours bien-aiſe d'avoir à ſa ſuite un amant qu'elle maltraite, & à qui elle fait eſſuyer tous ſes caprices. D'ailleurs, il faut te l'avouer, comme il eſt homme de Robe, & homme fort accrédité, il m'a rendu mille ſervices pendant le cours de mes procès, & de ceux que j'ai ſoutenus pour Liſidor, dont il eſt ami très-intime malgré leur rivalité. En un mot, Damon eſt pour moi de temps en temps, ce qu'on appelle un mal néceſſaire.

LISETTE.

En vérité, je ne comprens pas comment vous l'avez pris en averſion; car tout le monde convient qu'il a bien de l'eſprit, & que c'eſt l'homme de France le plus généreux.

ISABELLE.

Tout cela eſt vrai. La raiſon m'a ſouvent parlé pour lui: Mais eſt-ce la raiſon qui nous fait aimer?

LISETTE.

C'eſt bien plus ſouvent la folie.

ISABELLE.

Hélas! Cela n'eſt que trop vrai. Par exemple, ne ſuis-je pas folle de vouloir rompre des engagemens raiſonnables, pour épouſer un jeune étourdi?

LISETTE.

Quoi, Mademoiſelle, vous voulez épouſer le Chevalier?

ISABELLE.

Oui, mon enfant; il faut que je l'épouſe, ou que je meure.

LISETTE.

Après tout, il vaut mieux faire une folie que de mourir. Mais, que dira Liſidor ?

ISABELLE.

Je vais te parler à cœur ouvert ; car, toute réflexion faite, je ne puis me paſſer de ton ſecours. Mon deſſein eſt d'amuſer Liſidor, & d'épouſer ſecrettement le Chevalier.

LISETTE.

Croyez-vous que le Chevalier ſe prête à ce deſſein ?

ISABELLE.

J'ai lieu de m'en flatter. C'eſt un jeune homme de condition, tout des plus aimables, à la vérité ; mais cadet d'une nombreuſe famille, qui, par un revers de fortune, eſt obligée depuis quelque temps de vivre en Province. Tu vois aiſément par là, Liſette, que le Chevalier doit ſe tenir très-heureux, que je lui ſacrifie ma perſonne & mes biens.

LISETTE.

Aſſurément, ce ſeroit un petit impertinent, s'il ne vous aimoit pas de tout ſon cœur.

ISABELLE.

Auſſi puis-je me vanter qu'il m'adore. Oh ça, ſais-tu ce qu'il faut faire ?

LISETTE.

Tout ce que vous voudrez ; vous n'avez qu'à dire.

ISABELLE.

Compte ſur ma reconnoiſſance.

LISETTE *lui faiſant la révérence.*

Oh ! J'y compte auſſi, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Liſidor doit arriver aujourd'hui ; peut-être dans le moment : c'eſt ce qui redouble mon embarras. Il faut que tu m'aides à lui perſuader que je l'aime toujours, & à lui cacher que j'en aime un autre.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine. J'aime ces petites manœuvres à la folie ; & j'y réuſſis merveilleuſement.

ISABELLE.

Mais ce n'eſt pas tout : Il va me preſſer de l'épouſer ; il s'agit d'éluder la propoſition, & de le dépayſer le mieux que nous pourrons, juſqu'à ce que j'aye épouſé le Chevalier.

LISETTE.

Mais dépêchez-vous donc.

ISABELLE.

Mes meſures ſont fort avancées. Je m'en vais de ce pas chez mon Notaire, qui m'a promis un ſecret inviolable. Dès demain, dès ce ſoir même, je me marie, ſi, comme je n'en doute point, le Chevalier a le même empreſſement que moi.

LISETTE.

Mais comment demeurerez-vous enſemble ? Car vous m'avez dit que Monſieur Liſidor venoit occuper ici un apartement.

ISABELLE.

Laiſſe-moi faire ; je le ferai conſentir à recevoir céans le Chevalier, ſans qu'il en conçoive le moindre ſoupçon.

LISETTE.

L'idée me paroît ſinguliere, & même très-plaiſante. Mais allez vîte chez votre Notaire. Je vais attendre ici Liſidor ; & je le dépayſerai ſi bien, que vous aurez loiſir de vous arranger.

ISABELLE.

Sur-tout, garde-moi bien le ſecret.

LISETTE.

Allez, Mademoiſelle, vos affaires ſont en bonnes mains.

SCENE V.

LISETTE *ſeule.*

LA vieille folle ! S'entêter d'un jeune godelureau ; & vouloir tromper un ancien amant ! Un honnête homme ! Monſieur Liſidor ! Le meilleur de tous les humains ! Par ma foi, cela n'eſt pas bien. Mais moi, qui moraliſe, ne lui ai-je pas promis de la ſeconder ? Cela eſt vrai ; & je ſens que ma conſcience en murmure. Oh ! Ma conſcience, ma conſcience !... Elle prendra patience, s'il lui plaît ; quand mon intérêt parle, c'eſt à elle à ſe taire.

SCENE VI.

DAMON, LISETTE.

DAMON
entrant myſtérieuſement.

LIſette.

LISETTE *d'un air ſurpris.*

Qui eſt-ce ? Ah ! C'eſt vous, Monſieur Damon ! Quoi ? Déja de retour ? Je vous croyois bien loin d'ici.

DAMON.

J'ai fait ſemblant de me retirer, & je me ſuis tenu en embuſcade au détour de la rue. Dès que j'ai vû ta Maîtreſſe ſortie, je ſuis rentré pour te dire un mot.

LISETTE.

Dépêchez-vous, je vous prie ; car, ſi ma Maîtreſſe me

ſurprenoit avec vous, je lui deviendrois très-ſuſpecte; elle vous craint comme la peſte.

DAMON.

Et elle me hait à proportion; N'eſt-il pas vrai?

LISETTE.

C'eſt la plus belle haine qu'on ait jamais ſentie.

DAMON.

Je m'en apperçois depuis long-temps; & c'eſt l'unique récompenſe que j'aye reçûe de mes aſſiduités & de mes ſervices.

LISETTE.

Pourquoi vous obſtinez-vous donc à la voir?

DAMON.

Pour la déſeſpérer. Je me venge par là de ſes mépris & de ſes injuſtices.

LISETTE.

Vous y réuſſiſſez à merveilles; car je puis vous aſſurer, ſans vous flatter, que le plus grand de ſes chagrins, c'eſt de ne pouvoir ſe défaire de vous.

DAMON.

Tant mieux. Je prendrai ſoin, je t'aſſure, de mettre ſa haine en action.

LISETTE.

Vous aimez donc bien la vengeance?

DAMON.

C'eſt tout mon amuſement. Mais je le borne à de pures malices; & je ſerois bien fâché de me ſatisfaire par quelque trait qui pût être vraiment préjudiciable à ta Maîtreſſe: au contraire, je me ſacrifierois encore pour tout ce qui pourroit lui être avantageux.

LISETTE.

C'eſt-à-dire que vous vous bornez à la faire bien peſter?

DAMON.

Je t'avoue que j'en fais mes délices. Toutes les fois que je la gêne, que je la dérange, que je l'embarraſſe, je

suis au comble de mes vœux. Souvent elle perd patience; elle me brusque, elle me gronde, elle me chasse; & tout cela me réjouit infiniment.

LISETTE.

Voilà un plaisir tout nouveau, & votre caractere est original. Pardon, si je vous parle avec tant de liberté.

DAMON.

Oh! Je suis ravi que tu me connoisses. Il y avoit longtemps que j'avois envie de m'ouvrir à toi, & de gagner ta confiance. Tu pourras aisément contribuer à mes petites vengeances, & m'en fournir quelquefois les occasions; si tu t'y prêtes de bonne grace, tu verras bien-tôt que, si je suis vindicatif, je suis, tout au moins, aussi généreux.

LISETTE.

On me l'a dit. Et, comme vous m'assurez d'ailleurs que vous ne voulez que vous amuser par de petites tracasseries, je ne croirai pas faire un grand mal en vous procurant les moyens de vous donner carriere: Je crois même, qu'au lieu de trahir ma Maitresse, je la servirai très-utilement.

DAMON.

Cela se pourroit. Je l'empêche quelquefois de se donner de grands travers.

LISETTE.

Et c'est un service que vous pourrez encore lui rendre bien plûtôt que vous ne pensez.

DAMON.

A quelle occasion?

LISETTE.

Vous le saurez quand il en sera temps.

DAMON.

Tien, Lisette, voilà dix louis; ne me déguise rien.

LISETTE.

Gardez votre argent, & donnez-vous patience; car je vous déclare que je ne veux encore rien vous dire. Il

faut que je prenne conſeil d'un homme que j'attens aujourd'hui.

DAMON.

Quel homme !

LISETTE.

C'eſt le valet-de-chambre de votre ancien ami Monſieur Liſidor.

DAMON.

Et ce galant homme eſt donc votre conſeil ?

LISETTE.

Oui, Monſieur,

DAMON *en riant.*

Par conſéquent votre amant ?

LISETTE.

Oh ! Vous voulez tout ſavoir. Mais je vous avertis que je ne dis jamais que ce que je veux.

DAMON.

Pour une fille, c'eſt une grande vertu. Vous ne voulez donc point de mes dix louis ?

LISETTE.

Je ne dis pas cela : Et je les prendrai... par complaiſance, pourvû que vous me laiſſiez maîtreſſe de mon ſecret.

DAMON *lui préſentant la bourſe.*

Tant que tu voudras; mais à condition que tu ne le garderas pas toujours.

LISETTE.

Nous verrons ce que Frontin décidera.

DAMON.

Il arrive avec Liſidor, apparemment ?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

DAMON.

Eh, dis-moi, mon enfant; Iſabelle eſt-elle bien ravie de l'arrivée de ſon vieux amant ?

LISETTE.

Hom! Hom!

DAMON.

Quoi?

LISETTE.

Hé! Hé!

DAMON.

Pas trop, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oh! Vous êtes trop dangereux, & je me sauve. [*en souriant.*] Jusqu'au revoir, Monsieur.

DAMON.

Sans adieu, Lisette; je me recommande à Monsieur Frontin.

LISETTE.

Je vous procurerai ses bonnes graces; & j'ose me vanter que je puis les promettre quand je suis sûre qu'on les payera tout ce qu'elles valent.

DAMON.

Je t'entens. Et moi je ne plains point la dépense, quand il s'agit de me satisfaire.

LISETTE.

Sur ce pied-là, Monsieur, nos talens sont à votre service.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

L'Agréable nouvelle que je viens d'apprendre ! Voilà donc le bon-homme Liſidor arrivé ! Il faut que je l'attende ici de pied-ferme, pour le ſonder, pour le dépayſer, & pour le faire donner dans le panneau. Ce ſont-là, ſi je m'en ſouviens, les trois points de mon inſtruction. Reſte à les exécuter : je me ſens de merveilleuſes diſpoſitions à y réuſſir ; & j'oſerois me répondre du ſuccès, ſi j'avois concerté mes manœuvres avec mon aimable Frontin. Mon aimable Frontin ! Mais je l'aime donc toujours ? Oui, ma foi ; quand je ſonge que je ſuis ſur le point de le revoir, je ſens que le cœur me bat. Mais que ne paroît-il donc, cet animal-là ? Il y a une heure qu'il devroit être ici. Eſt-ce que ſa paſſion pour moi ſeroit uſée comme celle de ma Maîtreſſe pour ſon Maître ? Oh ! je n'en crois rien. Notre amour n'a que cinq ans ; & cinq ans ne m'auront pas effacée... Hum ! Ne jurons de rien, cependant. Bien ſouvent un temps plus court éteint les plus vives amours. Pour moi, je n'ai rien à me reprocher. Mais ſi Frontin m'eſt infidéle, je proteſte, je jure... que je m'en conſolerai. Ah, le voici lui-même, ſi je ne me trompe ! Je devrois lui cacher ma joie ; mais je n'en ai pas la force.

SCENE II.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

AH, ciel! Eſt-ce toi, mon pauvre Frontin?

FRONTIN.

Moi-même, en propre original.

LISETTE.

Que j'ai de joie de te revoir!

FRONTIN.

Que je vais avoir de plaiſir à t'embraſſer!

LISETTE.

Tout doux, Monſieur Frontin. Songez que nous devons nous marier, & qu'il n'eſt pas ſéant que votre future épouſe vous laiſſe prendre des libertés d'avance.

FRONTIN.

Tu les rabattras.

LISETTE.

Non, non, je ne veux rien rabattre.

FRONTIN.

Mais ſonge donc, mon adorable, qu'il y a cinq ans que je ne t'ai vûe.

LISETTE.

Je n'y ai que trop ſongé.

FRONTIN.

Mais, là, ſérieuſement, tu m'aimes donc toujours?

LISETTE.

Comme le premier jour que je t'aimai.

FRONTIN.

Et moi, je t'aime comme le premier jour que je te vis. Ton minois, ta vivacité, ton eſprit, me tournerent la cervelle.

LISETTE.

Et préſentement, comment me trouves-tu ?

FRONTIN.

Je te trouve embellie ; c'eſt tout le changement que je remarque en toi.

LISETTE.

Oh ! oh ! Tu es devenu bien galant ! Tel maître, tel valet. On voit bien que tu es au ſervice du plus amoureux, & du plus conſtant de tous les hommes.

FRONTIN.

Pour amoureux, oui. Pour conſtant, néant.

LISETTE.

Comment ? Monſieur Liſidor n'eſt plus amoureux de ma maîtreſſe ?

FRONTIN.

Non, ma chere ; mais je lui ai fait ſerment de n'en rien dire ; & tu vois bien que ma conſcience ne me permet pas de te révéler ſon ſecret.

LISETTE.

Ta conſcience me paroît auſſi délicate que la mienne. Laiſſons-les parler, & allons notre train. Si ton maître eſt inconſtant, ma maîtreſſe eſt infidelle.

FRONTIN.

Tout de bon ?

LISETTE.

Oui. Elle aime un jeune Chevalier.

FRONTIN.

Il eſt amoureux d'une Orpheline de dix-neuf ans.

LISETTE.

Son Chevalier n'a pas un ſou.

FRONTIN.

Sa Poulette n'a pas une obole.

LISETTE.

Elle veut ſe marier ſecrettement avec lui.

FRONTIN.

Il veut ſe marier ſecrettement avec elle.

LISETTE.

LISETTE.

Et elle m'a fait confidence de ſon deſſein, afin que je l'aide à tromper Liſidor.

FRONTIN.

Et il ma confié ſon projet, afin que je l'aide à tromper Iſabelle.

LISETTE.

Bon ; inconſtance réciproque. Tout eſt égal des deux côtés ; & je m'en réjouis de tout mon cœur.

FRONTIN.

Tu as raiſon. Jamais nous n'aurons une plus belle occaſion de faire fortune. Quand nos maîtres nous confient leurs ſecrets, ils ſont à notre diſcrétion ; leur bourſe nous eſt ouverte, tant qu'ils ont beſoin de nous. Faiſons bien valoir ce beſoin, & preſſurons vivement.

LISETTE.

Va, va, je m'en tire comme une autre.

FRONTIN.

Et c'eſt mon fort, à moi. Je puis dire, ſans me vanter, que j'ai toujours eu une vive inclination pour l'argent ; mais, tiens, depuis que j'ai deſſein de t'épouſer, ce n'eſt plus une inclination, c'eſt une fureur. J'ai déja fait ma main fort honnêtement. Il faut augmenter nos fonds ; c'eſt à quoi nous allons travailler tous deux. Mais ſéparons-nous, mon enfant, de peur qu'on ne ſoupçonne notre intelligence. Mon maître va venir dans le moment, s'il peut ſe réſoudre à quitter ſa nouvelle maîtreſſe, car il ne la perd guéres de vûe.

LISETTE.

Apprens-moi qui elle eſt, je te prie.

FRONTIN.

C'eſt une perſonne de très-bonne famille. A quatre ans elle perdit ſa mere. Son pere, vieux officier, brave homme, mais homme de plaiſir, ayant mangé ſon bien au Service, une majorité de Place, & une penſion modique, faiſoient toute ſa richeſſe. Il eſt mort depuis ſix

mois ; & toute ſa richeſſe eſt morte avec lui.

LISETTE.

Belle ſucceſſion !

FRONTIN.

La pauvre Angélique ſa fille qui vivoit ſous la direction d'une vieille tante, s'eſt trouvée ſans autre reſſource que celle de ſa jeuneſſe.

LISETTE.

Ah, le mauvais fond, ſi la fortune ne le fait pas valoir !

FRONTIN.

C'eſt en Flandres que mon maître l'a vûe dans ce triſte état : il a commencé par avoir pitié de cette belle affligée ; la pitié s'eſt tournée en amour, & l'amour en propoſition de mariage.

LISETTE.

Et la belle a pû l'écouter de la part d'un amant ſi ſurannné ?

FRONTIN.

Ce n'eſt pas la belle qui a écouté, c'eſt ſa tante. Flattées d'un mariage ſecret qu'on leur propoſe avec des avantages conſidérables, elles ſe ſont laiſſées conduire à Paris, où le bon-homme les tient cachées depuis trois jours, très-impatient de conclure ce mariage, dont le contrat eſt déja dreſſé, & dont il fixera le jour dès qu'il aura pû rompre ſes engagemens avec Iſabelle. Mais j'apperçois le bon-homme. Tenons-nous ſur nos gardes, car il eſt fin & ſoupçonneux.

SCENE III.

LISIDOR, LISETTE, FRONTIN.

LISIDOR.

AH, te voilà, Liſette ! Bon jour, friponne. Comment te portes-tu ? Comment ſe porte ta maîtreſſe ? Eſt-elle ici ? Que te diſoit Frontin ? Que lui répondois-tu ? Y a-t-il long-temps que vous êtes enſemble ?

LISETTE *fort vîte.*

Bon jour, Monſieur. Je me porte bien. Ma maîtreſſe eſt en bonne ſanté ; elle vient de ſortir. Frontin ne m'a rien dit ; je ne lui ai rien répondu : il n'y a pas une minutte qu'il eſt avec moi.

LISIDOR.

La réponſe eſt vive & préciſe. Cette fille a de l'eſprit.

FRONTIN.

Et du plus fin ; je m'y connois.

LISETTE.

Quand je n'en aurois point du tout, je ſers une maîtreſſe qui en a tant, qu'il faudroit que je fuſſe imbécille ſi je n'en prenois pas quelque teinture.

LISIDOR.

Iſabelle, effectivement, eſt la perſonne du monde la plus ſpirituelle.

LISETTE.

Et la plus charmante.

LISIDOR.

Oui, oui, je me ſouviens qu'elle l'étoit autrefois.

LISETTE.

Autrefois ? Elle l'eſt bien encore.

LISIDOR.

Je le veux croire. Mais ſi tu l'avois vûe il y a trente ans !

LISETTE.

Mon Dieu, ne dattez pas de si loin : un amant bien tendre doit ignorer l'âge de sa maîtresse.

LISIDOR.

Oui, quand rien ne l'en fait souvenir.

LISETTE.

C'est le cas où vous êtes. Il y a des beautés éternelles.

LISIDOR.

Elles sont bien rares.

LISETTE.

Vous en retrouverez une ici. Elle n'a presque rien perdu de ses charmes ; ni vous non plus, en vérité.

LISIDOR.

Crois-tu cela, friponne ?

LISETTE.

Oui, je le crois ; & ma maîtresse va vous le confirmer.

LISIDOR.

J'ai bien peur du contraire. Les années, les fatigues de la guerre ont bien altéré mes traits.

LISETTE.

Vos traits ne vous donnent que trente ans tout au plus.

LISIDOR.

Ils cachent donc la moitié de mon âge ?

LISETTE.

Vous avez beau vous dénigrer, vous n'y gagnerez rien, car Isabelle vous aime avec une passion, une tendresse, une fidélité...

FRONTIN.

Oh ! En ce pays-ci les femmes sont si fidéles !

LISIDOR.

Paris est donc bien changé ?

LISETTE.

Je vais annoncer votre retour à Mademoiselle, pour lui procurer au plûtôt le plaisir inexprimable de vous revoir.

LISIDOR.

Je te ſuis obligé ; mais ſi elle a quelque affaire preſſante, ne l'en détourne pas. Entens-tu, Liſette ?

LISETTE.

Ah ! Monſieur, que dites-vous ? Sa plus preſſante affaire eſt celle de jouir de votre agréable préſence. Sans adieu, Monſieur. Ne vous impatientez pas, je vous prie ; je vais vous l'envoyer le plûtôt qu'il me ſera poſſible.

SCENE IV.

LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.

J'Enrage.

FRONTIN.

Voilà une perſonne qui vous aime furieuſement.

LISIDOR.

Qui ? Liſette ?

FRONTIN.

Non pas, non pas. Votre Maîtreſſe.

LISIDOR.

Quelle Maîtreſſe ?

FRONTIN.

Eh, parbleu, l'ancienne.

LISIDOR.

L'ancienne ! L'ancienne ! Je ne le vois que trop. Je ſuis bien malheureux ! Tout le monde ſe plaint que les femmes ſont inconſtantes ; & moi, j'enrage de les trouver trop fidelles.

FRONTIN.

Il faut que votre étoile ſoit bien maligne ! Mais dans l'humeur où je vous vois, vous allez rompre bruſquement avec Iſabelle ?

LISIDOR.

La peſte, que je n'ai garde ! Le dépit, la jalouſie ſe mettroient d'abord en campagne. On pourroit découvrir mes nouveaux engagemens, & les rompre en vertu des anciens, qui ſont les plus forts, comme tu ſais.

FRONTIN.

Vraiment oui, je le ſai. Si votre ſecret tranſpire, vous êtes perdu.

LISIDOR.

Prens bien garde de le laiſſer échapper.

FRONTIN.

J'y fais mon poſſible; mais j'ai bien de la peine à le retenir.

LISIDOR.

Comment, coquin, tu ſerois homme à me trahir ?

FRONTIN.

Non, je ſuis à toute épreuve. Mais ſi l'on alloit m'offrir de l'argent ?

LISIDOR.

Il n'y a pas long-temps que je t'ai donné trente piſtoles.

FRONTIN.

Cela eſt vrai : mais trente autres encore me rendroient bien plus ſûr de moi.

LISIDOR.

Tien, les voilà.

FRONTIN.

Cela me rend ſes forces.

LISIDOR *à part.*

Le fripon ! [*haut.*] Va, mon cher enfant, tu ſeras content. Ah ! Morbleu, voici ma vieille Maîtreſſe. Cours vîte où tu ſais, & dis à mon adorable, que je la rejoindrai bien-tôt.

SCENE V.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE *accourant.*

Est-ce bien lui-même ? Ne m'a-t-on point flattée ? Non, c'eſt une vérité. Vérité charmante ! Je vous revois donc, mon cher, mon bien-aimé Liſidor !

LISIDOR.

Ma belle, mon aimable, ma charmante Iſabelle !

ISABELLE.

Je ſuis dans une joie...

LISIDOR.

Et moi, dans un tranſport...

ISABELLE.

Qui me bouleverſe les ſens.

LISIDOR.

Qui me fait extravaguer.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

LISIDOR.

Je me meurs.

ISABELLE.

Tâchons de nous remettre ; car en vérité cet état-là eſt trop violent.

LISIDOR.

Oui, ſi violent, que j'ai bien de la peine à le ſoutenir.

ISABELLE.

L'excès de la joie eſt ſi dangereux !

LISIDOR.

La joie exceſſive glace le ſang.

ISABELLE.

Cela eſt vrai, au moins. Le froid me prend depuis la tête juſqu'aux pieds.

LISIDOR.

Je vous en offre autant. Je me ſens tout-à-coup auſſi froid qu'un marbre.

ISABELLE.

Voyez l'effet du ſaiſiſſement!

LISIDOR.

Oh! Je ſuis ſi ſaiſi, ſi ſaiſi... que je n'ai pas la force de vous regarder.

ISABELLE.

Moi, je vous regarde; mais c'eſt avec une certaine nonchalance... un certain ſang froid... qu'on prendroit pour de l'indifférence.

LISIDOR.

Voilà comme je ſuis. Les grandes paſſions ont des ſymptômes bien étranges.

ISABELLE.

Il faut les ſentir pour les connoître. Mais eſſayons de nous calmer, mon cher Liſidor. Voyons-nous... regardons-nous... parlons-nous comme... ſi... nous ne nous aimions plus.

LISIDOR.

C'eſt juſtement ce que j'allois vous propoſer.

ISABELLE.

Rien n'eſt ſi beau que de ſe poſſéder.

LISIDOR.

Oh, la tranquillité eſt une grande vertu! C'eſt la ſource de la ſanté. Les paſſions, au contraire, mettent l'eſprit hors de ſon aſſiette, & précipitent la circulation.

ISABELLE.

Oui, cela cauſe... des agitations.

LISIDOR.

Qui ſont très-inquiétantes. Quand on n'eſt plus jeune; il ne faut plus s'occuper que de ſa ſanté.

ISABELLE.

ISABELLE.

A propos de santé, comment va la vôtre ?

LISIDOR.

Mal, depuis quelque temps.

ISABELLE.

Hélas ! Je suis tout de même. Ne me trouvez-vous pas bien changée ?

LISIDOR.

Vous me paroissez toujours très-aimable. Mais, à vous dire le vrai, vous n'êtes plus la même. Et moi, comment me trouvez-vous ?

ISABELLE.

Toujours charmant. Mais vous n'êtes plus si jeune, si frais, si dispos que vous étiez.

LISIDOR.

Vraiment non, je ne suis plus si jeune. Je me sens d'une foiblesse, d'un anéantissement, qui vous feroient pitié.

ISABELLE.

Et moi, mon pauvre ami, je n'ai plus de goût pour rien. Le rhume ne me quitte point ; je tousse jour & nuit. [*Elle tousse.*]

LISIDOR.

Je suis dans le même état, [*Il tousse.*] Je crains même d'être pulmonique. [*Ils toussent tous deux.*]

ISABELLE.

Je vois que nous sommes consiqués. Quelle pitié ! Mais, tenez, malgré nos infirmités, il faut nous aimer toujours.

LISIDOR.

C'est bien dit, aimons-nous ; nous nous en tiendrons là tant que nous le jugerons à propos.

ISABELLE.

Oui, oui, rien ne nous presse. Vivons dans une bonne petite amitié. C'est quelque chose de si doux que l'amitié !

LISIDOR.

Elle n'eſt point incommode, point inquiette, point turbulente comme l'amour.

ISABELLE.

Oh, fi, l'amour ! Il eſt ridicule à notre âge.

LISIDOR *d'un ton gai.*

Vous ne m'aimez donc plus, ma charmante ?

ISABELLE.

Ce n'eſt pas cela que je veux dire ; mais ſeulement, qu'il faut nous aimer déſormais, ſans nous en parler.

LISIDOR.

Vous avez raiſon ; & je veux être un coquin ſi je vous en parle de ma vie.

SCENE VI.

DAMON, LISIDOR, ISABELLE.

DAMON.

Avec votre permiſſion, Mademoiſelle, il faut que j'embraſſe mon cher Liſidor. J'apprens votre retour avec joie, & je viens, comme votre plus ancien ami, vous féliciter l'un & l'autre de ce qu'enfin vous voilà réunis. Perſonne ne prend plus de part que moi, je vous jure, au plaiſir que vous reſſentez tous deux.

LISIDOR *froidement.*

Je vous en rens mille graces, mon cher Damon.

ISABELLE *ſur le même ton.*

Monſieur, vous nous faites bien de l'honneur.

DAMON.

Oh, oh ! Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Je croyois vous trouver dans les tranſports, dans les raviſſemens, dans les extaſes, & vous voilà preſque immobiles ?

ISABELLE.

C'eſt que la ſurpriſe...

LISIDOR.

A des effets... bien ſurprenans.

DAMON.

D'accord. Mais vous devriez en être remis, & vous témoigner réciproquement...

ISABELLE.

Vous ne ſongez pas que nous ne ſommes plus jeunes, & que ce qui nous convenoit autrefois, ſeroit très ridicule aujourd'hui.

LISIDOR.

Nous nous aimons préſentement comme des perſonnes raiſonnables doivent s'aimer. L'amour guide la jeuneſſe, la vieilleſſe guide l'amour.

DAMON.

Hom! Il eſt bien foible, quand il ſe laiſſe mener.

ISABELLE.

Pour moi, je ne ſuis plus amoureuſe que de la raiſon.

DAMON.

Si bien donc que c'eſt la raiſon qui va vous marier? Tant mieux. Un mariage de raiſon eſt toujours plus heureux qu'un mariage d'inclination. Rien ne s'oppoſe plus au vôtre; & je ne doute point que vous n'en ayez fixé le jour. A quand la nôce? J'y veux danſer, je vous en avertis.

ISABELLE.

Nous n'avons encore rien déterminé ſur cela.

LISIDOR.

Que diable! Eſt-ce qu'on débute d'abord par un mariage? Vous ne nous donnez pas le temps de reſpirer. C'eſt une affaire qu'il faut préparer à loiſir.

DAMON.

Eh, mon Dieu, il y a ſi long-temps que vous préparez. Il me ſemble que tout ce qui vous reſte à faire, c'eſt de

ſigner la minutte du contrat que monſieur Subtil a dreſſé pour vous il y a vingt-cinq ans.'

ISABELLE.

Oh ! Il y a bien des clauſes à réformer dans cette minutte-là.

LISIDOR.

Sans doute. Il faut la relire, & en peſer mûrement les articles.

ISABELLE.

On ne penſe pas à un certain âge, comme on penſoit dans ſa jeuneſſe.

LISIDOR.

Les diſpoſitions ſont bien différentes. Quand nous dictâmes la minutte du contrat, nous pouvions nous flatter de nous donner des héritiers. Et moi qui vous parle, moi, j'aurois répondu d'une poſtérité nombreuſe... Mais aujourd'hui je ne compterois pas ſur un fils unique.

ISABELLE *à Damon.*

Voyez quelle révolution ! Vous jugez bien, qu'étant auſſi riches que nous le ſommes, il faut que nous prenions de ſages précautions, par rapport aux biens que nous pourrons laiſſer.

DAMON.

Vous voilà bien embarraſſés ! Il faut ſtipuler dans le contrat, que vous laiſſez vos biens au dernier vivant ; c'eſt ainſi qu'en uſent des perſonnes qui s'aiment auſſi tendrement que vous faites, & qui craignent de mourir ſans héritier.

ISABELLE.

Vous avez raiſon. Mais...

DAMON.

Quoi, mais ?

ISABELLE.

Il faut que vous ſachiez que j'ai un neveu...

LISIDOR.

Vous avez un neveu ?

ISABELLE.

Oui, un neveu que j'aime passionnément, & à qui je veux assurer la plus grande partie de ma succession.

LISIDOR.

Cela est très-raisonnable.

DAMON.

Comment, vous approuvez cela ?

LISIDOR.

Pourquoi non, puisque je suis dans le même cas ? J'ai une niéce charmante... que j'aime à l'adoration, & que je veux faire mon héritiere.

DAMON.

Voilà de bons parens !

ISABELLE.

Y a-t-il rien de plus naturel ?

LISIDOR.

Tenez, ma chere Isabelle, il me vient une idée qui, je croi, ne vous déplaira pas : j'ai envie, si vous le trouvez bon, d'envoyer chercher ma niéce au plûtôt, & de lui donner céans un appartement. Elle est jeune & sans expérience : vous avez de l'esprit, vous êtes sage & prudente. Faites-moi la grace, Mademoiselle, de la prendre ici sous votre direction.

ISABELLE.

Volontiers, pourvu que vous preniez mon neveu sous la vôtre, & que vous consentiez qu'il demeure avec nous. C'est un bon enfant, un joli garçon ; mais il est si jeune, si étourdi, si folâtre, qu'on ne peut veiller de trop près à sa conduite.

LISIDOR.

C'est un emploi fatigant, à la vérité, mais je m'en charge de tout mon cœur, par reconnoissance de ce que vous voulez bien faire pour ma niéce.

ISABELLE.

Je vous répons d'elle.

LISIDOR.

Et moi de votre neveu.

ISABELLE.

Pour vous prouver d'avance combien votre niéce m'eſt chere, je vous promets que je lui ferai un préſent qui ne ſera pas indigne d'elle.

LISIDOR.

Je vous en remercie de tout mon cœur; & je vous jure que j'en uſerai de même à l'égard de votre cher neveu.

DAMON.

Parbleu, vous m'étonnez bien tous deux. Je ne vous avois jamais entendu parler de ce neveu, ni de cette niéce.

ISABELLE.

Vous ne ſavez pas que j'avois une ſœur mariée en Bretagne?

LISIDOR.

Et moi, un frere établi en Provence?

DAMON.

En Provence? C'eſt ce que j'ignorois.

LISIDOR.

Cela eſt vrai pourtant.

DAMON *à Iſabelle.*

Et pour ce qui eſt de votre ſœur, Mademoiſelle, on a toujours dit qu'elle étoit morte ſans enfans.

ISABELLE.

Sans enfans! En vérité, je vous trouve admirable! Ma ſœur aura été mariée vingt ans, ſans avoir eu du moins un fils? Quand vous le verrez ici, qu'aurez-vous à dire?

DAMON.

Pas le mot.

LISIDOR.

Et quand ma niéce paroîtra, que pourrez-vous m'objecter?

DAMON.

Oh! Rien du tout.

ISABELLE.

Hé bien, je m'en vais chercher mon neveu. Bon jour.

LISIDOR.

Et moi, ma niéce. Bon ſoir.

SCENE VII.

DAMON *ſeul.*

OUais! Je ne comprens rien à tout ceci. Point de joie de ſe revoir; plus d'empreſſement de ſe marier. L'un ne paroît occupé que de ſa niéce; l'autre ne penſe qu'à ſon neveu. Voilà un neveu & une niéce qui me ſont bien ſuſpects! Cela pique ma curioſité. D'ailleurs, on veut ſe cacher de moi, je le ſens bien; & j'en ſuis vivement offenſé. J'entrevois un myſtere que je ne puis pénétrer encore, mais il faut que j'en vienne à bout à quelque prix que ce ſoit: ce ſera pour moi un régal délicieux; & un vrai plaiſir ne coûte jamais trop.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

[illegible]

SCENE II.

ISABELLE, [illegible]

A ij

ISABELLE.

Je ne le reconnois pas ; mais je n'ai garde de m'en plaindre. Je voudrois qu'il fût encore plus ſtupide & plus imbécile. Après tout, que puis-je deſirer davantage ? Il conſent que mon neveu demeure ici.

LISETTE.

Comment, votre neveu ?

ISABELLE.

Oui, mon neveu, mon enfant.

LISETTE.

Eh ! Où eſt-il donc ce neveu ? Je ne l'ai jamais vû.

ISABELLE.

Tu le verras bien-tôt. C'eſt mon chevalier, celui que j'aime, celui que j'épouſe.

LISETTE.

Quoi, Mademoiſelle, ce chevalier que vous aimez, eſt votre neveu ?

ISABELLE.

Eh non, il ne l'eſt pas. C'eſt un titre que je lui donne, afin d'avoir un prétexte honnête pour lui faire occuper ici un appartement.

LISETTE.

Ah ! J'entens votre affaire. Et Monſieur Liſidor a crû cela ſur votre parole ?

ISABELLE.

Il n'a pas fait la moindre objection, & ne s'eſt pas même aviſé d'en douter.

LISETTE.

Il faut qu'il radote ; car, s'il avoit une once de jugement, il ſentiroit que vous le trompez.

ISABELLE.

Hélas ! Le pauvre homme n'a plus aucune ſenſibilité.

LISETTE.

Je ne m'étonne pas ſi vous vous défaites de lui. A quoi vous ſeroit-il bon ?

ISABELLE.

A rien du tout. Nous ſommes convenus de nos faits auſſi tranquillement que je le deſirois.

LISETTE.

Quel en eſt le réſultat ?

ISABELLE.

De vivre déſormais enſemble comme deux bons amis. Tu vois bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Mais cela veut dire que vous ne vous aimez plus.

ISABELLE.

Tu vas trop loin, Liſette. Nous ne ſommes plus amoureux l'un de l'autre, à la vérité ; mais nous ferons ſuccéder à l'amour une tendre amitié.

LISETTE.

Abus que tout cela. Cette amitié prétendue qu'on fait parade de ſubſtituer à l'amour, n'eſt qu'un maſque honnête pour cacher le dégoût, pour déguiſer l'inconſtance, & pour la rendre un peu moins odieuſe. Tous les amans qui dégénérent en amis, ſont de francs hypocrites qu'on ne devroit point ſouffrir dans un pays bien policé. L'amitié ne peut réſider dans un cœur qu'une paſſion plus violente occupe tout entier. Des amis peuvent devenir de vrais amans ; mais des amans ne peuvent point devenir de vrais amis.

ISABELLE.

Tout le monde eſt donc dans l'erreur ?

LISETTE.

Dites que tout le monde y veut être. Ceux qui la prêchent le plus vivement, ſont ceux qui ſentent mieux le contraire.

ISABELLE.

En vérité, Liſette, je crois que tu as raiſon. Car non-ſeulement je n'aime plus Liſidor ; mais je voudrois ne l'avoir jamais aimé, que nous ne nous fuſſions jamais

vûs, ou que nous priſſions une ferme réſolution de ne nous revoir jamais.

LISETTE.

Vous voyez que je ne raiſonne pas en l'air, & que mes maximes ſont fondées ſur l'expérience.

ISABELLE.

Tu as trop d'eſprit pour une femme de chambre.

LISETTE.

Auſſi n'étois-je pas née pour l'être. Enfin, je ne ſuis pas la dupe des apparences; & je conclus avec juſte raiſon que l'amour & l'amitié meurent toujours en même temps.

ISABELLE.

Cependant, Liſette, je me ſens encore un fonds de complaiſance pour Liſidor; & comme je l'ai trouvé auſſi liant & auſſi facile que je le deſirois, au ſujet de mon neveu prétendu, j'ai cru devoir l'en récompenſer de ma part, en conſentant qu'il amenât ici ſa niéce.

LISETTE,

Monſieur Liſidor a une niéce?

ISABELLE.

Oui. Mais une niéce véritable, qu'il veut faire ſon héritiere.

LISETTE *à part.*

Friponnerie de part & d'autre.

ISABELLE.

Cette circonſtance eſt heureuſe pour moi; n'eſt-il pas vrai, Liſette?

LISETTE.

Oh! Très-heureuſe, aſſurément.

ISABELLE.

Car en feignant d'imiter Liſidor, j'arrive à mes fins ſans lui donner le moindre ſoupçon. Oh ça, il faut préſentement que je te donne tes inſtructions.

LISETTE.

Voyons.

ISABELLE.

Voici l'adreſſe du Chevalier. Elle t'indique la rue & la maiſon où il demeure. Tu les trouveras facilement, car ce n'eſt pas loin d'ici.

LISETTE.

Fort bien. Et que voulez-vous que je lui diſe, à ce Chevalier?

ISABELLE.

Ce que je viens de te confier. Mais recommande-lui le ſecret, ma chere Liſette, & fais-lui bien comprendre que ſon bonheur dépend de ſa prudence & de ſa diſcrétion; qu'il faut tromper... le Public, & ſi finement Liſidor, qu'il ne puiſſe pas pénétrer le myſtere.

LISETTE.

Tout cela eſt très-bien imaginé. Mais il me vient un ſcrupule.

ISABELLE.

A toi?

LISETTE.

Un ſcrupule qui me tourmente, & que j'aurai peine à détruire.

ISABELLE.

Et quel eſt-il?

LISETTE.

Vous convenez que Monſieur Liſidor eſt la bonté même. Cependant vous voulez le tromper; & vous avez beſoin de mes ſoins & de mon adreſſe pour y réuſſir?

ISABELLE.

J'en demeure d'accord.

LISETTE.

Vous y gagnerez, ſelon les apparences. Mais moi, qu'y gagnerai-je, s'il vous plaît? Des reproches, que me fera ma conſcience, qui a toujours eu une averſion preſque invincible pour tout ce qui bleſſe la candeur & la bonne foi. Voyez quelle violence il faudra que je me faſſe pour vous aider à rompre vos premiers engagemens, en abu-

tant de la ſimplicité d'un honnête homme ! Cela me paroît un crime effroyable ; & je me fais même un ſcrupule de garder votre ſecret.

ISABELLE.

Quoi, ma chere Liſette, tu m'abandonnerois au beſoin ? Tu voudrois me perdre ?

LISETTE.

Prenez-vous-en à ma conſcience.

ISABELLE.

N'y auroit-il pas moyen de la gagner ?

LISETTE.

Je crains bien que non. Du moins, ſuis-je très-aſſurée qu'elle ne ſe rendra pas pour une bagatelle.

ISABELLE *tirant ſa bourſe.*

Je le croi. Mais ce n'eſt pas une bagatelle que ceci. Regarde, Liſette.

LISETTE.

Ah ! Mademoiſelle, cachez-moi cela.

ISABELLE.

Pourquoi ?

LISETTE.

C'eſt que je crains ma foibleſſe.

ISABELLE.

Tien, garde cette bourſe ; elle eſt bien conditionnée, & je t'en fais préſent.

LISETTE

ouvrant la bourſe : & tirant quelques piéces.

Ah, maudites eſpéces ! Il n'y a point de conſcience qui tienne contre vous.

ISABELLE.

Hé bien, tu te rens donc, Liſette ?

LISETTE *ſerrant la bourſe.*

En voilà la preuve. [*à part.*] Ma foi, l'hypocriſie eſt un bon métier ; & je ne m'étonne plus ſi tant d'honnêtes gens s'en mêlent.

ISABELLE.

Va vîte où je t'ai dit. Une affaire preſſée m'oblige de ſortir ; & je reviens à l'inſtant pour recevoir mon cher neveu. Mais que vois-je ? Le voici lui-même.

SCENE III.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE *à Iſabelle.*

Quoi ? C'eſt-là ce Chevalier ?

ISABELLE.

Eh vraiment oui, Liſette.

LISETTE.

La peſte ! Vous choiſiſſez bien vos neveux ?

ISABELLE.

Que venez-vous faire ici, Chevalier ? Il n'eſt pas encore temps que vous y paroiſſiez. Je tremble que Liſidor ne vous voye, avant que je vous aye inſtruit de mes intentions, & de la maniere dont vous devez vous conduire en ſa préſence.

LE CHEVALIER.

Quel eſt ce Liſidor, Mademoiſelle ?

LISETTE *au chevalier.*

Dites ma tante.

LE CHEVALIER.

Ma tante ? Que veut dire cette fille ?

ISABELLE.

Je l'avois chargée de vous mettre au fait de ce qui vient de ſe paſſer ici, & de la réſolution que j'ai priſe ſur votre ſujet. Elle devoit pour cela vous aller trouver de ma part. Vous nous prévenez, & je devrois m'expliquer avec vous ſur le champ ; mais le bon-homme pourroit

arriver trop tôt ; c'eſt pourquoi je conclus, mon cher Chevalier...

LISETTE *à Iſabelle.*

Dites mon cher neveu.

LE CHEVALIER.

Ma tante, mon neveu ! Je ne comprens rien à tout cela.

ISABELLE.

Je vous débrouillerai ce myſtere chez ma couſine Doriméne, où je vais me rendre dans le moment. Venez m'y trouver au plus vîte, je vous en conjure, & ne vous montrez point ici que vous ne ſoyez au fait.

LE CHEVALIER.

Cela ſuffit, Mademoiſelle. Partez, & je vous ſuis.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

A Ce que je puis voir, vous êtes femme de chambre, & confidente d'Iſabelle ?

LISETTE.

Vous devinez juſte.

LE CHEVALIER.

Ne pourriez-vous point d'avance me donner quelque idée des intentions de votre Maîtreſſe ?

LISETTE.

Je n'y vois nul inconvénient. Elle veut faire votre fortune.

LE CHEVALIER.

Et par quel moyen ?

LISETTE.

En vous épouſant ; mais très-ſecrettement, je vous en avertis. Que dites-vous à cela ?

LE CHEVALIER *froidement.*

Que je lui ſuis très-redevable, & que je tâcherai de mériter ſes bontés.

LISETTE.

Oh, oh, votre reconnoiſſance me paroît bien froide! Ah, ma pauvre Maîtreſſe, que vous êtes folle!

LE CHEVALIER.

Quelle folie fait-elle donc?

LISETTE.

Celle de vous épouſer. En eſt-il une plus grande?

LE CHEVALIER.

Je vous entens. Vous voulez dire que je ſuis trop jeune pour elle?

LISETTE.

Eh non, non, vous n'êtes pas trop jeune pour elle; mais elle eſt trop vieille pour vous. Parlez franchement. Eſt-ce que vous l'aimez?

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas que j'en ſois amoureux... poſitivement.

LISETTE.

Poſitivement? Comment l'êtes-vous donc?

LE CHEVALIER.

Comme un honnête-homme; comme un homme capable de reconnoiſſance.

LISETTE.

Quand l'amour n'eſt nourri que de reconnoiſſance, ah, qu'il eſt maigre & languiſſant!

LE CHEVALIER.

Vous ne valez rien, Mademoiſelle Liſette?

LISETTE.

Vous vous trompez, Monſieur le Chevalier. Je ne ſuis pas méchante; mais je connois le cœur humain; & je m'en vais gager tout ce que vous voudrez que vous avez quelque inclination.

LE CHEVALIER.

A quoi connoiſſez-vous cela?

LISETTE.

LISETTE.

A vos yeux, où je vois une certaine langueur qui vous décéle ; à certains ſoupirs qui vous échappent, quoique vous vous efforciez de les retenir. Oui, ma foi, vous étes amoureux.

LE CHEVALIER.

Oh, oh, ceci n'eſt pas mauvais ! Vous vous piquez donc de deviner les gens ?

LISETTE.

Si je m'en pique ! Je ne m'y trompe jamais. Par exemple, j'ai deviné tantôt que ma maîtreſſe étoit amoureuſe de vous ; me ſuis-je trompée ?

LE CHEVALIER.

Je me flatte que non.

LISETTE.

Et je devine que vous aimez quelque jeune perſonne que vous ne pouvez épouſer, parce que vous n'avez pas aſſez de bien pour elle, ou qu'elle n'en a pas aſſez pour vous.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu ayes un démon familier qui te révele ce qu'il y a de plus caché.

LISETTE.

Mon démon familier c'eſt le bon ſens. On devine tout quand on raiſonne juſte. Eſt-il naturel qu'un jeune homme comme vous ne ſoit pas amoureux, & qu'il ſacrifie une paſſion violente, à une perſonne qui n'en peut plus inſpirer ? C'eſt un prodige qui ne peut arriver que par un coup de déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

Apparemment que ta maîtreſſe t'a donné ordre de ſonder mon cœur ?

LISETTE.

Non, en vérité. Et pour vous prouver ce que je vous dis, ma maîtreſſe eſt aſſez folle pour ſe perſuader que vous l'aimez à la fureur.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc veux-tu lire dans mes penſées ?

LISETTE.

Pour vous aider, ſi je puis, à devenir heureux, & pour empêcher ma maîtreſſe de ſe rendre malheureuſe.

LE CHEVALIER.

Elle ne peut l'être avec moi.

LISETTE.

Elle le ſera malgré vous. Quand on n'a point de goût pour une femme, on ne peut jamais la rendre heureuſe.

LE CHEVALIER.

J'avoue que c'eſt une tâche bien difficile.

LISETTE.

Difficile ? Vous le trouverez... impoſſible. Tout ce que vous pourrez faire, ma maîtreſſe & vous, quand vous ſerez mariés, c'eſt de vous faire enrager l'un & l'autre.

LE CHEVALIER.

Tu me parles ſi raiſonnablement, que tu commences à gagner ma confiance.

LISETTE.

Si vous me connoiſſiez un peu mieux, vous me la donneriez ſans réſerve. Et pour commencer à la mériter, je vous conſeille d'y penſer à deux fois, avant que d'épouſer Iſabelle. Non qu'elle n'ait beaucoup de mérite, & que j'aye deſſein de la trahir ; mais quand je conſidere vos âges, vous me faites tous deux grande pitié.

LE CHEVALIER.

Je conviens que nous ſommes fort à plaindre : elle, de m'aimer ; & moi, d'être obligé de l'épouſer. Mais que veux-tu, ma pauvre enfant ? Ma naiſſance eſt mon ſeul appanage : & la naiſſance, ſans aucun bien, n'eſt qu'un fardeau inſupportable. La perſonne que j'aime, & que j'épouſerois, ſi j'étois riche, eſt auſſi malheureuſe que moi. C'eſt une fille de qualité, jeune, aimable, ſpirituelle, charmante, en un mot : mais nous nous ſommes

séparés malgré nous, parce que la fortune nous a maltraités également. J'ai le cœur percé, quand je me rappelle sa situation. Sa tante est morte il y a long-temps; elle vient de perdre son pere; & je ne lui connois de parens qu'une vieille tante, aussi peu riche que sa niéce.

LISETTE.

Ce que vous me confiez me rappelle une histoire qu'on m'a contée ce matin. Dites-moi, je vous prie, Monsieur le Chevalier, la personne dont vous me parlez, est-elle de Paris?

LE CHEVALIER.

Non: elle est née, & vit en province.

LISETTE.

Eh, pourrois-je vous demander qui étoit son pere?

LE CHEVALIER.

Un vieux officier, major d'une place de guerre, où j'ai demeuré six mois en garnison.

LISETTE.

Qu'entens-je? Est-il possible que le hazard produise une aventure si merveilleuse!

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire? Qu'y a-t-il de merveilleux dans tout ceci?

LISETTE.

J'en suis si frappée, que je n'ose pousser plus loin mes questions; mais je suis la fille du monde la plus trompée, si vous ne revoyez pas aujourd'hui votre aimable maitresse.

LE CHEVALIER.

Où?

LISETTE.

Dans cette maison-ci.

LE CHEVALIER.

Qu'y viendroit-elle faire?

LISETTE
appercevant Frontin & Angélique.

Eh ! Tenez, vous allez le ſavoir.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LE CHEVALIER, LISETTE.

ANGÉLIQUE *à Frontin, ſans voir le chevalier.*

C'Eſt donc ici la maiſon de Liſidor ?

FRONTIN.

Oui, Mademoiſelle.

ANGÉLIQUE.

Je n'y entre qu'en tremblant.

LE CHEVALIER.

Que vois-je ? En croirai-je mes yeux ?

FRONTIN *à Angélique.*

Un peu de courage, Mademoiſelle ; vous vous y accoutumerez.

ANGÉLIQUE.

Jamais, mon pauvre Frontin, jamais.

LISETTE *au chevalier.*

Qu'avez-vous, Monſieur ? Vous pâliſſez ?

LE CHEVALIER.

Je ne ſai ſi je rêve ou ſi je veille ?

ANGÉLIQUE *à Frontin.*

Je regarde cette maiſon comme un tombeau, où je vais m'enterrer toute vive. Où eſt donc ma tante ? Je crois qu'elle m'a quittée ?

FRONTIN.

On vient de la conduire à l'appartement que vous devez occuper.

ANGÉLIQUE.

Allons la trouver.

LE CHEVALIER *d'une voix foible.*

C'eſt elle. Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Qu'entens-je ?

LE CHEVALIER.

Belle Angélique !

ANGÉLIQUE.

Ah ciel ! Quel ſon de voix vient de me frapper ? Je frémis... Fuyons.

LE CHEVALIER.

Arrêtez un moment.

ANGÉLIQUE.

Je n'en puis plus.

LE CHEVALIER.

Quoi ? C'eſt vous, ma chere Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Quoi ? C'eſt vous, mon cher Chevalier ? Par quelle aventure nous revoyons-nous ? Pourquoi me cherchez-vous ? Ne nous étions-nous pas promis de nous fuir à jamais ?

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai. Mais que venez-vous faire ici ?

ANGÉLIQUE.

J'y viens pour y mourir de regret & de douleur.

FRONTIN.

Que diable veut dire ceci ? Allons, Mademoiſelle, allons rejoindre votre tante.

ANGÉLIQUE.

Je vous ſui. Je ne puis faire un pas. Je ne reſpire plus.

LISETTE.

Je croi qu'elle s'évanouit.

FRONTIN.

Au ſecours donc, Liſette ! Ceci devient tragique.

LISETTE.

Eh, vraiment oui; c'eſt une reconnoiſſance.

LE CHEVALIER

ſe jettant aux genoux d'Angélique.

Regardez-moi, belle Angélique; reprenez vos ſens, ou je vais expirer à vos pieds.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi me rappellez-vous à la vie. Laiſſez-moi mourir; c'eſt l'unique bonheur qu'il me reſte à ſouhaiter.

LE CHEVALIER.

Vivez pour l'amour de moi.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux plus vivre, puiſque je ne puis être à vous.

FRONTIN.

Oh, oh! Voici une plaiſante ſcéne! Eſt-ce qu'ils jouent la comédie?

LISETTE.

Non, mon garçon; ce qu'ils diſent n'eſt point étudié; c'eſt la nature qui parle.

LE CHEVALIER *d'Angélique.*

Du moins expliquez-vous. Dites-moi le ſujet qui vous améne dans cette maiſon.

ANGÉLIQUE.

Si je vous le diſois, Chevalier, j'en mourrois de honte; & je veux croire encore que vous en ſeriez déſeſpéré.

FRONTIN *d Liſette.*

Mais, ſi je ne me trompe, Liſette, ces jeunes gens-là s'adorent?

LISETTE.

Eh, vraiment oui. Les pauvres enfans ſont bien dignes de compaſſion; & je ne puis m'empêcher de pleurer.

FRONTIN.

Ah! Ne pleure pas, je te prie, car je pleurerois auſſi; & cela ſeroit ridicule. Monſieur, & Mademoiſelle, abré-

gez, s'il vous plaît, vos doléances, car mon maître eſt ſur le point de rentrer, & la ſcéne que vous jouez ne le divertiroit pas.

LE CHEVALIER.

Ton maître? Et qui eſt-il? De quoi ſe mêleroit-il? De quel droit trouveroit-il mauvais ce que je dis à Mademoiſelle, & ce qu'elle me répond? Eſt-elle ſous ſa puiſſance?

FRONTIN.

Pas encore tout-à-fait, mais...

LE CHEVALIER.

Comment mais?... Achéve, ou je t'aſſomme.

LISETTE.

Doucement, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Explique-toi tout-à-l'heure.

FRONTIN.

Diable! Voilà un homme bien pétulant.

LE CHEVALIER.

Explique-toi, te dis-je; & ne crois pas m'échapper.

ANGÉLIQUE.

Frontin, ne lui dites rien, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

S'il ne parle pas, il eſt mort.

FRONTIN.

Me voilà dans une belle ſituation! Monſieur, conſidérez, s'il vous plaît, qu'en qualité de valet fidéle je ſuis obligé de garder le ſecret de mon maître.

LE CHEVALIER.

Ce ſecret me regarde comme lui, & je prétens le ſavoir à l'inſtant. Allons, parle, & commence par me dire le nom de ton maître.

FRONTIN.

Oh, volontiers, car ſon nom n'eſt pas un ſecret. Il s'appelle Monſieur Liſidor.

LE CHEVALIER.

Monſieur Liſidor, ſoit. Eſt-ce qu'il connoit Mademoiſelle ?

FRONTIN.

Oh, oui, Monſieur, très-parfaitement.

LE CHEVALIER.

Depuis quel temps ?

FRONTIN.

Depuis environ deux mois.

LE CHEVALIER.

A-t-il la hardieſſe de l'aimer ?

FRONTIN.

Monſieur... c'eſt un homme très-hardi.

LE CHEVALIER.

Nous verrons. Et quel eſt ſon deſſein ?

FRONTIN.

C'eſt ce que je ne ſai pas.

LE CHEVALIER *tirant ſon épée.*

Ah ! Tu ne le ſais pas ?

ANGÉLIQUE.

Que faites-vous, Chevalier ?

LISETTE.

Voulez-vous tuer mon prétendu ?

LE CHEVALIER.

Il ne tient qu'à lui de ſe ſauver de ma fureur. Qu'il réponde exactement à toutes mes queſtions. Ton maître a réſolu d'épouſer Mademoiſelle ?

FRONTIN.

Oui, & non.

LE CHEVALIER.

Comment, oui & non ? Parle plus clairement, ou je jure que dans ce moment même...

FRONTIN.

Voici la vérité toute pure. Mon maître veut épouſer Mademoiſelle,

demoiselle, à la vérité ; mais il veut l'épouser secrettement, par des raisons indispensables.

LE CHEVALIER.

Quelles sont ces raisons ?

LISETTE.

Ma maîtresse vous attend pour vous en dire de pareilles, qui l'obligent aussi à vous épouser en secret.

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel ! Quoi, monsieur le Chevalier se marie avec votre maîtresse !

LISETTE.

La vérité m'est échappée, & il n'y a plus moyen de la retenir. D'ailleurs, je ne vois point de meilleur expédient, pour vous calmer l'un & l'autre, que de vous apprendre que vos fortunes sont pareilles. Monsieur épouse ma maîtresse par nécessité : la même nécessité vous contraint d'épouser le maître de Frontin. Vous n'avez rien à vous reprocher l'un & l'autre.

ANGÉLIQUE.

Cela n'est que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Nous ne devons nous en prendre qu'à notre mauvaise fortune. Quoi, charmante Angélique, vous voir entre les bras d'un autre ? Je n'y survivrai point.

ANGÉLIQUE.

Ma plus douce consolation, Chevalier, c'est que la mort me délivrera bien-tôt de l'horrible tourment auquel ma tante m'a condamnée.

LE CHEVALIER.

Non, infidelle, vous vous consolerez dans les bras d'un époux aimable.

FRONTIN.

Oui, d'un époux de soixante ans ; cela sera consolant.

LE CHEVALIER.

De soixante ans !

FRONTIN.

Tout au moins.

ANGÉLIQUE *au Chevalier.*

Vous voyez combien je suis à plaindre ! C'est vous qui vous consolerez de ma perte, avec une épouse dont les charmes tout puissans sur vous....

LISETTE.

Oui, ces charmes-là n'auront cinquante ans que dans six semaines.

ANGÉLIQUE.

Cinquante ans !

LE CHEVALIER.

Voyez, ma chere Angélique, voyez si je suis moins à plaindre.

ANGÉLIQUE.

Reprenons donc le dessein de ne nous revoir jamais.

LISETTE.

Vous vous verrez tous les jours, à toute heure, à tous momens.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel ! Et par quelle fatalité ?

LISETTE.

C'est que vous demeurerez ici tous deux ; l'un, comme neveu de ma maîtresse ; & l'autre, comme nièce de son maître.

ANGÉLIQUE.

Quelle bizarrerie !

LE CHEVALIER.

J'y trouve de grands motifs de consolation.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je n'y vois que de nouveaux sujets de m'affliger.

LISETTE.

Ne désespérons de rien, & gardez bien le secret sur ce que nous venons de vous révéler. Vous, Monsieur le Chevalier, allez trouver Isabelle; & vous, Mademoiselle, allez prendre possession de votre appartement. Conduis-la, Frontin.

ANGÉLIQUE.

Au moins, Chevalier...

LISETTE.

Plus de discours. Séparez-nous. Sauf à renouer l'entretien quand l'occasion s'en présentera.

ANGÉLIQUE *en s'en allant.*

Hélas!

LE CHEVALIER.

Juste ciel!

SCÈNE VI.

LISETTE *seule.*

L'Aventure est neuve; & je la trouve si touchante, que je m'en sens toute émûe. Je suis presque tentée d'employer mon adresse à rompre les mariages ridicules qui vont séparer ces pauvres amans. Séparer! Mais ils vivront ensemble; ils se verront, ils se parleront, ils s'aimeront, & peut-être plus vivement que s'ils étoient mariés. Les jolis événemens que cela produira! Je me les imagine d'avance, & j'en ris de tout mon cœur. Ah! Monsieur Damon, si vous saviez ce qui se passe, que vous seriez bien vengé! Quelle abondante matiere pour votre humeur caustique! Et que ne me donneriez-vous point, si je lui fournissois un alimen

ſi ſucculente ! Ma foi, j'en ſuis bien tentée. Allons voir s'il ne rôde point encore dans la maiſon. Pourvû que je trouve mon compte en tout ceci, je n'aurai pas de peine à vaincre mes ſcrupules.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

IL me ſemble que monſieur Damon nous néglige bien ! Je croyois qu'il épioit ici ma maîtreſſe : j'ai beau parcourir la maiſon, je ne le trouve nulle part. Seroit-il tombé dans l'inaction, lui qui veut tout ſavoir & tout voir, & qui s'embarraſſe plus des affaires des autres que des ſiennes ? Mais le voici qui court après Frontin. Il veut le faire jaſer, ſans doute ; & je le reconnois à cette manœuvre.

SCENE II.

DAMON, FRONTIN, LISETTE.

DAMON *à Frontin.*

MAis écoutez-moi.

FRONTIN.

Non, Monſieur, je ſuis honnête garçon, & je n'écoute point les gens qui veulent me corrompre.

LISETTE *à part.*

Fort bien. Voilà Frontin ſur le ton que j'ai pris avec ma maîtreſſe : il va faire valoir les ſcrupules. [*à Damon.*] Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante.

DAMON.

Bon jour, Liſette.

LISETTE.

Vous avez quelque affaire avec monsieur Frontin, apparemment ?

DAMON.

Oui. Mais monsieur Frontin fait le rétif, quoique je ne lui demande que deux mots.

FRONTIN.

Vous n'aurez pas seulement une syllabe. La peste ! On ne me fait pas jaser si facilement.

DAMON.

Dis-moi ce que c'est que cette scène, & d'où elle sort tout-à-coup.

FRONTIN.

Je suis sourd.

LISETTE.

Je parie que vous voudriez savoir aussi ce que c'est que ce neveu, & où ma maîtresse l'a pris ?

DAMON.

Oui, ma foi, je le voudrois ; & je te prie de me le dire.

LISETTE.

Je suis muette.

DAMON *à part.*

Elle est muette, & il est sourd ! Voilà de maîtres fripons.

LISETTE *fièrement.*

Frontin est un homme incorruptible.

FRONTIN *du même ton.*

Lisette est une fille impénétrable.

DAMON *après avoir un peu rêvé.*

Oh çà, mes enfans, je vois que vous êtes en bonne intelligence, & que vous ne parlez & n'agissez que de concert.

FRONTIN.

Cela peut être ; cela peut n'être pas.

DAMON.

C'eſt répondre en Normand.

FRONTIN *faiſant la révérence.*

Monſieur, j'ai l'honneur de l'être.

DAMON.

Ah! Tant mieux. Cela me donne bonne eſpérance. Et Mademoiſelle Liſette, de quel pays eſt-elle?

LISETTE *faiſant la révérence.*

Monſieur, je ſuis du Mans.

DAMON.

Encore mieux. Me voilà en pays de connoiſſance. Les braves gens! Je ne m'étonne pas ſi vous vous aimez.

LISETTE.

Pourquoi non? Quand on s'aime en tout bien & en tout honneur, & quand on a deſſein de s'épouſer...

FRONTIN.

Vous jaſez, Liſette! Cela n'eſt pas de votre pays.

LISETTE.

Va, va, je ſai bien à qui je parle; & je prévois que ceci va tourner à bien.

DAMON.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISETTE.

Je m'en étois doutée. J'ai l'honneur de vous connoître; & l'on ne parle que de vos générosités.

DAMON.

Je ne plains rien pour me ſatisfaire.

LISETTE.

C'eſt le moyen d'être toujours ſatisfait.

DAMON.

Cela poſé, allons en avant. Vous voulez, dites-vous, vous marier tous deux?

FRONTIN.

Dès que nous aurons fait fortune. Je viens de commander notre contrat qui eſt déja fort avancé: il n'y a qu'un

petit article qui nous arrête, & qui demeure en blanc jusqu'à ce que nous puissions le remplir.

DAMON.

Et quel est cet article ?

FRONTIN.

C'est celui du bien des futurs époux. A vous dire le vrai, Monsieur, nous ignorons encore la somme totale.

DAMON.

Je vous la dirai, moi ; & je me charge de la stipuler.

LISETTE *faisant la révérence.*

Ah ! Monsieur, c'est un soin dont nous vous chargerons volontiers.

DAMON.

Parlons sérieusement. Je suis un vieux garçon très-riche, comme vous savez : je n'ai que des héritiers collatéraux, encore bien plus riches que moi ; & je ne suis pas moins en volonté qu'en état de faire du bien à mes amis : soyez des miens, je vous donne de quoi vous marier.

FRONTIN.

Un moment, s'il vous plaît, Monsieur. Lisette, un petit mot. [*Il tire Lisette à l'écart.*] Voilà un homme bien séduisant !

LISETTE.

Je n'en connois point de plus dangereux.

FRONTIN.

Il veut pomper notre secret.

LISETTE.

Oui ; mais il le payera bien.

FRONTIN.

Succomberons-nous à la tentation ?

LISETTE.

Ne sommes-nous pas convenus de faire fortune ?

FRONTIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

Où en trouverons-nous une plus belle occasion ?

FRONTIN.

Nulle part.

LISETTE.

Elle se présente de si bonne grace...

FRONTIN.

Qu'en conscience il en faut profiter. Ce qui m'arrête ; c'est qu'il y aura un peu de trahison dans notre fait.

LISETTE.

D'accord. Mais il vaut mieux trahir les autres, que de se trahir soi-même.

FRONTIN.

Il n'y a pas de réplique à cela. Quel est le scrupule qui peut tenir contre une si belle sentence ?

DAMON.

Hé bien, votre conseil est-il fini ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur. Parlez, & nous répondrons.

DAMON.

Voici le fait : Isabelle & Lisidor m'ont régalé d'un neveu & d'une niéce...Ah, vous riez tous deux ! J'y suis, sur ma parole. Je gage que ce sont eux-mêmes qui se sont donnés ces parens-là ?

FRONTIN.

Gagez hardiment.

LISETTE.

Si vous perdez, je paye pour vous.

DAMON.

Fort bien. Je conclus de tout ceci, qu'ils se donnent le change l'un à l'autre, & que chacun le prend de son côté pour arriver à ses fins. Ai-je deviné ? Vous riez encore ? Bon, riez toujours. Le neveu est quelque aimable étourdi, dont Isabelle s'est entêtée ; & la niéce, quelque jeune personne indigente, dont mon vieux ami s'est coëffé. Vous ne me dites rien ?

FRONTIN.

Eh, que dirons-nous? Vous devinez tout.

DAMON.

Si je devine tout, voilà un désordre effroyable.

LISETTE.

Oh! Doucement. Leurs projets sont ridicules, mais ils sont légitimes.

DAMON.

Comment, légitimes?

LISETTE.

Oui, Monsieur. De part & d'autre on veut épouser... secrettement, à la vérité: cela va faire ici deux petits ménages, les plus jolis du monde.

DAMON.

Quelle heureuse découverte! Rien n'est plus plaisant. Sans doute qu'ils se marient à l'insu l'un de l'autre?

FRONTIN.

Vraiment oui. Les contrats sont tout prêts, & chaque parti a son notaire de confiance.

DAMON.

Eh, qui sont-ils, ces notaires?

FRONTIN.

Celui de mon maître demeure au coin de cette rue.

LISETTE.

Et celui de ma maîtresse, presque vis-à-vis.

DAMON.

Bon! Je les connois tous deux; & j'ai déja un plan dans ma tête. Mais, dites-moi, je vous prie, avez-vous vû la niéce & le neveu?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

DAMON.

Sont-ils d'une figure aimable?

FRONTIN.

Charmans l'un & l'autre. La jeune personne me paroît

auſſi ſage & auſſi modeſte, qu'elle eſt aimable & ſpirituelle : d'ailleurs, elle eſt fille de condition.

DAMON.

Ah, morbleu, s'il pouvoient s'aimer !

LISETTE.

C'eſt une affaire faite.

DAMON.

Tout de bon ?

LISETTE.

Nous venons d'en être témoins. Ils ſont au déſeſpoir de ce que leur mauvais ſort les force de renoncer à leurs penchans.

DAMON.

Ah ! Je ſuis enchanté. Il me vient une idée très-plaiſante, & qui peut avoir ſon exécution. Il faut que vous m'aidiez.

LISETTE.

De tout notre cœur.

DAMON.

Ne pourrois-je point voir ces jeunes gens-là ?

LISETTE.

Tenez, voici notre jeune homme qui revient fort à propos. Frontin, va te mettre en ſentinelle, pour empêcher qu'on ne nous ſurprenne.

DAMON.

C'eſt fort bien dit.

FRONTIN.

J'y vais.

SCENE III.

LE CHEVALIER, DAMON, LISETTE.

LISETTE *au chevalier.*

Quoi, Monsieur le Chevalier, déja de retour ?

LE CHEVALIER.

Oui. Votre maîtresse m'a mis au fait en peu de mots, & m'a renvoyé en me recommandant le secret. Mais, morbleu, je suis découvert !

LISETTE.

Comment donc ?

LE CHEVALIER.

Voici un homme qui me connoît.

LISETTE.

Qui ? Monsieur Damon ?

LE CHEVALIER.

Lui-même. C'est l'intime ami de mon pere.

LISETTE.

Ce n'est pas ma faute. Mais, après tout, c'est tant mieux pour vous.

LE CHEVALIER.

Tant pis, au contraire.

LISETTE.

Tant mieux, vous dis-je.

DAMON.

Oh, oh, c'est vous, Chevalier ! Que cherchez-vous ici ?

LISETTE.

Il vient voir sa tante.

LE CHEVALIER *à Lisette.*

Que diable lui dites-vous ?

LISETTE.

Ce qu'il faut lui dire.

DAMON.

Sa tante ? [*au chevalier.*] Votre tante eſt céans?

LE CHEVALIER.

Monſieur ... on me l'a dit.

DAMON.

Mais, Chevalier, ou je me trompe fort, ou votre tante n'eſt point à Paris; elle vit en Province avec Monſieur votre pere.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Mais, Monſieur a céans une tante, & une tante qui eſt de vos meilleures amies.

LE CHEVALIER.

Morbleu, vous gâtez mes affaires.

LISETTE.

Au contraire, je les arrange.

DAMON *à Liſette.*

Seroit-ce Iſabelle ?

LISETTE.

Elle-même.

DAMON *riant.*

Ah, le trait eſt raviſſant ! Quoi, c'eſt vous, Chevalier, qui devez l'épouſer ?

LE CHEVALIER.

Du moins, c'eſt elle qui m'épouſe. Vous êtes donc dans la confidence ?

DAMON *riant.*

Oui, oui, j'y ſuis; & je ſai tout. Eh, comment, aimable & jeune comme vous êtes, avez-vous pû vous réſoudre à faire un ſi ſot mariage ?

LE CHEVALIER.

Eh, que ne fait-on pas pour avoir du bien ?

DAMON.

Je ne ſouffrirai point cela. Je ſuis trop ami de Monſieur votre pere...

LE CHEVALIER.

Laissez Isabelle faire ma fortune, ou faites-la vous-même.

DAMON.

De tout mon cœur ; pourvû que vous fassiez ce que je voudrai.

LE CHEVALIER.

Oh ! Parbleu, je suis à vos ordres, & très-humble, & très-obéissant serviteur de quiconque aura la bonté de me tirer de l'état où je suis. Jugez de la nécessité où je me trouve, puisque j'épouse une vieille folle.

DAMON.

Vous ne l'épouserez point, Chevalier, si vous voulez suivre mes avis.

LE CHEVALIER.

Volontiers. Je m'abandonne à vous.

DAMON.

Vous n'y perdrez pas, sur ma parole. Vous êtes fils d'un homme de condition, qui m'a rendu les services les plus essentiels, & qui méritent que je tâche de m'en acquitter : l'occasion s'en présente, & j'en profite avec plaisir. Mais secondez-moi par votre discrétion : Dissimulez adroitement ici ; & cachez votre passion pour la nièce, jusqu'à ce qu'il soit temps de la faire éclater.

LE CHEVALIER.

Quoi ? Vous savez...

DAMON.

Oui, je sai ce qui vient de se passer ; & je m'en réjouis de tout mon cœur. Mais il ne faut pas qu'on nous voye ensemble ; allez m'attendre chez moi. Je vais, dès ce moment, travailler pour votre bonheur ; & je vous informerai de ce que j'aurai fait, & de ce que vous aurez à faire vous-même pour seconder mes soins.

LISETTE.

Sans adieu, Monsieur ; je m'en vais chercher ma maî-

treſſe, & vous me trouverez toujours prête à ſuivre vos ordres.

DAMON.

Cela ſuffit; &, je compte ſur toi.

SCENE IV.

DAMON *ſeul.*

IL me paroît que je m'engage bien promptement, & que ma généroſité va me mener loin. Qu'importe? Puis-je mieux employer mes biens, dont le quart me ſuffiroit pour vivre ſplendidement? Et puis-je faire en ma vie une plus belle action, que celle de ſecourir le mérite indigent, & de m'acquitter envers un bienfaiteur à qui je dois preſque toute ma fortune? D'accord. Mais cette action eſt-elle bien pure, & n'y entre-t-il point un peu de dépit, de malice & de reſſentiment? Ne ſuis-je pas piqué contre Liſidor qui ſe cache de moi, & contre Iſabelle que j'ai ſi long-temps aimée, & qui m'a toujours mépriſé? Ne ſuis-je pas ravi de trouver l'occaſion de me donner carriere, & de venger mon amour propre, qui n'a point vieilli, & qui ne vieillira jamais? Au fond, cela n'eſt que trop vrai; mais auſſi je ſuis trop délicat. Si tout le monde examinoit les motifs de ſes actions, ma foi, les meilleures ne ſeroient pas trop bonnes: ainſi, tréve d'examen, & ſuivons notre plan. S'il a le ſuccès dont je me flatte, je me donne trois plaiſirs à la fois; celui de me venger, de rire, & de bien faire. Voilà trois objets trop attrayans pour y réſiſter; & je vais m'y livrer de tout mon cœur.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, DAMON.

ANGÉLIQUE *à Liſette.*

Oui, je vous rencontre à propos, Liſette, pour vous prier de dire au Chevalier...

LISETTE.

Eſt-ce pour me faire cette priere que vous vouliez me parler à l'écart ? Adieu, Mademoiſelle ; ſi vous avez quelque choſe à dire au Chevalier, vous pouvez prendre la peine de lui parler vous-même.

ANGÉLIQUE.

Moi-même ? Écoutez-moi, de grace. Bien loin de vouloir lui parler, je ſuis très-réſolue de ne le plus voir.

LISETTE *à Damon.*

Tenez, Monſieur, voici la perſonne en queſtion, la niéce prétendue de Monſieur Liſidor. Qu'en dites-vous ?

DAMON.

Je la trouve charmante. Je ſuis ravi de faire connoiſſance avec vous, Mademoiſelle. Vous dites que vous ne voulez plus voir le Chevalier ; & je veux, que vous le voyiez ſans ceſſe.

ANGÉLIQUE.

Qui eſt ce Monſieur, Liſette ?

LISETTE.

Monſieur eſt un galant homme, à qui vous avez bien de l'obligation.

ANGÉLIQUE.

Moi ?

LISETTE.

LISETTE.

Vous; & qui n'eſt occupé préſentement qu'à faire votre bonheur.

ANGÉLIQUE.

Eh! Je n'ai pas l'honneur de le connoître.

DAMON.

Moi, je vous connois, ma belle enfant. Je ſuis informé de votre naiſſance, de votre ſageſſe, de vos infortunes, & du ridicule mariage que vous êtes ſur le point de contracter. Vous me voyez pénétré de votre malheur, réſolu de faire mes efforts pour l'empêcher, & ſouhaitant de vous rendre auſſi heureuſe déſormais que vous êtes à plaindre aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ah, Monſieur, vous m'étonnez! Eh, comment ai-je pû mériter un protecteur ſi généreux?

DAMON.

Par votre mérite & votre triſte ſituation. Mon plus grand bonheur eſt d'employer mes biens à de pareilles actions. Je n'exige même aucune reconnoiſſance de ceux que j'ai le plaiſir d'obliger; parce que ce plaiſir eſt plus vif que celui qu'ils reſſentent de mes bienfaits. Je me paye d'avance.

ANGÉLIQUE.

Ah, Monſieur! Qu'il eſt rare de trouver des cœurs comme le vôtre, & que j'envie votre bonheur!

DAMON.

Si vous l'enviez, vous le mériteriez. Les ſentimens que vous faites éclater, redoublent mon empreſſement à vous ſecourir.

ANGÉLIQUE.

Vous diſpenſez, dites-vous, de la reconnoiſſance; & moi, je ne m'en diſpenſe jamais. Je vous regarderai toute ma vie comme mon propre pere.

DAMON.

J'en adopte le titre avec raviſſement, & je vais en commencer les fonctions. Je vous recommande d'abord de ne mettre plus aucun obſtacle aux tendres ſentimens que vous avez pour le Chevalier.

LISETTE *à Angélique.*

Voilà un pere bien tyrannique!

ANGÉLIQUE.

Ah, Monſieur! Que je vais avoir de plaiſir à vous obéir!

DAMON.

Je ne doute point de votre ſoumiſſion. La ſeconde loi que je vous preſcris, c'eſt de répondre aux ardeurs de Liſidor, par toute l'indifférence & toute la froideur qu'il mérite.

ANGÉLIQUE.

Frontin, qui ma miſe au fait de l'infidélité de ce bonhomme, m'a déja preſſée de lui en faire un ſcrupule, pour l'obliger, s'il eſt poſſible, à rentrer en lui-même. Mais, s'il perſiſte à vouloir m'épouſer, & s'il a toujours l'appui de ma tante, quel parti voulez-vous que je prenne?

DAMON.

Celui de feindre de vous rendre à ſes inſtances, & de conſentir au mariage ſecret. Il n'en ſera que mieux puni.

ANGÉLIQUE.

Je vous avoue que j'ai peine à me réſoudre à lui cauſer de l'affliction, & à le tourmenter. Il eſt ridicule, à la vérité; mais il vouloit faire ma fortune. Je dois lui en être redevable; & tout ce qui reſſemble à l'ingratitude, me paroît odieux.

DAMON.

Au lieu d'être ingrate en le détournant de vous épouſer,

vous l'empêcherez d'être ridicule, & de manquer à ſes engagemens.

ANGÉLIQUE.

Vous me perſuadez, Monſieur; & je crois ne pouvoir mieux faire, que de m'abandonner à vos conſeils.

DAMON.

Un jour vous me remercirez de les avoir ſuivis.

LISETTE.

Briſons l'entretien. Venez à votre appartement, Mademoiſelle, juſqu'à ce que Liſidor vous demande. Je croi que le voici lui-même. Sortons avant qu'il vous voye.

SCENE VI.

LISIDOR, DAMON.

DAMON.

AH! C'eſt vous, mon ami? Hé bien, comment vont vos amours?

LISIDOR.

Quelles amours?

DAMON.

Eh mais... Vos amours avec Iſabelle?

LISIDOR.

Avec Iſabelle? Ma foi, cela va bien doucement.

DAMON.

C'eſt ce qu'il me paroît. Je ne vois point ici de préparatifs de noces.

LISIDOR.

Oh! Je veux me marier ſans préparatifs. Me prenez-vous pour un vieux fou?

DAMON.

Je n'ai garde. Je ſai que vous êtes la ſageſſe même.

LISIDOR.

Suis-je d'un âge à faire un mariage d'éclat ?

DAMON.

Non. Je vous crois d'humeur à vous marier très-discrettement.

LISIDOR.

Eh ! Ne fais-je pas bien ?

DAMON.

Très-bien, je vous assure.

LISIDOR.

Me croyez-vous assez fat pour inviter des parens, des amis, des connoissances ? Pour faire un festin ? Pour donner le bal ? Pour ameuter tout le quartier ?

DAMON.

Non, non ; vous êtes trop prudent pour cela.

LISIDOR.

Tenez ; si je fais tant que de me marier, je ne veux pas avoir un seul témoin de la sottise que je ferai.

DAMON.

Si ? Vous n'êtes donc pas encore bien résolu ?

LISIDOR.

Je suis très-résolu d'une certaine façon, & très-peu résolu de l'autre. Vous ne m'entendez pas ; & j'en suis ravi.

DAMON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi ; je vous entens peut-être mieux que vous ne pensez.

LISIDOR.

Mieux que je ne pense ? Qu'entendez-vous par-là ?

DAMON.

Eh, eh... Que vous êtes bien embarrassé.

LISIDOR.

Cela est vrai. J'ai mille affaires qui me roulent dans la tête ; & vous me feriez grand plaisir, mon ami, si vous

voullez, pendant deux ou trois jours, me laiſſer le loiſir d'y rêver.

DAMON.

Non, je ne vous quitte point; & je veux vous aider de mes conſeils.

LISIDOR.

Eh! Je n'en ai que faire.

DAMON.

Songez que je ſuis tout à votre ſervice.

LISIDOR.

Eh, que diable! Voulez-vous me ſervir malgré moi? Briſons là-deſſus, je vous prie. Laiſſez-moi tout entier à moi-même. Nous nous reverrons la ſemaine prochaine.

DAMON.

La ſemaine prochaine! Je ne puis demeurer ſi long-temps ſans vous voir. Plus je m'apperçois de votre inquiétude, plus j'ai d'envie de vous ſervir.

LISIDOR.

Eh! ventrebleu, je vous en diſpenſe. Peſte ſoit des gens qui veulent ſe rendre néceſſaires malgré qu'on en ait!

DAMON.

Oh! oh! Voilà une bruſquerie à laquelle je ne m'attendois pas! Ah, mon pauvre ami, mon pauvre ami!...

LISIDOR.

Hé bien, mon pauvre ami! Que voulez-vous dire?

DAMON.

Rien. Je vous quitte. Mais j'ai une grace à vous demander.

LISIDOR.

Quelle grace?

DAMON.

Comme j'aime tout ce qui vous appartient, & que j'apprens que votre niéce eſt ici, procurez-moi l'honneur de lui rendre mes reſpects.

LISIDOR.

Vous la reſpecterez une autre fois. Bon ſoir.

DAMON.

Encore une bruſquerie ! Oh ! parbleu, je ne vous reconnois plus.

LISIDOR.

Mais auſſi, de quoi vous aviſiez-vous de venir me tracer de vos offres de ſervices, de vos avis, de vos reſpects, quand je ſuis accablé de ſoins & d'inquiétudes ? Votre amitié m'eſt chere ; vos reſpects ſont obligeans ; vos conſeils ſont très-bons : mais je n'en aurai beſoin de long-temps, je vous en avertis.

DAMON.

Peut-être plûtôt que vous ne penſez.

LISIDOR.

Hé bien, attendez que je vous les demande.

DAMON.

Cela ſuffit. Je me ſouviendrai de vos incartades ; &, ſi je prens la liberté de m'en venger, vous aurez la bonté de m'excuſer. Juſqu'au revoir.

SCENE VII.

LISIDOR *ſeul.*

QUel maudit homme eſt-ce-là ? Si je n'avois pas pris les plus juſtes meſures pour lui cacher mon deſſein, je croirois qu'il l'auroit pénétré. Mais je ne dois attribuer tout ce qu'il m'a dit qu'à ſon empreſſement indiſcret. Au diable ſoit le fâcheux ! Il m'a bouleverſé tous les ſens. Pendant que je ſuis de mauvaiſe humeur, il faut que j'aille trouver ma vieille maîtreſſe, afin d'achever de la dégouter de moi, ſi je puis, & de la déterminer à

rompre nos engagemens. J'aurai bien de la peine à l'y réſoudre ; car elle m'aime à la rage. O Ciel, daigne m'inſpirer, & m'accorder les moyens de me faire haïr !

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAMON, LISETTE.

DAMON.

TA maîtreſſe eſt-elle rentrée ?

LISETTE.

Pas encore. Elle nous laiſſe le temps de nous entretenir. Mais dépêchons, s'il vous plaît ; car depuis qu'elle a l'amour en tête, elle ne fait qu'aller & venir, & ſon agitation augmente à chaque inſtant.

DAMON.

La folle ! Je lui prépare une ſcéne qui va bien me réjouir, & qui ne la réjouira pas, ſur ma parole.

LISETTE.

Puis-je vous demander le plan de cette comédie ?

DAMON.

Je n'ai pas le loiſir de t'en faire le détail. Qu'il te ſuffiſe de ſavoir, Liſette, que mes meſures ſont ſi bien priſes, que j'en eſpere un plein ſuccès.

LISETTE.

Avez-vous vû les Notaires ?

DAMON.

Oui, mon enfant ; ils ſeront ici dans un quart-d'heure : & comme je leur ai donné de bonnes inſtructions, tout ſe prépare au dénouement. Il m'en coûtera cher, à la vérité ; mais j'en ſerai pleinement dédommagé par le plaiſir que j'aurai de me venger. Que la vengeance eſt un friand ragoût ! C'eſt un mets divin.

LISETTE.

LISETTE.

Que le plaiſir de le ſavourer ne vous faſſe pas oublier, s'il vous plaît, que vous devez me marier avec Frontin. Songez à ce que vous nous avez promis. Je compte ſur cela, je vous en avertis; & je vous avoue ingénûment, Monſieur, que je ne ſerois pas fâchée de conclure.

DAMON.

Vous êtes donc preſſée, Liſette?

LISETTE.

Oh! Point du tout. Mais vous ſavez, Monſieur, qu'il faut faire une fin.

DAMON.

Je t'entens, friponne. Sois sûre que je ne plaindrai rien pour te rendre heureuſe.

LISETTE.

Ni moi, pour vous procurer une vengeance complette.

DAMON.

Voici Liſidor. Il n'eſt pas encore temps que je lui parle; & je vais donner ordre à tout. Sans adieu.

SCENE II.

LISIDOR, LISETTE.

LISIDOR.

N'Eſt-ce pas là Damon qui ſort?

LISETTE.

Lui-même.

LISIDOR.

Ne verrai-je jamais que ce viſage-là? Que te diſoit-il?

LISETTE.

Rien, Monſieur. Il demandoit ma Maîtreſſe. Je lui ai dit qu'elle étoit ſortie; & il s'eſt retiré ſur le champ.

LISIDOR.

Tant mieux. Où est donc allée Isabelle ? Je voulois lui parler, & je ne l'ai point trouvée.

LISETTE.

Je crois qu'elle va bien-tôt rentrer. Voulez-vous que je lui dise quelque chose de votre part ?

LISIDOR.

Non, non. Il faut que je lui parle moi-même ; & cela presse beaucoup.

LISETTE.

Je vous l'enverrai, dès qu'elle sera revenue.

LISIDOR.

N'as-tu point vû ce maraud de Frontin ?

LISETTE.

Maraud, Monsieur ? C'est un très-honnête garçon.

LISIDOR.

Oui : mais cet honnête garçon est un impertinent que je ne trouve jamais quand j'ai besoin de lui.

LISETTE.

Le voici fort à propos. Ne le grondez pas, je vous en prie.

LISIDOR.

Laisse-nous.

SCENE III.

FRONTIN, LISIDOR.

LISIDOR.

AH, te voilà, Frontin ? Il y a une heure que je t'attens. D'où viens-tu ?

FRONTIN.

Monsieur, je viens... de chez mon Notaire.

LISIDOR.

De chez ton Notaire ? Tu as un Notaire, toi ?

FRONTIN.

Pourquoi non ?

LISIDOR.

Eh, que viens-tu de faire chez lui ?

FRONTIN.

J'y viens de paſſer un contrat... de conſtitution.

LISIDOR.

Que diable veux-tu dire ?

FRONTIN.

Monſieur, c'eſt qu'il m'eſt rentré quelques fonds ; & je viens de les placer.

LISIDOR.

Sur qui ?

FRONTIN.

Sur une perſonne qui a caution valable, & qui me donne toutes mes ſûretés.

LISIDOR.

Laiſſons-là tes affaires, & parlons des miennes. Ma vieille Maîtreſſe eſt-elle rentrée ?

FRONTIN.

Elle vient d'arriver avec ſon neveu. Peſte, que c'eſt un joli garçon !

LISIDOR.

Eh, ne t'a-t-elle rien dit ?

FRONTIN.

Pas le mot. Elle me paroît toute occupée de ce neveu.

LISIDOR.

Tant mieux. Tu crois donc qu'elle ne ſe doute de rien ?

FRONTIN.

De rien, abſolument.

LISIDOR.

Par ma foi, cela eſt trop plaiſant ! Parce que je fais ſemblant de touſſer, elle croit que je ſuis conſiſqué. Avec

une crédulité d'enfant, elle donne dans tous les contes que je lui fais, & ne prend pas le moindre ombrage de la charmante niéce que je me donne. De la meilleure foi du monde, elle consent que cette niéce demeure ici, & la prend même sous sa direction. Trouves-tu pas cela réjouissant ? J'en ris de tout mon cœur.

[*Il rit à gorge déployée.*]

FRONTIN *l'imitant.*

Et moi aussi ; ha, ha, ha... Mais ne sentez-vous pas quelques remords d'abuser ainsi de la simplicité d'Isabelle ?

LISIDOR.

Au fond, cela me fait pitié.

FRONTIN.

J'en ai le cœur meurtri. Tout ce qui blesse la bonne foi, me répugne ; & entre nous, je trouve que votre probité baisse autant que l'esprit d'Isabelle.

LISIDOR.

Que veux-tu, mon garçon ? J'aime à la rage. Et l'amour est plus fort que la probité.

FRONTIN.

Quand épousez-vous votre chere niéce ?

LISIDOR.

Le plûtôt que je pourrai. Je prépare tout sous main. Notre contrat de mariage est tout prêt : mais avant que j'ose le signer, il faut que je tire adroitement d'Isabelle une promesse qu'elle a de moi. Heureux, si j'en suis quitte pour lui rendre la sienne !

FRONTIN.

Il ne sera pas aisé d'en venir là.

LISIDOR.

Je n'en désespere pas. Isabelle me paroit en train de consentir à tout.

FRONTIN.

Je le croi : mais voici votre aimable niéce.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.

LA pauvre enfant vient me chercher.

FRONTIN.

En doutez-vous ? Toutes les femmes vous adorent. Il faut que vous ayez un caractere.

ANGÉLIQUE.

Je venois ſavoir, Monſieur, ſi vous étiez arrivé. Ma tante & moi nous nous étonnions d'être ſi long-temps chez vous, ſans que vous y fuſſiez.

LISIDOR.

Pardon, ma belle enfant. L'impatience que j'ai de vous épouſer, eſt cauſe que j'ai paſſé deux heures chez mon Notaire, pour y dicter les articles de notre contrat. Je viens de terminer cette affaire ; & vous en ſerez très-contente.

ANGÉLIQUE.

Je croi que c'eſt votre intention.

LISIDOR.

Oui, je vous le jure.

ANGÉLIQUE.

Mais je doute qu'elle puiſſe avoir ſon effet.

LISIDOR.

Et par quelle raiſon, je vous prie ?

ANGÉLIQUE.

Parce que je ſuis cauſe que vous manquez à vos anciens engagemens. Selon ce que Frontin m'a confié par votre ordre, afin de m'obliger au myſtére que vous ſouhaitez.

je vais occuper la place d'une perſonne que vous aimez depuis très-long-temps.

LISIDOR.

Eh ! Morbleu, c'eſt à cauſe de cela que je ne l'aime plu.

ANGÉLIQUE.

Supposé que vous ne l'aimiez plus, Monſieur, votre manque de foi n'en eſt pas moins blâmable; & je me fais un vrai ſcrupule d'en être la cauſe.

LISIDOR.

Vous n'en êtes que la cauſe innocente; & je prens ſur moi toute la faute. Demandez à ce garçon ſi on peut vous en faire le moindre reproche.

FRONTIN.

Eh, ſi donc ! Cela ſeroit impertinent. [*bas à Angélique.*] Ferme ſur les ſcrupules.

ANGÉLIQUE.

J'entens dire tous les jours à ma tante, qui n'eſt pas encore bien âgée, que de ſon temps on aimoit mieux mourir que d'être infidéle.

FRONTIN.

Oh bien, Mademoiſelle, on aime mieux l'être aujourd'hui, que de s'ennuyer un quart d'heure. La conſtance eſt devenue ridicule.

LISIDOR.

Fort bien, mon garçon; tu dis des merveilles.

ANGÉLIQUE.

Ridicule, tant qu'il vous plaira. Pour moi, je m'en piquerai toujours.

LISIDOR.

Vous me ſerez donc toujours fidelle ?

ANGÉLIQUE.

Oui, ſi je vous le promets.

FRONTIN *bas.*

Bonne réponſe !

LISIDOR.

Si vous me le promettez, dites-vous? Eſt-ce que vous balancez?

ANGÉLIQUE.

Plus que jamais, depuis que je ſai que vous vous êtes promis à une autre.

LISIDOR.

Mais la perſonne à qui je me ſuis promis, conſent que je lui manque de parole.

ANGÉLIQUE.

Elle y conſent?

FRONTIN.

Oui, vraiment, & du meilleur de ſon cœur. Elle ſeroit même très-fâchée que Monſieur ſe piquât de la vieille mode. [*bas à Angélique.*] Ripoſtez vivement.

ANGÉLIQUE.

Si cette perſonne eſt ſi complaiſante, Monſieur, pourquoi lui faire un myſtére de notre mariage, & me faire paſſer pour votre niéce?

LISIDOR *après avoir un peu rêvé.*

Oh! Pourquoi, pourquoi? C'eſt que je ne veux pas qu'Iſabelle ſoupçonne que je romps avec elle par inconſtance: cela pourroit la piquer, & déranger mes meſures.

ANGÉLIQUE.

Vous la trompez donc?

LISIDOR *en colere.*

Eh! Morbleu, oui, je la trompe... mais ſans la tromper... Car... ſi... dans le fond... étant d'accord pour la forme... vous entendez bien... elle & moi... nous nous réſervons... Oh! ma foi, vous êtes trop ſcrupuleuſe.

FRONTIN *feignant d'être en colere.*

Il n'y a pas moyen d'y tenir. [*bas à Angélique.*] Courage, il ne ſait plus ce qu'il dit.

LISIDOR *à Frontin.*

Que lui dis-tu?

FRONTIN.

Je la gronde tout bas, par reſpect pour vous.

LISIDOR.

C'eſt bien fait. [*à Angélique.*] N'eſt-il pas vrai que ſi?... Aide-moi, Frontin.

FRONTIN *à Angélique.*

Oui. Cela n'eſt-il pas vrai?

LISIDOR.

Laiſſe-moi donc finir. N'eſt-il pas vrai, dis-je, que ſi je trompe Iſabelle, c'eſt uniquement pour l'amour de vous, & que l'action du monde la moins honnête, devient louable pour une ſi belle cauſe?

ANGÉLIQUE.

Ce diſcours eſt fort obligeant pour moi, mais il ne détruit point mes ſcrupules.

LISIDOR.

Laiſſons les ſcrupules aux petits eſprits.

ANGÉLIQUE.

Vous prenez donc ſur vous tout le mal que je puis faire en vous épouſant?

LISIDOR.

Oui, ma belle enfant, je prens ſur moi tout ce qui peut bleſſer votre délicateſſe. [*à part.*] Juſqu'où nous mène la paſſion, quand elle eſt la plus forte!

ANGÉLIQUE.

Ce que vous venez de dire me raſſure; &, puiſque vous perſiſtez dans votre deſſein, je ceſſe de vous faire des objections.

LISIDOR.

Ah! Vous me charmez.

SCENE V.

LISETTE, LISIDOR, ANGÉLIQUE, FRONTIN.

LISETTE.

MA maîtreſſe m'envoye vous dire, Monſieur, que ſon neveu vient d'arriver céans, & vous demande ſi vous avez le loiſir de recevoir ſes reſpects.

LISIDOR.

De tout mon cœur. Dis-lui que je l'attens avec impatience.

SCENE VI.

LISIDOR, ANGÉLIQUE, FRONTIN.

LISIDOR.

ON dit que c'eſt un jeune homme fort aimable, & fort bien élevé.

FRONTIN.

Je croi que vous en ſerez content.

LISIDOR.

Iſabelle m'en a fait un portrait très-avantageux, qui m'a donné un grand deſir de le connoître.

FRONTIN.

Il faudra, je crois, auſſi que Mademoiſelle Angélique faſſe connoiſſance avec lui.

ANGÉLIQUE.

Très-volontiers.

LISIDOR.

Mon Dieu, cela ne presse pas.

SCENE VII.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE, FRONTIN.

ISABELLE *au Chevalier.*

ENtrez, je vous prie. [*à Lisidor.*] Vous voulez bien, Monsieur, que je vous présente mon cher neveu.

LISIDOR.

Vous me faites bien de l'honneur, Mademoiselle. En vérité, voilà un jeune homme de bon air.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis votre serviteur.

LISIDOR.

Et moi, le vôtre, assurément. [*à Isabelle.*] Souffrez aussi, Mademoiselle, que je vous présente ma chere niéce.

ISABELLE.

Voilà, sans mentir, une Demoiselle bien aimable.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien obligeante, Mademoiselle.

LISIDOR.

Elle est impatiente de vous embrasser: permettez qu'elle ait cet honneur.

ISABELLE *embrassant Angélique.*

C'est un vrai plaisir pour moi.

LISIDOR.

Je la mets sous votre direction. Vous m'avez promis de l'honorer de vos conseils.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous promets, Mademoiſelle, que je me ſerai gloire de les ſuivre.

ISABELLE.

Je croi que vous n'en aurez pas beſoin ; mais ne les épargnez point, je vous prie, s'ils peuvent vous être utiles. Vous m'avez promis auſſi, Monſieur, que vous prendriez ſoin de mon neveu, & je me flatte que vous tiendrez votre parole.

LISIDOR.

Il peut compter ſur tous les bons avis que je ſerai capable de lui donner.

ISABELLE *au Chevalier.*

Mon neveu, remerciez donc Monſieur.

LE CHEVALIER.

Monſieur, vous pouvez compter auſſi ſur toute la docilité & toute la reconnoiſſance que vous méritez de ma part.

LISIDOR.

Je me flatte que je ſerai très-content de vous.

LE CHEVALIER.

C'eſt de quoi je ne vous répons pas : mais vous aurez la bonté de me pardonner.

LISIDOR *à Iſabelle.*

J'aime cette modeſtie dans un jeune homme. C'eſt le même caractére que ma niéce ; & vous ne la trouverez pas moins docile.

ISABELLE.

Je ſuis charmée de la voir, & de faire connoiſſance avec elle.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une connoiſſance qui m'eſt bien précieuſe ; & je vous ſupplie d'y joindre l'honneur de votre amitié.

LISIDOR.

Peut-on mieux répondre ? Il faut que je l'embraſſe pour lui en témoigner ma joie.

ANGÉLIQUE *le repouſſant.*

Mon oncle, diſpenſez-m'en, je vous ſupplie.

LISIDOR.

Mais, ma niéce, il n'y a point de mal à cela.

ANGÉLIQUE.

Pardonnez-moi, mon oncle.

LISETTE *à Angélique.*

Voilà une niéce bien ſcrupuleuſe ! Toute autre que Mademoiſelle ſeroit perſuadée qu'un oncle peut embraſſer ſa niéce ſans conſéquence.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſuis pas ſi familiere avec le mien.

ISABELLE *à Angélique.*

Vous trouveriez donc mauvais que j'embraſſaſſe mon neveu ?

LE CHEVALIER.

Oh, pour cela, oui, ma tante ; cela feroit rougir Mademoiſelle : & il faut épargner ſa pudeur.

LISIDOR.

Un peu de patience. Quand nous aurons vécu quelque temps enſemble, tout s'arrangera, tout s'ajuſtera de maniere que nous n'aurons tous qu'une façon de penſer.

ISABELLE.

Oui, oui, nous nous accoutumerons les uns aux autres ; & nous nous paſſerons toutes nos petites foibleſſes.

LISIDOR.

C'eſt bien dit ; l'indulgence réciproque eſt l'ame de la ſociété. Permettez, Mademoiſelle, que je faſſe un petit préſent à Monſieur, de trente actions que je viens d'acheter pour lui.

ISABELLE.

En vérité, cela eſt trop généreux. Et voilà une attention digne de vous. Prenez mon neveu.

LE CHEVALIER.

Je n'oſerois, ma tante.

ISABELLE.

Je le veux abſolument.

LE CHEVALIER.

Je vous obéis.

ISABELLE *à Angélique.*

Et vous, Mademoiſelle, recevez cet écrain de pierreries; elles vous ſiéront mieux qu'à moi: & j'étois impatiente de vous les remettre.

ANGÉLIQUE.

Vous me rendez confuſe; & je n'oſerois...

LISIDOR.

Prenez, ma niéce; vous déſobligeriez Mademoiſelle, en la refuſant. [*bas à Iſabelle.*] Je meurs d'envie de vous parler en particulier.

ISABELLE *bas à Liſidor.*

J'allois vous propoſer la même choſe. Liſette, conduiſez la niéce de Monſieur à l'appartement qui lui eſt deſtiné.

LE CHEVALIER.

Vous permettrez auſſi, ma tante, que j'aille prendre poſſeſſion du mien.

ISABELLE.

Oui, mon neveu; Frontin va vous y conduire. [*à Frontin.*] C'eſt celui que ton maître occupoit il y a cinq ans.

FRONTIN.

Oh! Je le connois, je le connois. Venez, Monſieur, je vous menerai bien.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Je n'ai pas peur de me méprendre en te ſuivant.

ISABELLE *au Chevalier.*

Nous vous rejoindrons dans un moment.

LE CHEVALIER

Ne vous contraignez pas, ma tante; je tâcherai de ne me point ennuyer.

SCENE VIII.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE.

OH ça, tout naturellement, entre nous, & sans complaisance, que pensez-vous de mon neveu ?

LISIDOR.

Sur ma foi, sur mon honneur, c'est le plus aimable garçon qu'on puisse voir.

ISABELLE.

Vous me ravissez. Mais, là, tout de bon, en êtes-vous content ?

LISIDOR.

On ne peut l'être davantage. Et de ma nièce, qu'en pensez-vous ? Parlez-moi sincérement, comme si vous parliez à vous-même.

ISABELLE.

Je vous assure que je suis charmée de votre nièce : elle est belle, elle est polie, elle a tout-à-fait bon air ; & je lui crois bien de l'esprit.

LISIDOR.

Elle en a comme un ange. Plus vous la connoîtrez, plus vous l'aimerez : du moins, voilà l'effet qu'elle a fait sur moi.

ISABELLE.

Je n'en suis point surprise.

LISIDOR.

Je ne m'étonne point non plus que vous aimiez tant votre neveu.

ISABELLE.

Le moyen de s'en défendre ?

LISIDOR.

On ne le peut pas. Ma foi, c'eſt une aimable choſe que la jeuneſſe!

ISABELLE.

Rien n'eſt plus touchant, je vous l'avoue. Cela vous divertit; cela vous amuſe.

LISIDOR.

Oui, cela vous ranime, cela vous fait renaître. Tenez, quand je voi ma niéce, il me ſemble que je n'ai que vingt ans.

ISABELLE.

Et moi, quand je voi mon neveu, je ſuis auſſi folle que quand je m'amuſois avec une poupée.

LISIDOR.

Les pauvres enfans! Ils méritent bien que nous leur donnions tous nos ſoins, toute notre attention, toute notre amitié.

ISABELLE.

Cela eſt vrai, au moins. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de mon neveu.

LISIDOR.

Et moi, que de ma niéce. Il faut que chacun, de notre côté, nous leur aſſurions notre bien.

ISABELLE.

Nous ne pouvons rien faire de plus raiſonnable.

LISIDOR.

Rien de plus honnête.

ISABELLE.

Rien de plus généreux. Et quant à notre mariage...

LISIDOR.

Oh, notre mariage!... Il viendra quand il pourra.

ISABELLE.

Je croi que le plus tard viendra le mieux.

LISIDOR.

Ma foi, quand il ne viendroit point du tout...

ISABELLE *en souriant.*

Ce ne seroit pas un grand malheur, n'est-ce pas ? Qu'en dites-vous ?

LISIDOR.

Un grand malheur !.... Je ne sai ... si ce ne seroit pas un bonheur pour nous.

ISABELLE.

Écoutez ... cela pourroit bien être. Les choses changent de face, suivant les différens points de vûe.

LISIDOR.

Sans doute. Il y a telle chose qui paroît merveilleuse dans un temps, & qui n'est rien moins que cela dans un autre.

ISABELLE.

Nous ne sommes plus jeunes.

LISIDOR.

Ni plus guére aimables.

ISABELLE.

Nos feux sont bien refroidis.

LISIDOR.

Notre passion tire à sa fin. Le mariage achevroit de l'éteindre.

ISABELLE.

De-là nous passerions à la froideur.

LISIDOR.

Et de la froideur à la haine.

ISABELLE.

Cela seroit affreux. Cette idée-là me fait frémir.

LISIDOR.

Pourquoi donc nous rendre malheureux ?

ISABELLE.

En effet ; ne sommes-nous pas encore nos maîtres ?

LISIDOR.

Oui. Et si nous nous marions une fois, cela tiendra malgré nous. C'est une terrible chose que le mariage.

ISABELLE.

ISABELLE.

Il m'épouvante, je l'avoue.

LISIDOR.

Hé bien, ne nous marions point.

ISABELLE.

Ce qui me fâche, c'eſt que nous avons des engagemens.

LISIDOR.

Ne peut-on pas les rompre ? On s'engage, on ſe dégage, on ſe rengage. Voilà le train du monde.

ISABELLE.

Et ce train-là eſt fort joli, fort amuſant. Si on ne changeoit pas quelquefois, la vie ſeroit inſupportable.

LISIDOR.

On ſe pendroit. Voici votre promeſſe, ſi je ne me trompe !

ISABELLE.

Oui, je la reconnois. Et je croi que voici la vôtre.

LISIDOR.

Juſtement. Hé bien, que ferons-nous de ces paperaſſes-là ?

ISABELLE.

Eh mais... je ferai ce que vous voudrez.

LISIDOR *prêt à déchirer, en ſouriant.*

Hem ?

ISABELLE *de même.*

Hem.

LISIDOR *commençant de déchirer.*

Voyez-vous ce que je veux faire ?

ISABELLE *de même.*

Très-bien. Voyez-vous auſſi ?

LISIDOR.

Courage !

ISABELLE.

Ferme !

LISIDOR.

Je déchire, au moins.

ISABELLE.

Et moi auſſi.

LISIDOR.

Voilà qui eſt fait.

ISABELLE.

C'eſt une affaire finie.

LISIDOR.

Me voilà bien ſoulagé.

ISABELLE.

Je me ſens légere comme une plume.

LISIDOR.

Vous comprenez bien pourtant qu'il faudra ſauver les apparences, & feindre que nous perſiſtons.

ISABELLE.

Nous ferons courir le bruit que nous ſommes mariés. Le croira qui voudra! Peut-être y reviendrons-nous; que ſait-on?

LISIDOR.

Il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. Sans adieu, ma bonne amie.

ISABELLE.

Juſqu'au revoir, mon bon ami. Car nous n'avons plus d'autre engagement que l'amitié.

LISIDOR.

Non, vraiment; & en tout cas, vous pouvez prendre un autre mari que moi.

ISABELLE.

Oh! Je veux mourir fille.

LISIDOR.

Et moi, garçon. C'eſt une affaire réſolue. [*à part.*] Allons voir ma chere pouponne.

SCENE IX.

ISABELLE *ſeule.*

GRace à Dieu, me voilà libre; mais ce ne ſera pas pour long-temps; & je ſerai bien-tôt rengagée. Je nage dans la joie. Je ne me poſſede pas.

SCENE X.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

OH, oh, vous voilà de bonne humeur? Je croi que vous danſez?

ISABELLE.

J'en aurois bien envie.

LISETTE.

Et d'où vous vient cette ſaillie joyeuſe?

ISABELLE *avec tranſport.*

Tout eſt caſſé, tout eſt briſé, tout eſt rompu. Quel bonheur! Je ſuis maîtreſſe de mes actions.

LISETTE.

Que de belles choſes vous allez faire!

ISABELLE.

Nous venons de nous expliquer Liſidor & moi. Nous avons fait une exacte revûe de nos ſentimens l'un pour l'autre; & de la meilleure foi du monde nous nous ſommes avoués que nous ne nous aimions plus.

LISETTE.

J'entens. Votre amour étoit si vieux & si cassé, qu'il n'en pouvoit plus.

ISABELLE.

Oui, le pauvre amour étoit tout usé, tout délabré.

LISETTE

appercevant les morceaux de papier.

Je croi qu'en voici les piéces?

ISABELLE.

Tu dis vrai. C'est tout ce qui reste de nos engagemens.

LISETTE.

Si bien que le Chevalier ne sera plus votre neveu? Vous allez l'épouser publiquement?

ISABELLE.

Publiquement! Cela me donneroit un ridicule qui me feroit mourir de honte. Et puis, veux-tu que je te dise? J'aime le mystere; il assaisonne le plaisir, & le rend plus durable.

LISETTE.

Vous pensez délicatement. Mais à propos, j'oublioit de vous dire que Monsieur Damon est dans l'anti-chambre, & qu'il demande à vous parler.

ISABELLE.

Cet homme-là est né pour m'importuner. Que me veut-il?

LISETTE.

Vous allez l'apprendre de lui-même. Le voici.

ISABELLE.

Retire-toi.

SCENE XI.

LISIDOR, DAMON, ISABELLE.

LISIDOR *à Damon.*

OUi, mon cher Damon, vous êtes mon ancien ami; mais vous me forcez à vous dire encore, que la plus grande preuve que je desire de votre amitié, c'est que vous ne vous mêliez plus de mes affaires.

DAMON.

Il y a des occasions, mon cher Lisidor, où nous devons nous faire un devoir essentiel de servir nos amis en dépit d'eux-mêmes; & je veux vous convaincre aujourd'hui, que personne ne s'occupe plus vivement que moi de ce qui vous intéresse, aussi bien que Mademoiselle.

LISIDOR.

Je vous ai déja dit que je vous en dispense.

ISABELLE.

Et moi aussi. Mais quel est le sujet de ce beau compliment?

LISIDOR.

Monsieur veut nous prouver qu'il nous aime, en nous pressant de nous marier dès ce soir.

ISABELLE.

Écoutez, mon cher Monsieur, vous me permettrez de vous dire une chose, en amie.

DAMON.

Quoi, Mademoiselle?

ISABELLE.

C'est qu'il y a vingt ans, tout au moins, que vous avez le talent de m'ennuyer.

DAMON.

Je vous suis obligé de la confidence. Je m'en doutois depuis long-temps.

ISABELLE.

Faites-moi donc la grace, une bonne fois, de prendre congé pour toujours.

DAMON.

C'est une grace que vous obtiendrez bien-tôt. Mais croyez-moi tous deux; exécutez tout au plûtôt les anciennes promesses que vous vous êtes faites l'un à l'autre, & ne vous occupez que de cela.

LISIDOR.

Parbleu, nous avons bien d'autres affaires.

DAMON.

Celle-ci est la plus pressante.

LISIDOR.

La plus pressante? Oh! Je vous sépons que non.

ISABELLE *à Damon.*

Nous savons mieux que vous ce qui nous presse le plus.

DAMON.

En un mot, Mademoiselle; & comme votre parent & comme votre ami: je ne puis approuver que vous différiez davantage à remplir vos engagemens: tout le monde les connoît; tout le monde est bien assuré que rien ne peut plus s'y opposer; & tout le monde va vous tympaniser, si vous balancez un instant.

LISIDOR.

Que tout le monde s'aille promener! Nous ne dépendons que de nous-mêmes; & nous ferons ce qui nous conviendra.

DAMON.

Vous le prenez tous deux sur ce ton-là?

LISIDOR.

Oui.

DAMON.

Oh bien, il faut donc que je vous ſerve malgré vous-même; & j'ai un moyen infaillible de vous rendre tous deux raiſonnables.

ISABELLE.

Raiſonnables! Je vous en défie.

DAMON.

Vous m'en défiez! Entrez, Monſieur Subtil.

SCENE XII.

Monſieur SUBTIL, LISIDOR, ISABELLE, DAMON.

LISIDOR.

Qui diable m'amène ici cet original-là?

M. SUBTIL.

Mademoiſelle & Meſſieurs, très-humble ſerviteur.

LISIDOR.

Que voulez-vous?

M. SUBTIL.

Voilà un beau compliment que vous me faites, à moi, votre ancien ami? A moi, qui puis dire, ſans vanité, qu'il ſuffit de me connoître pour m'eſtimer; & que je ſuis connu des gens de la plus noble, de la plus haute, de la plus ſublime volée?

LISIDOR.

Je voi bien que vous êtes toujours le même.

M. SUBTIL.

Oui; toujours gai, toujours vif, & toujours ſemillant.

LISIDOR.

Hé bien, Monſieur de Semillant, pour quelle affaire venez-vous ici?

M. SUBTIL.

Pour une affaire qui vous remettra de bonne humeur. J'apporte un contrat de mariage à ſigner. Où ſont donc les futurs époux ?

ISABELLE.

Que voulez-vous dire ?

M. SUBTIL.

On dit que le futur eſt un dégourdi, & que la future eſt belle au parfait, au ſublime, au ſuprême.

LISIDOR.

Quel galimathias nous faites-vous ici ?

M. SUBTIL.

Galimathias, Monſieur ? Il n'y en eut jamais dans mes diſcours ni dans mes actes. Celui que j'apporte eſt dreſſé par moi-même ; & vous y ſentirez toute la clarté, toute la préciſion, & toute l'éloquence de l'étude : car moi, je ne ſai ce que c'eſt que de verbiager ; & j'ai le ſtyle coulant, ſublime, énergique.

LISIDOR.

Savez-vous, Monſieur Subtil, que ma patience eſt à bout ? Au fait. De quoi s'agit-il ?

M. SUBTIL.

Du contrat de mariage de Monſieur le Chevalier de Bois-douillet & de Mademoiſelle Angélique de Préfleury. [*à Damon.*] Ne m'avez-vous pas dit, Monſieur, qu'ils avoient établi céans leur domicile ?

DAMON.

Du moins quant à préſent.

M. SUBTIL *à Liſidor.*

Vous voyez que je ne viens pas à fauſſes enſeignes. Je ſuis circonſpect au parfait, au ſublime, au ſuprême degré.

LISIDOR.

Mon pauvre Monſieur Subtil, vous êtes fou au dégré le plus haut, le plus parfait, le plus ſublime.

M. SUBTIL

M. SUBTIL.

Est-ce être fou que d'apporter un contrat de mariage à signer ?

ISABELLE.

Le contrat de qui ?

M. SUBTIL.

De ladite Demoiselle Angélique, & dudit Sieur Chevalier.

LISIDOR.

Qui vous a dit qu'ils vouloient se marier ? Qui vous a chargé de faire leur contrat ?

M. SUBTIL *montrant Damon.*

C'est Monsieur.

LISIDOR *à Damon.*

Vous ?

DAMON.

Moi-même.

ISABELLE *à Damon.*

Et sur quoi fondé, s'il vous plaît ?

DAMON.

Sur leur inclination mutuelle, sur le desir qu'ils ont de s'épouser, & sur les promesses qu'ils se sont faites en ma présence.

ISABELLE.

Mon neveu ?

LISIDOR.

Ma niéce ?

DAMON.

Oui, votre niéce & votre neveu. Ils s'aiment passionnément ; ils m'en ont fait confidence ; & c'est moi qui les marie.

LISIDOR.

Je tombe des nues.

ISABELLE.

Je suis confondue.

SCENE XIII.

Monſieur GRIFFARD, Monſieur PATACLIN, LISIDOR, ISABELLE, DAMON, Monſieur SUBTIL.

M. SUBTIL.

OH, oh! Voici deux de mes confreres! Bon jour, Monſieur Griffard. Serviteur, Monſieur Pataclin.

ISABELLE.

Que vois-je?

LISIDOR.

Que veut dire ceci?

M. SUBTIL.

Peut-on ſavoir ce qui vous amène ici, Meſſieurs?

M. GRIFFARD.

J'apporte le contrat de mariage entre Monſieur Liſidor & Mademoiſelle de Préfleury.

M. PATACLIN.

Et moi, celui de Mademoiſelle, ci-préſente, & de Monſieur le Chevalier de Boiſdouillet.

LISIDOR *à Iſabelle.*

Comment, morbleu, vous épouſez votre neveu?

ISABELLE.

Pourquoi non? Vous épouſez bien votre niéce.

LISIDOR.

Ah! Je ſuis bien aiſe de ſavoir vos petites manœuvres, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Et moi, de découvrir les vôtres, Monſieur.

M. SUBTIL.

C'eſt un coup fouré. L'aventure eſt plaiſante, au ſublime, au parfait.

LISIDOR *à M. Griffard.*

Et qui vous a dit d'apporter ici votre minute?

M. GREFFARD *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

ISABELLE *à M. Pataclin.*

Et vous, qui eſt-ce qui vous a prié de venir ici?

M. PATACLIN *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

LISIDOR.

C'eſt Monſieur! Toujours Monſieur! Que le diable emporte Monſieur! Par où, je vous ſupplie, avez-vous découvert nos ſecrets?

DAMON.

Par vous-même. Ce neveu & cette niéce que vous vous étes préſentés l'un à l'autre, m'ont fait d'abord ſoupçonner vos intentions. J'ai dit à ces Meſſieurs, que je connoiſſois pour être vos Notaires, que vous m'aviez mis dans votre confidence; ils m'ont cru, & m'ont initié dans vos myſteres. C'eſt moi qui les ai preſſés de venir ici, leur faiſant entendre que vous n'aviez plus de raiſons pour tenir vos mariages ſecrets.

ISABELLE.

Voilà un beau tour que vous nous jouez!

DAMON.

C'eſt un tour d'ami; puiſque je vous ſauve la plus grande extravagance que vous puſſiez faire l'un & l'autre.

M. SUBTIL.

Ma foi, cela eſt vrai au ſublime.

DAMON.

Quand vous ſerez de ſang froid, vous m'en remercirez. Croyez-moi, rentrez en vous-mêmes. Le moindre éclat vous expoſe à la riſée publique. Prenez votre parti.

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, M. GRIFFARD, M. PATACLIN, LISIDOR, ISABELLE, DAMON, M. SUBTIL.

ISABELLE *au chevalier.*

AH, te voilà, perfide!

LISIDOR *à Angélique.*

C'eſt donc vous, petite traîtreſſe?

LE CHEVALIER.

Ma tante... En vérité... Je vous demande bien pardon.

ANGÉLIQUE.

Mon oncle..., Je vous aſſure... que je ſuis bien confuſe...

ISABELLE.

Comment, j'aurai donné mes pierreries à ma rivale?

LISIDOR.

Et moi, mes actions à l'Amant de ma Maîtreſſe?

ANGÉLIQUE.

Cela n'eſt pas juſte. Tenez, Mademoiſelle, reprenez votre écrain.

LE CHEVALIER *à Liſidor.*

Monſieur, voilà vos actions.

LISIDOR.

S'ils ne ſont point fidéles, ils ſont honnêtes-gens, du moins. Mais pourquoi nous avoir trompés? Pourquoi conſentiez-vous à nous épouſer?

DAMON.

Par néceſſité. Il ne ſuffit pas d'être jeune & aimable, il faut avoir de quoi vivre.

LISIDOR.

Et ſeront-ils plus riches étant mariés enſemble ? Qui eſt-ce qui fait votre fortune ?

LE CHEVALIER & ANGÉLIQUE *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

LISIDOR.

Enfin, c'eſt Monſieur qui fait tout.

SCENE DERNIERE.

M. JOUFFLU, FRONTIN, LISETTE, LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, M. GRIFFARD, M. PATACLIN, LISIDOR, ISABELLE, DAMON, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

AH ! Je croi que voici mon confrere, Monſieur Joufflu ! Encore un notaire ? Par ma foi, c'eſt la journée des brancards.

LISIDOR.

Que diable nous veut encore celui-ci ? Pour quelle affaire venez-vous céans ?

M. JOUFFLU.

Vous voyez les deux perſonnes qui m'ont prié d'y venir. Ils ne veulent pas ſe marier ſans la permiſſion de leurs Maîtres, & ſans les ſupplier de leur faire l'honneur de ſigner la minute de leur contrat.

LISIDOR.

Comment ? Frontin & Liſette s'épouſent ?

ISABELLE.

Et qui eſt-ce qui vous donne de quoi vous marier ?

LISETTE & FRONTIN *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

LISIDOR.

Encore Monſieur ? [*à Damon.*] Parbleu, vous faites bien des affaires en peu de temps !

FRONTIN *à Damon.*

Monſieur, vous aurez la bonté de ſigner le premier ; car c'eſt de vous que nous tenons tout le bien que nous mettons en communauté.

DAMON.

Et, avec votre permiſſion, s'il vous plaît, combien eſt-ce que je vous donne ?

M. JOUFFLU.

Il eſt ſtipulé que le ſieur Frontin apporte mille écus en mariage.

DAMON.

Mille écus !

FRONTIN.

Hélas ! Ce n'eſt pas trop ; & je ſuis modeſte.

M. JOUFFLU.

Et il reconnoît avoir reçu mille écus de la Demoiſelle Liſette.

DAMON.

Comment diable ! Mais vous taillez en plein drap.

LISETTE.

Comme l'étoffe eſt bonne, nous nous ſommes fait bonne meſure.

DAMON.

Je le vois bien. Mais je fais bon de tout ; & je ſigne tout.

M. SUBTIL *à Iſabelle & à Liſidor.*

Oh ça, Monſieur & Mademoiſelle, on dit vulgairement qu'il faut faire une fin. Voici la minute de votre contrat, que je garde depuis vingt-cinq ans ; elle eſt preſque auſſi uſée que vos amours. Voulez-vous que je vous parle au vrai, au ſincere, au naturel, ſans ambiguité, ſans circonlocution ? Vous n'avez rien de mieux à faire que de ſigner cette minute.

DAMON.

Toutes sortes de raisons vous y obligent. Vous vous êtes égarés l'un & l'autre ; rentrez dans le bon chemin ; & priez ces Messieurs de garder le secret. Pour moi, je vous le promets sur mon honneur, si vous suivez mon conseil.

LISIDOR *à Isabelle.*

Hé bien, qu'en dites-vous ?

ISABELLE.

Hélas ! Tout ce que vous voudrez.

DAMON.

Vous n'avez rien à vous reprocher ; la faute est égale. Allons, une bonne résolution.

LISIDOR.

Voilà qui est fait.

ISABELLE.

Je me rens.

DAMON.

Ce n'est pas tout. Soyez généreux, je vous en donne l'exemple. Vous avez aimé ces jeunes gens-ci. Vous tenez les dons que vous leur avez faits, & qu'ils vous ont remis : Aurez-vous la dureté de les reprendre ?

ISABELLE

prenant les actions de Lisidor.

Tenez, Chevalier ; gardez cela pour vous souvenir de la tendre Isabelle.

LE CHEVALIER *lui baisant la main.*

Vous serez toujours ma chere tante.

LISIDOR

reprenant l'écrain d'Isabelle.

Voilà les pierreries, petite friponne ; portez-les pour l'amour de moi.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon cher oncle, je vous le promets.

DAMON.

Allons signer les nouvelles, & l'ancienne minute.

M. PATACLIN.

Mais, s'il vous plaît, que deviendront les nôtres?

LISIDOR.

On vous en fait préſent.

M. GRIFFARD.

Et qui les payera?

LISIDOR *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

DAMON.

Volontiers. Plût au ciel que j'euſſe aſſez de bien, pour rendre tout le monde heureux & raiſonnable!

FIN.

SEPTIÉME LETTRE.

A MADAME

LA COMTESSE DE C**.

JE viens, Madame, de paſſer deux mois dans la belle maiſon de campagne de M. le Marquis de P**. où j'ai trouvé une des plus aimables & des plus brillantes compagnies qu'on puiſſe aſſembler à vingt lieues de Paris. La fête du bon ſeigneur chez qui nous étions, devoit arriver dans trois ſemaines, & nous voulions la célébrer par quelque agréable divertiſſement. On imagina de jouer une Comédie : on choiſit LE CURIEUX IMPERTINENT : on me chargea du rôle de *l'Olive*, on me pria d'y ajouter un Prologue qui eût rapport au Patron de la Caze, & aux ſpectateurs que nous devions avoir, entre leſquels devoit ſe trouver un grave & célébre Magiſtrat, qui certainement ne fréquente point les ſpectacles. Je me prêtai de

bonne grace à tout ce qui me fut proposé. Nous fîmes dreſſer un théatre : nous apprîmes & répétâmes la piéce à l'inſu du Marquis & de Madame ſa femme, qui eſt un des plus beaux eſprits que je connoiſſe, quoique ſa rare piété la force à cacher modeſtement tous les précieux dons qu'elle pourroit faire briller : & enfin nous jouâmes, avec quelque ſuccès, *le Curieux impertinent*, précédé du Prologue que je vais inſérer ici, & qui fut exécuté par le Commandeur de W... par le Chevalier de B... par Madame la Comteſſe de T... & par la jeune Marquiſe de N... Je ſubſtitue à leurs véritables noms, ceux d'*Ariſte*, d'*Araminte*, & de *Béliſe*, & je ne nomme point le Chevalier.

PROLOGUE
DU
CURIEUX IMPERTINENT.

ACTEURS.

ARISTE.

ARAMINTE.

BÉLISE.

LE CHEVALIER.

La Scéne eſt à Paris.

PROLOGUE
DU
CURIEUX IMPERTINENT.

SCENE PREMIERE.

ARISTE.

POUR divertir notre hôte, & célébrer ſa fête,
Cent ſortes de projets me paſſent par la tête;
Mais je ne puis me contenter.
Une abondance de penſées,
L'une par l'autre traverſées,
M'empêche de rien arrêter.
Bien ſouvent trop d'eſprit nous gâte,
Et fait grand tort au jugement.
D'ailleurs, ceci devient l'ouvrage d'un moment;
Et, quand on travaille à la hâte,
On travaille imparfaitement.
Attendez. Il me vient cependant une idée

Qui me flatte, m'enchante, & réuſſira bien ;
Car mon plan eſt ſi beau... Non, cela ne vaut rien.
Mon imaginative un peu trop obſédée
Par le deſir de réuſſir,
De plus en plus va s'obſcurcir,
Si par quelque ami ſage elle n'eſt pas guidée...
Moi, chercher du ſecours ? Je ne ſors point d'ici,
Que je n'aye inventé...

SCENE II.

ARISTE*, ARAMINTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à Araminte.*

Madame, le voici.

ARAMINTE.

A la fin nous trouvons Monſieur le ſolitaire;
Depuis une heure au moins on le cherche par tout.

ARISTE *à part, ſans les voir.*

Je crois que m'y voilà.

ARAMINTE *au Chevalier.*

Que dit-il ?

ARISTE.

Paix. J'eſpere
De mon projet venir à bout.

LE CHEVALIER *à Araminte.*
[*à Ariſte.*]

Il s'entretient tout ſeul. Quelle importante affaire
Vous occupe ſi fort ?

* *Ariſte rêve à l'écart ſans les appercevoir.*

ARAMINTE.

Il ne répondra pas.
Voyez comme il s'agite & chemine à grands pas.

[*à Ariſte.*]

Oh, le beau ténébreux! Peut-on, ſans vous déplaire,
Vous arrêter un peu? Vous devez être las.

ARISTE.

Faites-moi le plaiſir...

ARAMINTE.

Quel plaiſir?

ARISTE.

De vous taire.

ARAMINTE.

La priere eſt gentille; elle me touche fort.

ARISTE.

Ah! De grace, pardon. Je ſens bien que j'ai tort
D'inviter une Dame à garder le ſilence;
Et c'eſt exiger d'elle un trop pénible effort.
Par pitié, je vous en diſpenſe.

ARAMINTE.

Prenant la choſe à la rigueur,
Ce diſcours peut paſſer pour une impertinence;
Mais, par pure bonté de cœur,
Je ne dis pas ce que j'en penſe.

ARISTE.

Je vous ſuis obligé de cette déférence.
Vous pouſſez la bonté juſqu'au dernier excès.

LE CHEVALIER.

Mais auſſi, quel diable d'accès
Fait prendre à votre humeur cette ſombre nuance?

ARISTE.

Un accès de raiſon & de reconnoiſſance.

LE CHEVALIER.

En voici bien d'un autre! Eſt-ce que la raiſon
Et la reconnoiſſance ont un air ſi ſauvage?

ARISTE.

Vous ne m'entendez pas.

ARAMINTE.

Tout franc, Monſieur Caton,
La raiſon tient pour vous un bizarre langage :
Si vous voulez qu'elle ait notre ſuffrage,
Faites-lui prendre un autre ton.

LE CHEVALIER.

En effet...

ARISTE.

Ventrebleu ! J'enrage.

ARAMINTE.

Encore ? Il devient furieux.
Eh vîte, ôtons-nous de ſes yeux.

ARISTE.

Plaiſantez-moi bien l'un & l'autre.
Vous blâmez mon caprice, & je blâme le vôtre ;
Car c'en eſt un ſans doute, & vous en conviendrez ;
Que de me condamner avant que de m'entendre.
Je voulois rêver ſeul ; à quoi bon m'en défendre,
Puiſque c'eſt ſur un point que vous approuverez ?

ARAMINTE.

Ah ! ſi l'objet de votre rêverie
Mérite qu'à l'écart vous pouſſiez des ſoupirs ;
Nous ne troublerons plus vos ſavoureux plaiſirs.

ARISTE.

Mon Dieu, tréve de raillerie.
A tout ceci l'amour n'a point de part ;
Et je méditois à l'écart
Une ſimple galanterie.

ARAMINTE.

Fort bien, galanterie. Enfin nous ſaurons tout.

ARISTE.

Oui, ſi vous voulez bien m'écouter juſqu'au bout.

ARAMINTE.

Eſt-ce moi que cela regarde,

Ou mon amie ?

ARISTE.

A parler franchement,
Je me tiens un peu trop en garde,
Pour rêver à vous un moment.

ARAMINTE.

Comment ?

ARISTE.

Oui, toutes deux vous êtes adorables:
On se perd en pensant à vous;
Et s'il faut l'avouer sans vous mettre en courroux,
Je me livre à des soins un peu plus raisonnables.

ARAMINTE.

En vérité, Monsieur, le compliment est doux.

ARISTE.

Dites, si vous voulez, qu'il est très-ridicule.
Mais enfin...

ARAMINTE.

Mais enfin, sans plus de préambule,
De vos réflexions dites-nous le sujet.

ARISTE.

L'amitié seule en est l'objet.

LE CHEVALIER.

L'amitié ?

ARISTE.

De notre hôte aujourd'hui c'est la fête.

ARAMINTE.

Oui, vous avez raison.

ARISTE.

Dans ce sombre bosquet
Je lui préparois un bouquet.

ARAMINTE.

Fort bien. Où sont les fleurs ?

ARISTE.

Où ?

ARAMINTE.

Oui.

ARISTE.

Dans notre tête
A les lui préſenter, aidez-moi, s'il vous plaît.
Me le promettez-vous?

LE CHEVALIER.

Pour moi, me voilà prêt
A ſuivre votre idée, & j'en donne parole.

ARISTE.

Et vous, Madame?

ARAMINTE.

Moi? Je ne ſuis pas ſi folle
Que de promettre aveuglément.
Que méditez-vous?

ARISTE.

Franchement,
L'entrepriſe eſt un peu hardie.
Nous ſavons une comédie,
Donnons-en au Marquis le divertiſſement.

ARAMINTE.

Je m'y réſoudrois aiſément,
S'il n'avoit pas chez lui ſi bonne compagnie.
De ſi fins ſpectateurs pourroient m'intimider.

ARISTE.

Bon, bon, à la campagne on peut tout hazarder.
Nous n'aurons point ici ce terrible parterre
Qui commande en maître aux acteurs,
Et qui ſe fait honneur d'être toujours en guerre
Avec tous nos pauvres auteurs:
Son fracas inſolent ſouvent nous épouvante.
Ici la choſe eſt différente,
Et nos meilleurs amis ſeront nos ſpectateurs.

ARAMINTE.

Hé bien, ſi ma compagne entre dans votre idée;

Je vous permets de vous vanter
Que vous m'avez perſuadée :
Mais de ſon agrément j'ai tout lieu de douter.

LE CHEVALIER.

Moi, j'en augure bien. La voici qui s'avance ;
Voyons ſi les effets ſuivront mon eſpérance.

SCENE III.

ARISTE, ARAMINTE, BÉLISE, LE CHEVALIER.

BÉLISE.

Comment donc ? Tous trois à l'écart ?
Quel complot faites-vous ? Il faut m'en faire part.

ARISTE.

Nous méditons une entrepriſe.

BÉLISE.

Eſt-elle périlleuſe ?

ARAMINTE.

Au dernier point.

BÉLISE.

Tant mieux.
Plus le péril eſt grand, plus il eſt glorieux :
Je veux le partager avec vous. Je mépriſe
Ces cœurs timides, chancellans,
Qu'on voit, au moindre obſtacle, effrayés & tremblans.
Point de réflexions. L'occaſion eſt belle ;
Marchons, courons, volons où l'honneur nous appelle.

ARAMINTE.

Admirez ce courage, il ne durera pas.
Si vous ſaviez, Madame l'héroïne,
A quoi ce Monſieur vous deſtine...

BÉLISE.

Me voilà prête à tout. Je vole sur ses pas.

LE CHEVALIER.

Vous ferez un peu moins hardie,
Quand vous saurez combien on va vous exposer.

BÉLISE.

Vous ne m'effrayez point.

ARAMINTE.

On veut vous proposer
De jouer une comédie.

BÉLISE.

Entre nous? A huis clos? J'y consens de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Non, non, devant la compagnie.

BÉLISE *s'appuyant sur Araminte.*

Soutenez-moi, je meurs de peur.
De cette entreprise éclatante
La seule idée est effrayante.
A tout autre danger on me verroit courir:
Mais jouer en public? Ah! c'est pour en mourir;
Et je suis bien votre servante.

ARISTE.

Et voilà donc cette héroïque ardeur,
Dont vous faisiez le pompeux étalage?

BÉLISE.

Le grand monde me fait frayeur;
Mais, à huis clos, j'ai du courage.

LE CHEVALIER.

Ce grand monde qu'ici vous semblez redouter,
Ce sont vos amis & les nôtres.

BÉLISE.

Amis plus éclairés mille fois que mille autres.
P.... est obligeant, courtois & gracieux,
Mais je redoute sa censure.

LE CHEVALIER.

Sa politesse me rassure;

Sa vertueuſe épouſe eſt au même degré,
Obligeante, honnête, polie.

BÉLISE.

Mais n'eſt-ce pas une folie
Que d'oſer nous flatter qu'elle nous ſaura gré
De lui donner la comédie ?
Son auſtere vertu, ſon eſprit délicat,
Lui forment un goût redoutable ;
Et nous lui préparons un aſſez mauvais plat.

LE CHEVALIER.

La vertu la plus pure eſt humaine & traitable ;
Et, quoique ſon eſprit ſoit ſublime, admirable,
Il ſait tempérer ſon éclat,
Pour ſe rendre plus ſociable :
Nous l'éprouverons tous, ou je ne ſuis qu'un fat.

BÉLISE.

Cette réflexion m'encourage & m'anime.
Mais ne craignez-vous point ce grave magiſtrat
Pour qui nous avons tous une profonde eſtime ?

ARISTE.

Ses lumieres & ſon eſprit
Le portent au-deſſus des préjugés vulgaires.
L'auteur de notre piéce, en tout ce qu'il écrit,
Évite des auteurs les écarts ordinaires ;
Il a pour objet principal
De prêcher la vertu, de décrier le vice ;
Ou ſon innocente malice
Nous égaye aux dépens de quelque original ;
Et les oreilles les plus pures
Ne peuvent s'offenſer de ſes chaſtes peintures.
En divertiſſant, il inſtruit :
Il peint grands & petits, mais jamais il ne nomme ;
Et tout ſon effort ſe réduit
A faire rire l'honnête homme.
Notre grand magiſtrat a le goût fin & ſûr,
C'eſt ce qui me feroit redouter ſa préſence ;

Mais il sait distinguer la coupable licence
D'un plaisir délicat & pur.

BÉLISE.

Je le sai comme vous. Mettons donc notre gloire
A l'amuser innocemment.
Mais, quand je paroîtrai, je crains terriblement
Qu'un excès de frayeur ne m'ôte la mémoire.

LE CHEVALIER.

Bon ! Vous tremblerez un moment,
Et puis vous serez aguerrie
Au point de réciter tout naturellement.

BÉLISE.

Je suis de mes frayeurs presqu'à demie guérie,
Quoiqu'il me reste encore un petit tremblement.

ARISTE.

Cette pudeur vous donne une grace infinie.

BÉLISE.

Je m'en passerois bien. Mais à la compagnie
Il faut un petit compliment ;
Ce sera votre lot, songez-y promptement.

ARISTE.

Pour la troupe il faut donc que je me sacrifie ?
C'est être téméraire, à vous dire le vrai,
Mais mon zéle me justifie.
Laissez-moi seul ici, j'y veux faire l'essai
D'une vive & courte harangue.

SCENE DERNIERE.

ARISTE *seul.*

SUppoſons l'auditoire, & dénouons ma langue.
Mesdames & Messieurs... Ma foi, le harangueur
Ne sait pas trop bien que vous dire.

Ah ! L'eſprit me revient. Bon, nous aurons l'honneur,
Dans un petit moment, ou de vous faire rire,
Ou de vous ennuyer ; & ſi, par grand malheur,
L'ardeur de critiquer vous agite & vous preſſe,
Épargnez les acteurs, & tombez ſur la piéce ;
Le ſujet en eſt rare, & même ſurprenant.
D'un *Curieux impertinent*
Qui veut éprouver ſa future,
Nous repréſentons la fâcheuſe aventure,
Car il en eſt la dupe ; & je croi qu'en effet
Vous direz tous que c'eſt bien fait.
Or, ce *Curieux*, c'eſt moi-même,
En qualité d'acteur, s'entend : car, quant à moi,
J'eſtime toujours ce que j'aime ;
On m'aime également, ou, du moins, je le croi ;
Et cette confiance eſt le bonheur ſuprême.
Du reſte nous voulons employer tous nos ſoins
A mériter le bonheur de vous plaire :
Je ſai que ce n'eſt pas une petite affaire ;
Mais, qui fait de ſon mieux, peut eſpérer au moins
Que ſon zéle peut ſatisfaire.
Juſqu'au revoir, Meſſieurs. Bien-tôt notre orateur
Va remplir à vos yeux un autre perſonnage :
Et vous, pour lui donner un peu plus de courage,
Ne voyez que l'ami quand vous verrez l'acteur.

Fin du Prologue du Curieux impertinent.

[Ce compliment fut très-bien reçu ; & mit tout l'auditoire en train de rire. Un certain jaloux, dont tout le monde ſe moque, y parut ſi déconcerté, qu'il feignit de ſe trouver mal, pour avoir un

prétexte de ſortir, ne pouvant plus tenir aux éclats de rire que faiſoit ſa femme ; car il a ſouvent ſondé ſa vertu par de périlleuſes épreuves, dont on dit qu'elle eſt ſortie glorieuſement, quoique certains épilogueurs m'ayent aſſuré qu'il avoit enfin trouvé ce qu'il méritoit. Recevez, Madame, les nouvelles aſſurances de mon reſpect.]

HUITIÉME LETTRE.

A LA MESME.

VOUS ſavez, Madame, que les repréſentations de mon AMBITIEUX ont été ſuſpendues par l'indiſpoſition d'un des principaux acteurs. Quoiqu'il ait eu un ſuccès aſſez heureux pour me contenter, j'en préſume peu pour l'avenir. Ma Piéce eſt arrêtée ; & tout ſuccès interrompu, eſt preſque toujours un ſuccès manqué. J'avois fait un Prologue pour cette Piéce ; & les acteurs qui devoient y jouer, ſe diſpoſoient à l'apprendre quand il fallut, par des raiſons que je vous dirai, qu'ils ſe hâtaſſent de repréſenter ma Comédie, après tant de délais ſur délais, qui l'ont retardée pendant plus de deux ans. J'ai quelque regret que ce Prologue n'ait pû être exécuté, car nous en augurions tous aſſez bien. Mais je ne veux pas le perdre tout-à-fait ; & je

vais vous le copier ici. Les acteurs ſont,

LA COMTESSE.
LA PRÉSIDENTE.
LE MARQUIS, frere de la Comteſſe.
DORIMONT, ami du Marquis.
M. MÉLAMPLE, auteur tragique.
Mademoiſelle QUINAULT.

Imaginez-vous, Madame, que c'eſt vous qui êtes *la Comteſſe ;* que Madame de ***. votre amie intime, eſt *la Préſidente* ; & que Monſieur votre frere eſt *le Marquis* : car je vous ai peints tous trois au naturel. A l'égard du *Poëte*, c'eſt un perſonnage qui n'exiſte que dans mon imagination ; & vous en chercherez très-inutilement l'original. Pour ce qui concerne *Dorimont*, c'eſt votre ſage couſin Monſieur des B***. qu'il vous ſera fort aiſé de reconnoître à ſon langage, & à la tendre amitié dont il m'honore depuis long-temps.

PROLOGUE
DE L'AMBITIEUX,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LA PRÉSIDENTE.

LE MARQUIS, frere de la Comteſſe.

DORIMONT, ami du Marquis.

Monſieur MÉLAMPLE, auteur tragique.

Mademoiſelle QUINAULT.

UN LAQUAIS.

La Scéne eſt à Paris.

PROLOGUE
DE L'AMBITIEUX,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE.

LA COMTESSE.

C'EST vous, ma chere Préſidente !
Vous venez à propos, car je ſuis ſeule ici,
Et je m'ennuyois fort.

LA PRÉSIDENTE.

Je m'ennuyois auſſi,
Quand je ſuis loin de vous, je ne ſuis point contente.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours obligeante.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ça, que ferons-nous ce ſoir ?
Pour prendre votre avis ſur cette grande affaire,
Je ſuis venue exprès vous voir.

LA COMTESSE.

Elle eſt grande en effet. Quand on n'a rien à faire
Le temps eſt un peſant fardeau.

LA PRÉSIDENTE.

Je l'éprouve. Il fait aſſez beau.
Si nous faiſions tantôt un tour de promenade ?

LA COMTESSE.

A Paris, ſelon moi, c'eſt un plaiſir bien fade.
Au milieu d'un public peut-on ſe promener ?
A chaque pas qu'on fait on trouve quelque obſtacle ;
Et c'eſt ſe donner en ſpectacle,
Pour donner aux oiſifs matiere à raiſonner.
Qu'entend-on à vos Thuilleries ?
Souvent des propos peu décens,
De mauvaiſes plaiſanteries,
Ou bien des nouvelles du temps ;
Le tout aſſaiſonné d'une horrible pouſſiere,
D'une cohue énorme, & d'un bruit, d'un fracas,
Qui vous étourdit de maniere
Que la tête vous tourne, & qu'on ne s'entend pas.
Pour moi, je tiens qu'à la campagne
La promenade eſt un plaiſir :
J'y reſpire un air pur ; un gracieux zéphir
Par tout où je vais m'accompagne.
Je marche, je m'arrête au gré de mon deſir :
A rêver, à parler, lui ſeul me détermine ;
L'aimable liberté préſide à mon loiſir.
J'y goûte un bonheur ſi tranquille,
Que les jours y ſont des momens.
Laſſe de ces plaiſirs, je reviens à la ville,
Mais c'eſt pour y chercher d'autres amuſemens.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut vous en procurer d'autres.
Parlez ; & ſur vos goûts nous réglerons les nôtres.
Trois ſortes de plaiſirs peuvent vous être offerts :
Les viſites, le jeu, les ſpectacles.

LA COMTESSE.

Je perds
Tout autant de fois que je joue.
Le jeu m'amuſe, je l'avoue ;
J'en ferois volontiers mon plaiſir favori,
Mais j'en ſuis un peu dégoûtée ;
C'eſt un ingrat que j'ai chéri,
Et qui m'a toujours maltraitée.
Pour les viſites, à mon ſens,
C'eſt le plus ennuyeux de tous les paſſetemps.
Aller, courir de porte en porte,
Se faire écrire chez les gens
Pour qui nous nous ſentons la haine la plus forte,
Ou qui nous ſont indifférens,
Ou que nous mépriſons ; car, de ces trois eſpéces
Sont, à nos amis près, ceux que nous viſitons.
S'ils veulent être vûs, nous nous complimentons ;
Enſuite, nous mettons en piéces
Tous les gens que nous connoiſſons.
Les fauſſes amitiés, les fines médiſances,
Sont la matiere des diſcours.
C'eſt ainſi qu'à Paris on paſſe tous ſes jours
En viſitant ſes connoiſſances ;
Car la véritable amitié
Des ſociétés eſt bannie.
Viſites d'intérêts, ou de cérémonie ;
Voilà par quels motifs on eſt aſſocié.

LA PRÉSIDENTE *en riant.*

Ce diſcours friſe un peu la prude.
Je vous trouve aujourd'hui d'aſſez mauvaiſe humeur ;
Et je vois bien que l'habitude
De vivre dans la ſolitude,
Contre le genre humain vous donne de l'aigreur.

LA COMTESSE.

Comme vous vivez dans le monde,
Vous êtes encor dans l'erreur.

L'éclat & le tumulte empêchent qu'on ne ſonde
Les replis & le fond du cœur.
Pour moi, de temps en temps je deviens ſolitaire;
Par les réflexions mon eſprit épuré,
Les trouve un remède aſſuré
Contre le préjugé vulgaire.
Cent défauts que jamais je n'avois apperçûs,
En foule frappent mon idée:
Et moins par le fracas je me trouve obſédée,
Plus ma raiſon prend le deſſus.
J'étois folle autrefois autant qu'on puiſſe l'être;
Le monde avoit pour moi d'invincibles appas,
Mais je ne le connoiſſois pas:
On ne peut le ſouffrir dès qu'on ſait le connoître.

LA PRÉSIDENTE.

Enfin, vous renoncez aux viſites, au jeu.
La ſolitude en vous a bien fait des miracles!
Venons maintenant aux ſpectacles.
Les aimez-vous toujours?

LA COMTESSE.

Plus que jamais. L'aveu
Vous ſurprend. C'eſt mon goût.

LA PRÉSIDENTE.

Le mien doit s'y ſoumettre.

LA COMTESSE.

Eh, comment peut-on mieux occuper ſon loiſir?
Non, de tous les plaiſirs que l'on peut ſe permettre,
Il n'eſt point, à mon gré, de plus charmant plaiſir.

LA PRÉSIDENTE.

En ſpectacles Paris abonde.
Je vous ſuivrai par tout, vous n'avez qu'à choiſir.

LA COMTESSE.

Le ſpectacle me plaît quand j'y trouve du monde.

LA PRÉSIDENTE.

Nous aurons aujourd'hui de quoi nous contenter.
Allons à la Piéce nouvelle

Que les *François* doivent repréſenter.
L'aſſemblée, à coup ſûr, ſera nombreuſe & belle.

LA COMTESSE.

A ce plaiſir j'allois vous inviter,
Et j'ai fait pour nous deux retenir une loge.
Mon frere & Dorimont nous accompagneront.

LA PRÉSIDENTE.

Leurs critiques nous troubleront.

LA COMTESSE.

De l'ouvrage nouveau tous deux m'ont fait l'éloge;
Je répons qu'ils applaudiront.
L'Auteur eſt notre ami, preuve très-convaincante
Que ſa Piéce eſt bonne, excellente.

LA PRÉSIDENTE.

D'accord; mais le public n'eſt pas toujours d'humeur
A croire bonnement les amis de l'Auteur.
Loin d'imiter leur complaiſance,
Rarement avec eux il eſt d'intelligence.
Le Parterre, ſur tout, veut jouir de ſes droits:
Tandis qu'avec ardeur les amis applaudiſſent
Et de la main, & de la voix,
Du bruit de ſes ſifflets les voûtes retentiſſent.

LA COMTESSE.

Pour notre ami j'augure un meilleur ſort;
Peut-être en ſa faveur il mettra tout d'accord.

LA PRÉSIDENTE.

Je le ſouhaite, & je l'eſpere;
Et, s'il ne tient qu'à moi... Quelqu'un vient.

LA COMTESSE.

C'eſt mon frere.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE.

LE MARQUIS *entrant bruſquement.*

Hé bien, ma ſœur, dinerons-nous?

LA PRÉSIDENTE.

La queſtion me plaît.

LE MARQUIS.

Dépêchons, je vous prie.

LA COMTESSE *en ſouriant.*

Vous débutez toujours par quelque étourderie.
Et Madame, la croyez-vous
Indigne d'une révérence?

LE MARQUIS.

J'allois au plus preſſé. Grande eſt la différence
Entre l'impoliteſſe & la diſtraction.
Daignez-y faire attention,
Madame, & pardonnez à mon impatience
Une faute excuſable en cette occaſion.
Quelquefois l'amitié (j'en fais l'expérience)
A le feu d'une paſſion.
Ce ſoir on nous donne une Piéce
Pour laquelle je m'intéreſſe
Comme ſi j'en étois l'auteur.
Il ſe fait tard, l'heure nous preſſe,
Et je me ſens déja des battemens de cœur.
Voyez pour notre ami juſqu'où va ma tendreſſe.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, ſi l'ouvrage eſt bon, pourquoi vous alarmer?

LE MARQUIS.

S'il eſt bon, dites-vous ? Je le trouve admirable,
Et d'un goût qui doit tout charmer.
Quand je vous dis cela, vous devez préſumer
Que c'eſt un fait indubitable.

LA PRÉSIDENTE *en ſouriant.*

Oh ! Je n'en doute nullement.
Le parterre eſt bon juge, il eſt juge équitable,
Il ſe rendra ſans doute à votre ſentiment.

LE MARQUIS.

Pour l'en informer hautement,
Je m'en vais faire un bruit de diable.
Si quelqu'un eſt aſſez hardi
Pour être d'un avis contraire,
Nous aurons tous deux une affaire,
Et je ferai, morbleu, quelque coup d'étourdi.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! Monſieur le Marquis, vous m'effrayez d'avance.

LE MARQUIS.

Dans ces occaſions faut-il être endormi ?

LA PRÉSIDENTE.

Non ; mais par un prudent ſilence
Vous ſervirez mieux votre ami,
Que par tous les écarts de votre pétulence.
Croyez-moi, venez avec nous
Écouter la Piéce nouvelle.
Si le public la trouve belle,
S'il applaudit, ſignalez-vous ;
Et, pour le ſeconder, déployez votre zéle.
Que s'il fronde l'ouvrage, ou ne l'applaudit pas,
Soyez-en bien fâché, mais ſoyez-le tout bas.

LE MARQUIS.

Je vous trouve aujourd'hui, ma belle Préſidente,
Dans un accès d'humeur prudente.
Ma ſœur, à force de raiſon,
Fera bientôt de vous une prude engourdie.

La ſageſſe à votre âge eſt une maladie,
Et je veux travailler à votre guériſon.

LA COMTESSE.

Eh, laiſſez-nous plûtôt travailler à la vôtre.
Je vous conſeille fort de ne nous point quitter.

LE MARQUIS.

Dans une loge, moi, vous voulez m'arrêter ?
Oh ! Vous me prenez pour un autre.
Je vais être par tout, & d'un œil ſurveillant
Relancer les frondeurs, les forcer à ſe taire.
On m'appelle *le Semillant*,
Et je veux aujourd'hui remplir mon caractere.

LA COMTESSE.

Mon frere, en vérité...

LE MARQUIS.

Ma ſœur, point de ſermon !
C'eſt de l'éloquence perdue.
Voici le grave Dorimont,
Il ne vous perdra point de vûe.

SCENE III.

DORIMONT, LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE *à Dorimont.*

EH quoi, vous venez ſeul ? Vous deviez prendre ſoin
D'amener notre Auteur.

DORIMONT.

Il eſt déja bien loin.

LA COMTESSE.

Il donne une Piéce nouvelle,
Et n'en veut pas voir le ſuccès !

DORIMONT.

Non. Il eſt timide à l'excès :
Le parterre lui cauſe une frayeur mortelle.
Malgré le favorable accueil,
Et le grand nombre de ſuffrages
Dont on a quelquefois honoré ſes ouvrages,
Il eſt bien éloigné d'en avoir de l'orgueil.
Son trouble, ſon inquiétude,
L'ont fait veiller toute la nuit ;
Et ce matin, à petit bruit,
Il a gagné ſa ſolitude.

LE MARQUIS.

Le poltron !

DORIMONT.

Ce billet qu'il a laiſſé pour moi,
Vous prouve encor mieux ſon effroi.

[IL LIT.]

Malgré la flatteuſe eſpérance
Que vous & nos amis m'avez fait concevoir,
La crainte emporte la balance.
Cher ami, bon jour, & bon ſoir.
Je m'eſquive, ne vous déplaiſe ;
Mais dites de ma part au Parterre diſcret,
S'il trouve ma Piéce mauvaiſe,
Que je le prie au moins de garder le ſecret.

LE MARQUIS

faiſant un grand éclat de rire.

Il n'y manquera pas ; c'eſt à quoi je l'engage.
Pauvre diſciple d'Appollon !
Par ma foi, le ſacré vallon
Forme des gens d'un grand courage !

LA COMTESSE.

Vous le croyez poltron, & moi je le croi ſage.
N'augurez jamais bien d'un Auteur ſuffiſant ;
Son intrépidité n'eſt pas un bon garant
De la bonté de ſon ouvrage.

La confiance eſt le partage
Et du fat, & de l'ignorant.

LE MARQUIS.

Mais, à propos de ſuffiſance,
Voici Monſieur Mélample ; il vient fort à propos :
Et ce tragique Auteur entre comme un héros.
Admirez toutes deux cette noble aſſurance.

SCENE IV.

MÉLAMPLE, LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS, DORIMONT.

LE COMTESSE
à Mélample.

AH ! C'eſt donc vous, Monſieur ?

MÉLAMPLE.

J'entre ici ſans façon.
Meſdames, trouverez-vous bon
Qu'à dîner avec vous aujourd'hui je m'invite ?

LA COMTESSE.

Un homme de votre mérite
Peut s'en flatter avec raiſon.

MÉLAMPLE *d'un ton précieux.*

Vous avez de l'eſprit, je vous en félicite ;
Les connoiſſeurs me l'avoient dit :
A venir librement, c'eſt ce qui m'enhardit.
Je crains les ſots, je les évite,
Et cours par tout après l'eſprit ;
J'en ſuis fou, j'en ſuis idolâtre.

LA COMTESSE.

Vous pouviez vous adreſſer mieux.

MÉLAMPLE *prenant du tabac.*

Madame, j'ai du goût auſſi bien que des yeux.

[*au Marquis.*]

Et je ſai... Vous voilà, mon aimable folâtre!
Vous viendrez à L'AMBITIEUX;
Et je vous attens au théatre.

LE MARQUIS
prenant l'air & le ton tragique.

Au théatre, Seigneur? Oui, oui, vous m'y verrez;
Et j'oſe me flatter que vous applaudirez.
Ah! Si je m'apperçois que vous faſſiez des mines
Pour aigrir le parterre, & pour le ſoulever,
De mon reſſentiment rien ne peut vous ſauver;
Et le retour, Seigneur, vaudra mieux que matines.

MÉLAMPLE *ſur le même ton.*

Vos prieres, Seigneur, ſont un commandement.
J'applaudirai, Marquis, n'en doutez nullement.
On ne peut menacer d'un ton plus pathétique;
Et votre voix, Seigneur, étouffe la critique.

LE MARQUIS.

Seigneur...

LA COMTESSE.

De grace, finiſſez,
Meſſieurs; tréve de Seigneurie.

[*à Mélample.*]

Vous entendez bien qu'on vous prie
De vous contraindre; & c'eſt aſſez.
Car, d'exiger votre ſuffrage,
Ce ſeroit vous pouſſer plus loin que de raiſon:
Et vous ne pouvez pas applaudir un ouvrage
Qui n'eſt pas de votre façon.

MÉLAMPLE.

Ai-je tort? Tous tant que vous êtes,
Malgré la mine que vous faites,
Vous penſez comme moi; ſi ce n'eſt volontiers,
Du moins c'eſt malgré vous: & j'oſe ainſi le croire.

LE MARQUIS.

Rayez cela de vos papiers,

Beau ſire, & rabattez un peu de votre gloire.

DORIMONT.

Vous avez du mérite, on l'avoue aiſément;
Mais vous le ſavez trop, & c'eſt ce qui vous gâte:
D'ailleurs, vous travaillez un peu trop à la hâte,
Pour travailler ſolidement.
De grace, moins d'eſprit, & plus de jugement.

MÉLAMPLE.

Voilà le langage ordinaire
Des Auteurs que ma gloire aigrit.
Pour moi, de votre ami je dis tout le contraire;
Et je lui trouve d'ordinaire
Plus de jugement que d'eſprit.

DORIMONT.

Vous nous dites cela du ton d'un apophthème;
Mais vous ne lui faites point tort.
Le jugement, c'eſt l'eſprit même;
Convenez de ce point & nous ſommes d'accord.
Ce qu'on appelle eſprit, n'en eſt que l'apparence.
Cet eſprit prétendu, n'eſt ſouvent que l'effor
D'une brillante extravagance:
C'eſt un feu qui voltige, & s'éclipſe d'abord.
Avouez-le, Monſieur Mélample,
Vos écrits en offrent l'exemple.
Sans vous embarraſſer du ſoin de raiſonner,
Que vous abandonnez à des eſprits vulgaires,
Par vos écarts hardis & téméraires,
Vous cherchez à nous faſciner;
Et vous bornant à ce qui brille,
Le ſolide, le vrai vous ſemble une vétille.
Notre ami, dites-vous, n'a que du jugement;
Par-là vous l'élevez, bien loin de le détruire.
Il cherche à plaire, aſſurément;
Mais ſon grand objet eſt d'inſtruire:
Par quel moyen? Par le vrai ſeulement.
Lorſque l'eſprit à propos ſe préſente,

A la bonne heure, il eſt le bien venu ;
Mais, ſur toute ſaillie hardie & ſéduiſante,
Il eſt modeſte & retenu.
La vérité n'eſt pas toujours brillante ;
C'eſt une beauté ſimple, ingénue & touchante.
D'un MÉDISANT, d'un GLORIEUX,
Notre Auteur a fait la peinture,
Et maintenant il pourſuit la nature
Dans le cœur d'un *Ambitieux*.
L'entrepriſe eſt grande & hardie,
Car ſon ſujet eſt grave & ſérieux ;
C'eſt une *Tragi-Comédie*.

LA PRÉSIDENTE.

Et quel en eſt le plan ?

LE MARQUIS.

Perſonne ne peut mieux
Vous le dire que moi. Voici toute l'hiſtoire.
Écoutez-moi bien, s'il vous plaît.
Ce plan donc... Mais morbleu, je n'ai point de mémoire,
Et je ne ſai plus ce que c'eſt.

LA PRÉSIDENTE.

Mais encore ?

LE MARQUIS.

Oh, ma foi, vous êtes trop preſſante,
C'eſt... C'eſt l'Ambition que l'Auteur repréſente.

LA PRÉSIDENTE.

Mais de quelle façon traite-t-il ſon ſujet ?

LE MARQUIS.

La Piéce... pour vous mettre au fait,
Eſt ſouvent ſérieuſe, & quelquefois plaiſante.
Vous y verrez un Roi, dont je ſuis très-content ;
Un Miniſtre ſage & prudent,
Dont la femme eſt très-imprudente.
Vous y verrez de plus une jeune innocente...
Que l'on croit telle, au moins ; mais qui ne l'eſt pas tant

Que ſe l'imagine ſa tante.
Enſuite paroîtra le favori du Roi ;
(C'eſt notre *Ambitieux*) cet homme, ſelon moi,
Remplira fort bien votre attente :
Et, brochant ſur le tout, vous verrez une Infante... à
Qui n'eſt pas ſotte, en vérité,
Et qui, ſous un nom emprunté,
Rend la Piéce très-vive & très-intéreſſante.

LA PRÉSIDENTE.

Une Infante ? A ce que je voi,
La ſcéne eſt en Eſpagne.

LE MARQUIS.

En Eſpagne ? Oui, je croi.
Eh, oui, vraiment, c'eſt en Caſtille.
C'eſt par-là que la Piéce brille.
Les actrices auront l'ample vertugadin,
Et meſſieurs les acteurs, la fraiſe & la gonille ;
Ce qui leur donne un air, tant la mode eſt gentille,
Moitié grave, & moitié badin.

MÉLAMPLE.

On nous raméne donc aux Tragi-comédies ?
Au temps des *Scudéry*s, des *Rotrou*, des *Duryer*s,
Où, grace au mauvais goût de ces vieux Romanciers,
Tant de fadaiſes applaudies
Firent l'amuſement de nos bons devanciers ?

DORIMONT.

Reſpectez, ingrat que vous êtes,
La gloire de ces vieux Poëtes,
Car vous les pillez volontiers.
Ils n'étoient ni ſots, ni groſſiers ;
S'ils vivoient, ils vous feroient taire :
Et le ſeul reproche à leur faire,
C'eſt d'être venus les premiers.
Mais, ſans défendre ici leur cauſe,
Parlons de notre Auteur, & voyons ſon deſſein.
Bien loin de ſuivre leur chemin,

Une route nouvelle eſt ce qu'il ſe propoſe.
Comme en traitant l'*Ambitieux*,
Il traite un ſujet noble, élevé, ſérieux,
Il doit prendre le ton que ſa matiere indique;
Mais, pour n'être pas ennuyeux,
Il tâche d'égayer le ſublime tragique,
Non par des traits facétieux,
Suivant la maniere Italique
Que des acteurs bouffons ont tranſmiſe en ces lieux,
Mais par ceux d'un noble comique.
Tel eſt ſon plan en peu de mots;
Et ſa Piéce eſt vraiment nouvelle:
Je ne garantis pas qu'elle ſoit ſans défauts,
Mais du moins au public elle prouve le zéle
D'un Auteur dont tous les travaux
Et les innocentes malices,
Ont pour objet de plaire en corrigeant les vices.

SCENE V.

LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS, DORIMONT, MÉLAMPLE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à la comteſſe.*
Une Dame eſt ici, qui demande à vous voir.
LE MARQUIS.
Une Dame, dit-il? Il faut la recevoir
Sur le champ, c'eſt à quoi j'opine.
[*à Mélample.*]
Allons, gai, notre ami, ſoyez vif & diſpos.
LA COMTESSE *au laquais.*
Faites entrer.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS, DORIMONT, MÉLAMPLE, Mademoiſelle QUINAULT, LE LAQUAIS.

LE MARQUIS *courant au-devant d'elle.*

EH, c'eſt notre aimable voiſine !
Vous ne pouviez jamais venir plus à propos,
[*au Laquais.*]
Mademoiſelle. Enfant, dis là-bas que j'ordonne
Qu'on nous ſerve tout au plûtôt.
LA PRÉSIDENTE *bas.*
Marquis, quelle eſt cette perſonne ?
LE MARQUIS.
C'eſt Mademoiſelle Quinault.
LA PRÉSIDENTE.
Ah ! Je la reconnois. Eh, vraiment oui, c'eſt elle.
Mademoiſelle QUINAULT *à la comteſſe.*
Madame, pardonnez ſi je viens librement...
LA COMTESSE.
Point de façons, Mademoiſelle ;
Vous m'obligez infiniment.
Nous parlions de l'Auteur de la Piéce nouvelle.
Mademoiſelle QUINAULT.
Je vous avoûrai franchement
Que je le cherche ici. J'ai deux mots à lui dire.
Il prétend qu'au public je faſſe un compliment
Qu'il s'aviſa hier de m'écrire :
Cette commiſſion me donne un tremblement
Qui pour moi devient un martyre.
Je joue un rôle hardiment ;

Mais, parler en public, ou bien au public même,
C'eſt une différence extrême.
Je ſens trop bien en ce moment,
Que très-mal-à-propos je me ſuis engagée ;
Et je veux à l'Auteur remettre prudemment
Le diſcours dont il m'a chargée.

DORIMONT.

Mais il n'eſt pas long, ce diſcours :
Et notre Auteur a pris la fuite.

Mademoiſelle QUINAULT.

Oh ! Voilà comme il fait toujours.

LA COMTESSE.

Malgré vous, vous voilà réduite
A ſuivre ſon intention.
Il faut vous ſignaler en cette occaſion.
Armez-vous d'un noble courage :
Deux mots que vous direz avec affection,
Peuvent prévenir quelque orage,
Et procurer l'attention
Du public équitable & ſage,
Qui juge ſans prévention.
Quand il n'eſt point troublé par des frondeurs à gage,
Qui font naître le bruit & la confuſion,
Pour faire périr un ouvrage.

Mademoiſelle QUINAULT.

Allons, puiſqu'il le faut, je dirai de mon mieux.

LA PRÉSIDENTE.

Jouez-vous dans l'*Ambitieux* ?

Mademoiſelle QUINAULT.

Oui, vraiment ; & mon perſonnage
N'eſt ni grave, ni ſérieux.
D'un miniſtre pourtant j'ai l'honneur d'être femme.

LA PRÉSIDENTE.

Quel eſt le caractere ?

Mademoiſelle QUINAULT *faiſant la révérence.*

Une folle, Madame ;

Mais d'un goût tout particulier.
Attendez... De peur d'oublier
Le compliment de mon Poëte,
Il faut que je vous le répete;
Peut-être qu'il vous ennuyra,
Mais cet eſſai m'enhardira.

LA COMTESSE.

Parlez, nous vous prêtons ſilence.

Mademoiſelle QUINAULT.

Vous êtes le Parterre, & je ſuis l'Orateur
Qui veut capter la bienveillance
Du malévole Spectateur.

MESSIEURS, vous allez voir une nouvelle Piéce...
D'un Auteur qui n'eſt pas nouveau.
L'ouvrage eſt ſingulier: vous dire qu'il eſt beau,
Ce ſeroit un peu loin pouſſer la hardieſſe.

Décider avant vous, c'eſt hâter le danger.
Nous efforcer à ſi bien faire
Que l'ouvrage puiſſe vous plaire,
Voilà notre ſeul droit; le vôtre eſt de juger.

En juges ſouverains faites qu'on vous reſpecte.
L'envie eſt aux aguets; la cabale la ſuit:
Loin d'avoir le bon goût, leur cohorte ſuſpecte
Lui fait la guerre & le détruit.

Juſques au dernier vers impoſez-lui ſilence;
C'eſt l'unique faveur que nous vous demandons.
Nous plaidons devant vous: tandis que nous plaidons,
Daignez nous écouter & tenir la balance.

Si notre Piéce a du ſuccès,
Pour vous, comme pour moi, j'en ſerai très-ravie;
Et mon plus grand plaiſir ſera de voir l'envie
Perdre avec dépens ſon procès.

Elle tremble déja: mais, s'il faut tout vous dire,
En vérité, je tremble auſſi.
Puiſſe votre équité la bannir loin d'ici:
Plus elle pleurera, plus je vous ferai rire.

Permettez à l'*Ambition*
De vous étaler ſa manie.
L'Auteur a mis tout ſon génie
A vous en faire voir toute l'illuſion.

C'eſt, dit-on, le défaut des plus grands perſonnages;
Et je vous avoûrai ſans fard,
Que notre Auteur lui-même en a ſa bonne part;
Car ſon ambition eſt d'avoir vos ſuffrages.

LE MARQUIS
à Mademoiſelle Quinault.

Vous vous en tirerez. Pour nous, ſans compliment,
Allons vîte nous mettre à table.
Je veux dîner en poſte, & ſouper lentement
Si le ſuccès eſt favorable.

Mademoiſelle QUINAULT
à la comteſſe.

Je n'ai point d'appétit, & je vais m'échapper.
Vous me le pardonnez?

LA COMTESSE.

Oui, je vous le pardonne.

[*Les Acteurs ſortent.*]

MÉLAMPLE *ſeul.*

Morbleu ! ... Si le public trouve la Piéce bonne,
J'irai me coucher ſans ſouper.

Fin du Prologue de l'Ambitieux.

[Par ma foi, Madame, je ſuis ſi las de copier, que je n'ai plus la force d'ajouter une parole, ſi ce n'eſt pour vous ſupplier humblement de me mander, avec votre extrême ſincérité, ſi ce petit ouvrage aura eu le bonheur de vous plaire. Pour moi, je ne ſai ſi je me flatte, mais il me ſemble qu'il n'auroit pas ennuyé le public. C'eſt une eſpéce de petite Comédie avant la grande Piéce; & j'aurois eu du moins en cela le mérite de la nouveauté. J'ai l'honneur de vous aſſurer de mon reſpect.]

NEUVIÉME LETTRE.

A M. D. MUSICIEN.

J'Ai reçû, j'ai lû, j'ai chanté les airs que vous m'avez envoyés par mon bon ami Monſieur le Chevalier de B. qui les ſavoit déja tous par cœur, & avec qui je viens d'exécuter vos *Duo*, qui m'ont charmé. Je ne puis mieux vous prouver combien je ſuis content de votre génie, qu'en vous fourniſſant de quoi l'exercer encore. Comme vous réuſſiſſez également dans tous les genres de muſique, il eſt bon que vous ſachiez que j'ai fait une Comédie en trois actes * & en vers lyriques : c'eſt proprement un Opera-Comique ; il n'eſt pas deſtiné pour l'*Opera*, mais il doit être exécuté chez une grande Princeſſe, qui n'épargnera rien pour rendre ce ſpectacle brillant. Je voudrois qu'il commençât par un Pro-

* *Les amours de Ragonde.*

ACTEURS.

THALIE.

MELPOMENE.

UN PETIT-MAISTRE.

CHŒUR DE HÉROS.

CHŒUR D'HÉROÏNES.

CHŒUR de perſonnages comiques.

CHŒUR de ſuivans comiques de Thalie.

SUIVANS de Melpomene.

La Scéne eſt à Paris.

SCÉNES DE THALIE ET MELPOMENE,

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

THALIE, MELPOMENE.

MELPOMENE.

EH quoi ? Pendant l'hiver, prétendez-vous, ma sœur,
Régner sur ce noble théatre ?
Pour y faire goûter votre enjoûment folâtre,
Atendez du printemps l'agréable douceur.
La saison des frimats rappelle sur la scéne
Les tragiques événemens,
Dignes sujets pour *Melpomene*,
Et bannit de ces lieux vos vains amusemens.

THALIE.

Divertir les humains est l'objet où j'aspire ;
Si c'est le vôtre aussi, pourquoi nous séparer ?
Vous savez les faire pleurer,

Et moi je ſai les faire rire.
Attendriſſez les cœurs, excitez les ſoupirs,
Étalez aux mortels les paſſions tragiques;
Mais ſouffrez qu'à mon tour, au gré de leurs deſirs,
Je retrace à leurs yeux des incidens comiques.
Les plaiſirs variés ſont les plus doux plaiſirs.

MELPOMÉNE.

Non, n'eſperez jamais que tour à tour je regne,
Dans un temps où je dois régner ſeule en ces lieux.
Je ne veux point mêler des plaiſirs ſériaux
Avec des jeux que je dédaigne.

THALIE.

Ah, ma ſœur, que je hais vos tons impérieux?
De cet air de hauteur ſongez à vous défaire.
Imitez mon air gracieux.
Vous ſavez effrayer, & je ſai l'art de plaire.

MELPOMÉNE.

Vous comparer à moi! Quel orgueil téméraire!
Par des tons élevés, par de nobles accens,
Par des regrets, des cris, des ſoupirs & des plaintes,
Je porte au fond des cœurs les plus vives atteintes,
Et je les ſoumets tous à mes efforts puiſſans.

THALIE.

Par une agréable folie
Je plais ſans jamais ennuyer,
Et poſſede l'art d'égayer
La plus ſombre mélancolie.
Corriger les humains eſt mon unique emploi,
Et je les peins d'après nature.
Je ris en traçant leur peinture,
Qui les fait rire comme moi.

MELPOMÉNE.

Ce théatre eſt mon domaine,
J'y fais admirer mes traits.
Tracer ici vos portraits,
C'eſt avilir *Melpomène*.

THALIE.

Ah! Loin de vous avilir,
Je vous rens plus agréable.
Pour rendre le plaisir durable,
Il faut changer de plaisir.
Assez souvent on vous admire,
Mais on se lasse d'admirer;
Et, quoique vous en puissiez dire,
On aime autant du moins à rire qu'à pleurer.
Songez au siécle où nous sommes;
Il faut céder au temps.
Aujourd'hui la vertu des hommes
N'est pas d'être constans.

MELPOMÉNE.

Pendant la saison la plus belle,
Ma sœur, vous aurez votre tour.

THALIE.

Non, je veux l'avoir dès ce jour;
J'entens le spectateur qui m'invite & m'appelle.

MELPOMÉNE.

Ah! C'est trop me braver. Contre une sœur rebelle
Je vais user de tous mes droits.
Nobles Suivans de la Muse tragique,
Grands Héros dont souvent j'ai chanté les exploits
Sur cette scéne magnifique,
Entrez, accourez à ma voix.

THALIE.

Enfans joyeux de la Muse comique,
Venez, aux yeux des spectateurs,
D'un ton finement ironique,
Railler & corriger les modes & les mœurs.

SCENE II.

SUITE DE MELPOMENE, SUITE DE THALIE, CHŒUR DE HÉROS ET D'HÉROINES, CHŒUR DE SUIVANS DE THALIE, SUIVANS DE MELPOMENE, UN PETIT-MAISTRE.

CHŒUR
de Héros & d'Héroïnes.

Nous accourons à ta voix,
Muſe tragique & ſublime,
Héros, Demi-Dieux, ou Rois,
C'eſt ton feu qui nous anime.

CHŒUR
des Suivans comiques de Thalie.

Nous accourons à ta voix,
Muſe naïve & cauſtique,
Marquis, Païſans, Bourgeois,
Par toi tout devient comique.

[*On danſe pluſieurs Entrées tant ſérieuſes que comiques.*]

UN HÉROS *ſeul.*

Noble & divine Melpoméne,
Charme du cœur, de l'oreille & des yeux;
Sur cette auguſte ſcéne
Tu chantes les amours des Héros & des Dieux;
La pitié, la terreur, ſont tes puiſſantes armes:
Tout s'attendrit quand tu verſes des larmes;
Tout tremble, tout frémit quand ta voix juſqu'aux Cieux
Porte tes élans furieux.

UN PETIT-MAISTRE *à Thalie.*

Petite Muſe badine,
Plus utile que ta ſœur,
Ta cenſure vive & fine
Guérit l'eſprit & le cœur.
Le bon goût te rend juſtice.
Bien ſouvent par tes bons mots
Tu fais déteſter le vice,
Et tu corriges les ſots.

CHŒUR *de Héros.*

Noble & ſublime Melpoméne,
Brillez, regnez toujours ſur cette auguſte ſcéne.

CHŒUR *de Perſonnages comiques.*

O l'heureux jour!
Muſe folâtre,
Sur ce Théatre
Brillez, regnez à votre tour.

MELPOMÉNE *à ſes ſuivans.*

Que l'on chaſſe d'ici tous ces bas perſonnages.

THALIE *à ſes ſuivans.*

De ces foibles Héros repouſſez les outrages.

Fin des Scénes de Thalie & Melpomene.

SUITE
DE LA LETTRE IX.

VOILA où j'en ſuis de mon Prologue, qui met une terrible diviſion entre les deux ſœurs. Comment, me direz-vous, terminer une querelle ſi vive? Vous ſerez bien embarraſſé, car deux femmes piquées, glorieuſes, jalouſes l'une de l'autre, & qui ont rompu toutes meſures entre elles, ne ſe reconcilient pas tout d'un coup; & cependant cela me paroît également néceſſaire & preſſant, parce que votre Prologue eſt déja bien long. Si vous faites ces réflexions, mon cher Monſieur, vous réfléchirez ſelon les lumieres du ſens commun. Mais eſt-ce le ſens commun qui dirige l'Opera? Tout s'y fait par miracle; un Poëte Lyrique n'y eſt jamais embarraſſé pour un dénoûment: n'a-t-il pas à ſa diſpoſition tous les Dieux du Ciel, de la Terre, & même de l'Enfer? S'agit-il de finir ſa Piéce, il fait deſcen-

dre les uns ou monter les autres, selon son bon plaisir. Le *Deus è machina* est fait pour les Poëtes Lyriques : aussi ne voit-on gueres d'Opera qui ne soit dénoué par quelque Dieu du premier ordre, qui vient ordonner ou *ceci* ou *cela*, d'un ton d'autorité suprême, auquel tout le monde obéit sans la moindre réplique ; &, moyennant une belle Chaconne, suivie d'un chœur magnifique, vous voyez une Piéce dénouée si subtilement, que personne n'a le mot à dire. Car quel est l'esprit assez caustique & assez mal tourné, pour résister aux ordres des Dieux, ou pour les chicaner ? Vous jugez bien que je me servirai du même expédient pour dénouer mon Prologue, & que chacun admirera les tréfors inépuisables de mon imagination ; car je me propose de faire descendre *Apollon* tout à coup, & lorsqu'on s'y attendra le moins, dans une machine suspendue & bien brillante, afin de séparer les combattans furieux, & de réconcilier les deux sœurs par son autorité ; & même

pour ſe donner plus de poids & plus de relief, il parlera au nom de *Jupiter*, qui n'a pas peu de crédit à l'Opera, &, qui plus eſt, alléguera les décrets irrévocables du Deſtin, qui a prononcé dès la naiſſance des ſiécles, que les deux ſœurs feroient ſubitement la paix, & qu'en vertu de cette réunion qui paroiſſoit déſeſpérée, & qui ne pouvoit être que l'effet d'un pouvoir ſi terrible, *Melpomene*, pendant trois mois d'hiver, régneroit ſur la ſcéne, & que vers le carnaval *Thalie* s'en empareroit. Sur cela, les ſuivans de Melpomene & de Thalie s'embraſſeront cordialement, & formeront tous enſemble un ballet moitié grave & moitié comique, qui certainement ſera tout nouveau; choſe qu'on ne voit guére ſur le théatre de l'Opera. J'ai même imaginé un pas-de-deux entre un *Héros* & un *Scaramouche*; & Dieu ſait comme on battra des mains. C'eſt bien dommage que les Dieux n'ayent pas le même crédit ſur la *Scéne françoiſe*, où de pauvres auteurs tragiques, même les

plus hupés, ſuent ſang & eau pour dénouer leurs Piéces, ſans pouvoir y parvenir au degré du public, ce qui produit toujours un mauvais cinquiéme acte : au lieu que s'ils avoient le privilége de faire venir un *Jupiter*, un *Apollon*, ou tout au moins un *Mercure*, pour débrouiller l'intrigue, & la mener rapidement à ſa fin, tous les ſpectateurs, pleins d'admiration & de reſpect, s'épuiſeroient en acclamations, & crieroient *vivat*. Les Poëtes comiques ſeroient ſeuls condamnés à finir un bon cinquiéme acte, par un dénoûment bien préparé & bien naturel ; mais, comme ils ſeroient privés de la gloire d'appeller le Ciel à leur aide, ils ſeroient placés dans une claſſe bien inférieure à celle des Tragiques. Je ſuis, &c.

Fin du tome ſeptiéme.

UNIV. OF [illegible]

FEB 12 1918